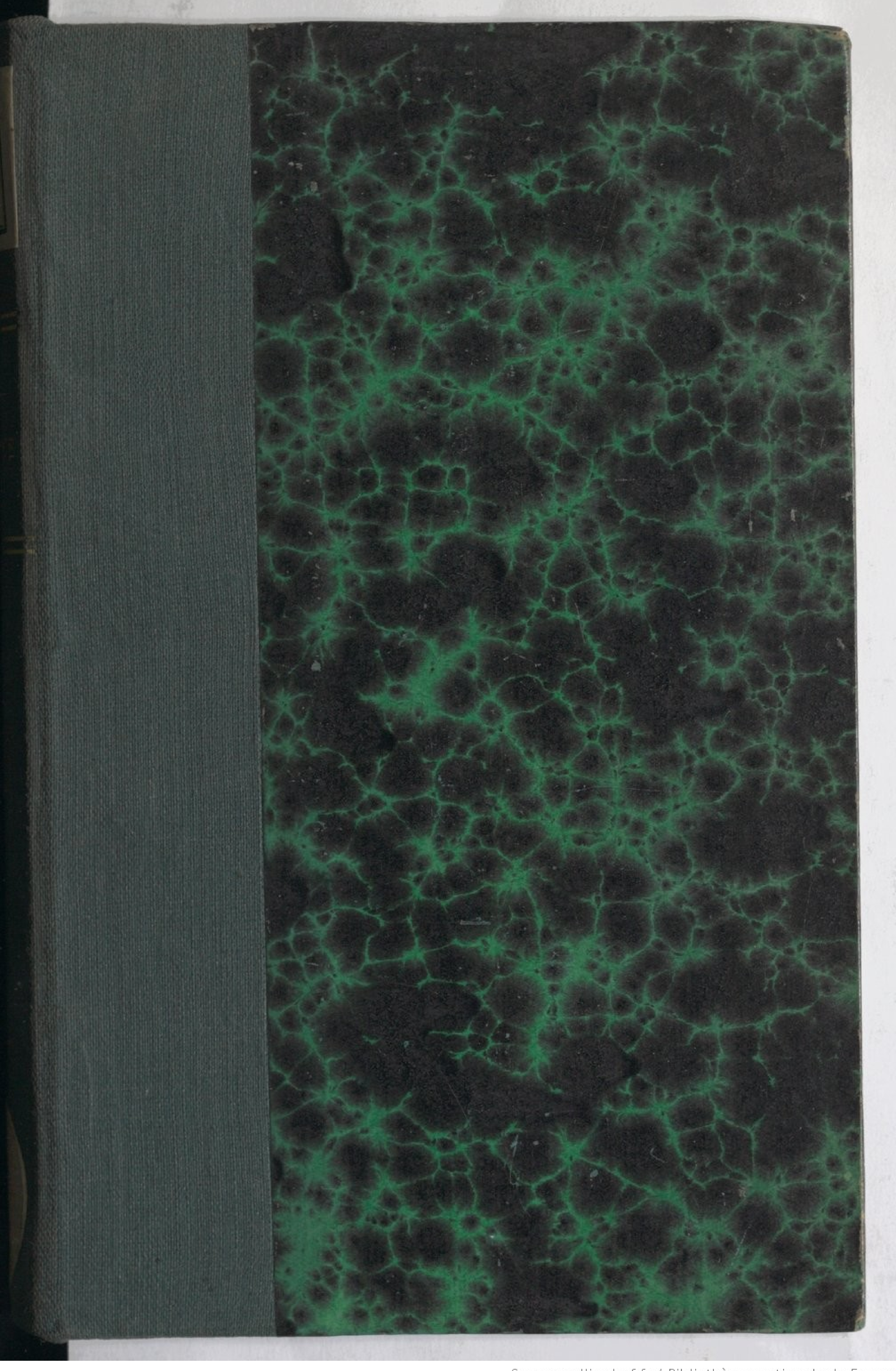
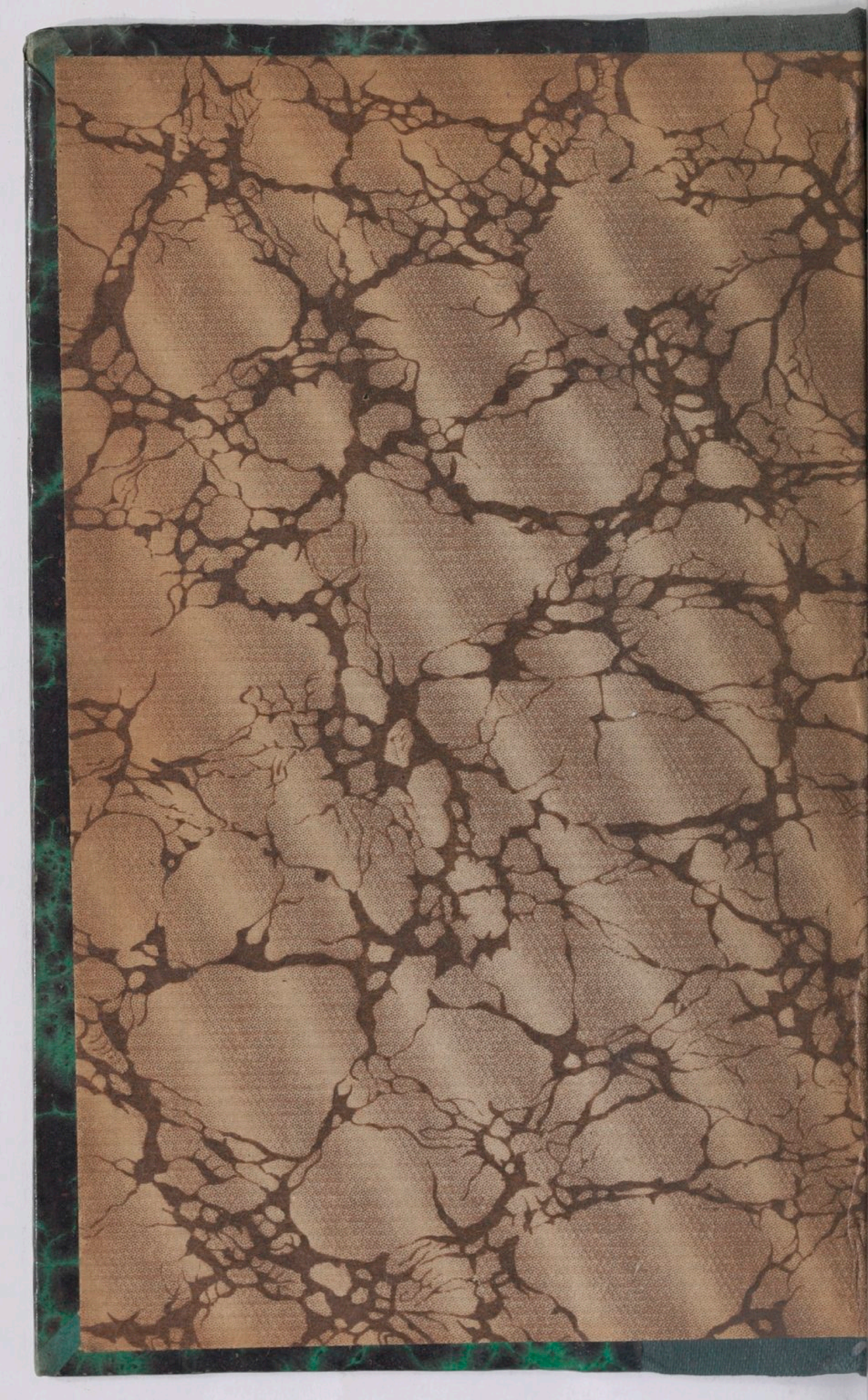
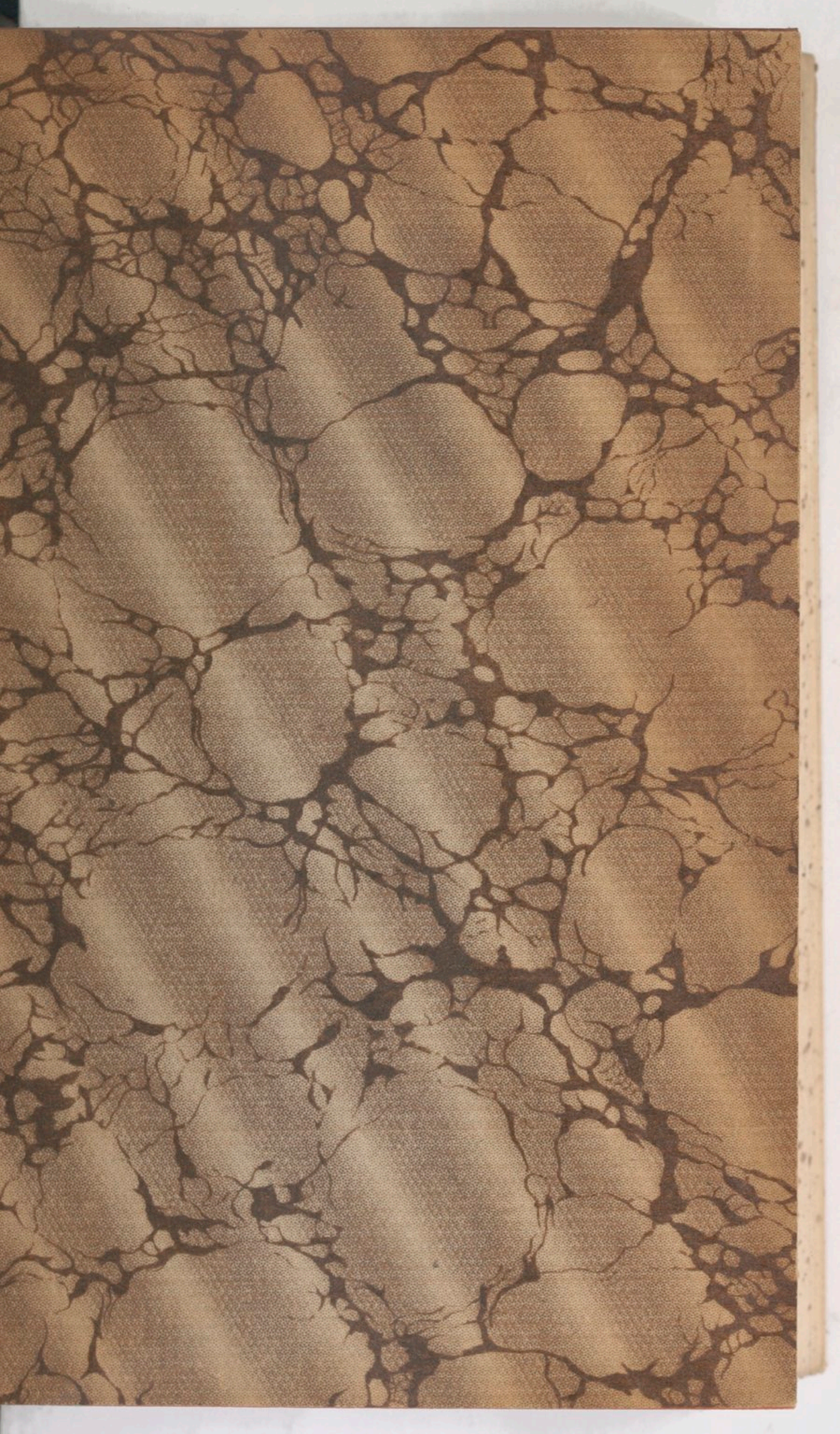


Mémoires de deux saltimbanques









PONSON DU TERRAIL

PAS-DE-CHANCE

HISTOIRE
D'UN ENFANT PERDU

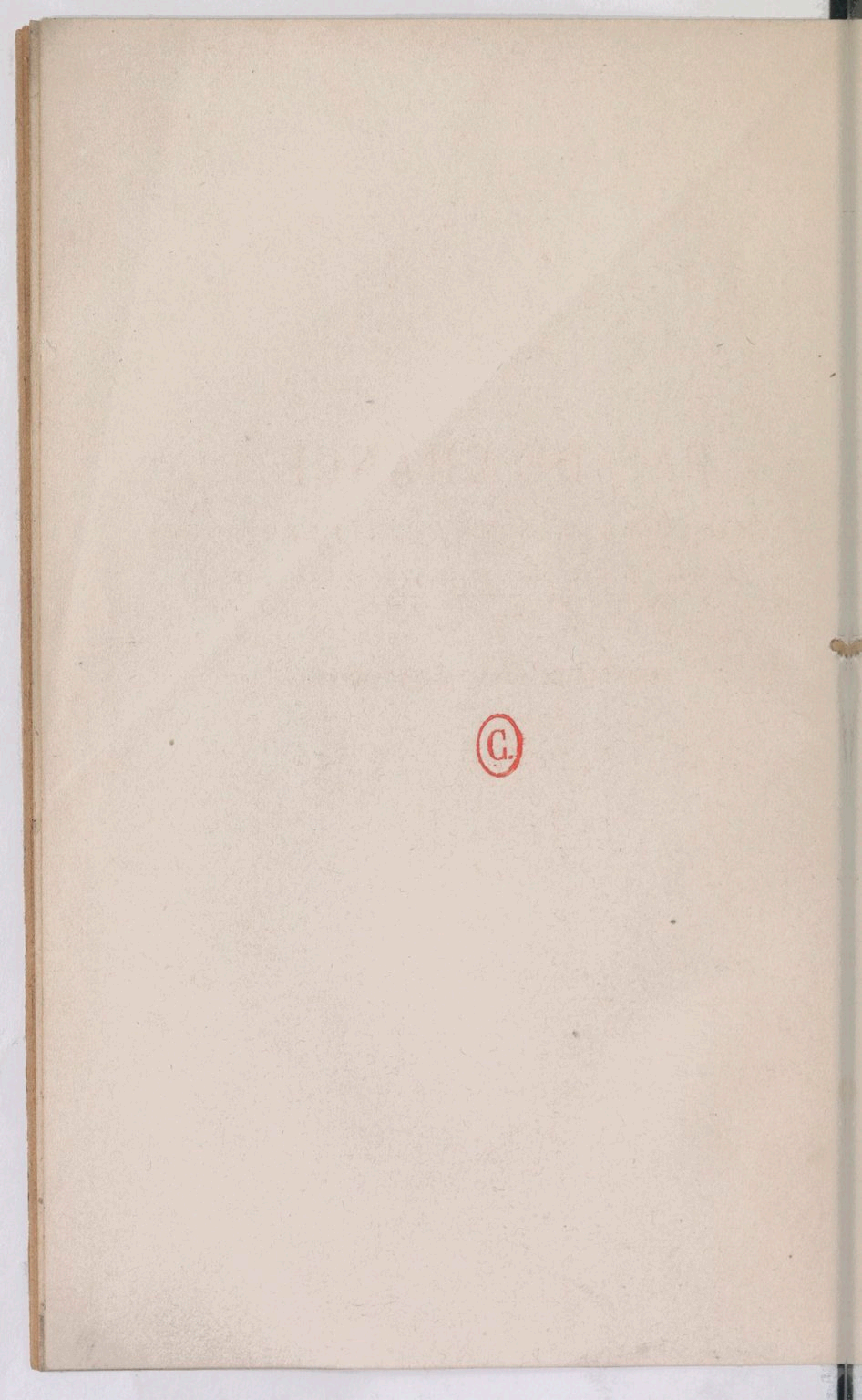
I

MÉMOIRES DE DEUX SALTIMBANQUES



PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

Y[2]


C.

PAS-DE-CHANCE

HISTOIRE D'UN ENFANT PERDU

I

MÉMOIRES DE DEUX SALTIMBANQUES

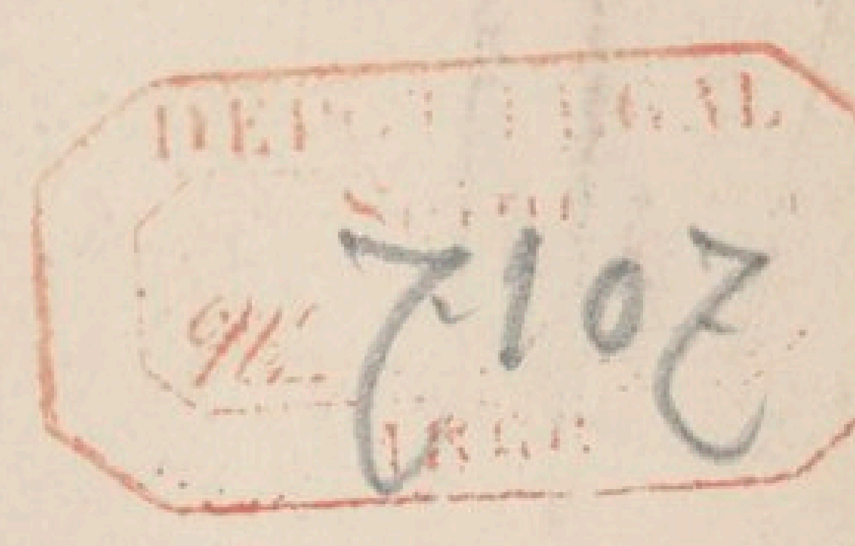
TYPOGRAPHIE PANCKOUCKE ET Ce, QUAI VOLTAIRE, 13

PONSON DU TERRAIL

PAS-DE-CHANCE

HISTOIRE

D'UN ENFANT PERDU

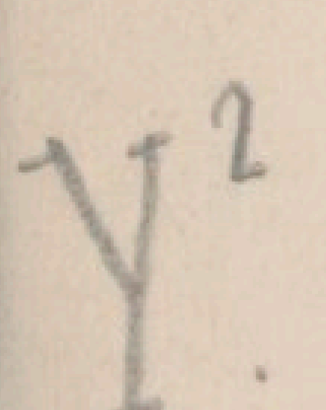


I

MÉMOIRES DE DEUX SALTIMBANQUES



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 17 et 19, galerie d'Orléans
1866



A

M. PAUL DALLOZ

DIRECTEUR DU *Moniteur universel*

Mon cher ami,

Ce livre n'est pas à moi seul. Il est né de nos causeries. Il s'est inspiré de votre imagination féerique.

Permettez-moi donc d'inscrire votre nom sur la première page.

Je n'avais jamais eu de collaborateur jusqu'ici, mais je suis convaincu que le public trouvera que, pour un début, j'ai eu la main heureuse.

A vous,

PONSON DU TERRAIL.

PAS-DE-CHANCE

HISTOIRE D'UN ENFANT PERDU

PROLOGUE

L'HOMME AU CHIEN NOIR

I

Le vent soufflait par rafales rauques, chassant devant lui les nuages tourmentés.

Quelques gouttes de pluie fouettaient les feuilles des arbres.

L'orage marchait sinistre et lent de l'ouest à l'est, scindant en deux parts presque égales la voûte du ciel.

A l'ouest, un nuage noir des flancs duquel jaillissait parfois un éclair fauve.

A l'est, le ciel encore pur, et à l'horizon une

ligne rougeâtre qui accusait vaguement les dernières lueurs du crépuscule.

Un homme qui cheminait d'un pas rapide, suivant la même route que cette voûte plombée qui couvait le tonnerre, arriva en haut de la colline, et s'arrêta un moment.

Il était enveloppé dans un grand manteau de couleur sombre; son chapeau à larges bords ne laissait apercevoir qu'une longue barbe argentée et deux yeux qui brillaient dans l'ombre comme deux tisons vomis par l'enfer.

Un chien marchait auprès de lui.

Un chien noir, aux oreilles droites, aux yeux qui brillaient à froid.

Un chien qui ne jappait pas, qui ne courait pas, et qui s'arrêta comme son maître s'arrêtait.

Homme et chien, toujours muets, interrogeaient du regard l'horizon.

Le nuage noir qu'ils avaient laissé en arrière les rejoignit.

Au pied de la colline se déroulait un étroit vallon.

Un vallon désert comme la colline et boisé d'arbres rabougris sur lesquels clapotait la pluie.

Au delà du vallon une autre colline.

Ah! celle-là n'était pas encore la proie de l'orage; au-dessus d'elle le ciel était bleu et un rayon de lune frangeait la cime de ses grands vieux arbres.

A mi-côte surgissaient les tourelles en poivrière et les murs en briques rouges d'un petit castel.

Les croisées ogivales resplendissaient de lumière; et, sans la distance, peut-être eût-on entendu les bruits joyeux de quelque bonne fête de famille.

Puis, plus bas, au bord de la vallée, tout au bout de ce parc séculaire planté à mi-côte, une maisonnette où tremblotait une lumière.

Une seule, et qui ressemblait aux étincelantes clartés du château comme le cierge funéraire aux radieuses bougies d'un bal.

Celle-là ne bougeait pas; elle ne courait point, agitée et folle, d'une fenêtre à l'autre; elle n'avait pas de brusques et joyeux scintillements.

Immobile, presque morne, s'éclipsant parfois pour reparaître dans la nuit sans jeter un plus vif éclat, elle était posée au bord d'une fenêtre du rez-de-chaussée.

Etait-ce un signal pour le voyageur attardé? était-ce la lampe de l'agonie?

Le nuage s'était arrêté un instant dans sa course, comme l'homme muet et le chien noir.

L'homme regarda tour à tour le château et la chaumière, et l'éclair de ses yeux devint plus fulgurant, tandis que les yeux du chien ressemblaient à ces lucioles que le pâtre attardé poursuit vainement au revers des fossés.

Puis il se remit en marche, toujours escorté par le chien silencieux et le nuage, qui répandait devant lui les ténèbres et précédait les murmures confus de l'orage.

Un berger qui remontait le versant de la colline, poussant son troupeau devant lui du bâton et de la voix, vint à passer tout auprès.

Il vit l'homme, il vit le chien, et se détourna brusquement de son chemin, en faisant un signe de croix.

L'homme haussa les épaules et précipita sa marche. Le chien pointa les oreilles et le suivit.

Maintenant, le nuage noir les devançait, comme s'il eût voulu leur servir de guide.

Ils arrivèrent bientôt dans le vallon.

Le ciel bleu n'était plus qu'une bande étroite au lointain; et, à mesure que l'ouragan avançait, le vent soufflait plus fort, la pluie tom-

bait plus drue et plus glacée, les éclairs étaient plus nombreux.

Et, dominant la tempête, l'homme et le chien entendirent des voix joyeuses qui descendaient du château sur l'aile du vent.

Et, au milieu de ces rires qui défiaient la sinistre majesté de l'orage, une plainte arriva mourante jusqu'aux oreilles de l'homme au chien noir.

Alors, il s'arrêta encore et croisa les bras sur sa poitrine, fixant tour à tour ses yeux flamboyants sur la chaumière d'où venait la plainte, sur le château d'où la joie descendait.

Et le nuage marchait toujours dévorant le ciel bleu.

II

— O sainte Vierge! disait la mère en pleurs, laisserez-vous donc mourir mon enfant?

C'est le premier fruit de notre amour; l'espoir de notre jeunesse laborieuse et pauvre.

Mon Jean bien-aimé travaille du matin au soir pour gagner notre vie, et moi, bonne mère de Dieu, je n'ai jamais manqué à tous

les devoirs que prescrit la religion du Sauveur.

Nous sommes bien pauvres, ô Vierge mère! mais notre enfant, c'est notre richesse, et tous les trésors de la terre ne pourraient le payer.

La mère, en parlant ainsi, tordait ses mains amaigries sur son pauvre lit d'accouchée, les yeux fixés tour à tour sur une grossière statuette en plâtre de la Vierge qui ornait la cheminée, et sur son fils que le malheureux père tenait dans ses bras.

Il se promenait de long en large, s'arrêtant parfois pour regarder l'enfant que le croup étreignait; puis se remettant en marche, par soubresauts, par saccades, comme s'il eût voulu empêcher la mort d'approcher.

— Jean, dit encore l'accouchée, je viens de faire le vœu que si le bon Dieu nous laisse notre enfant, nous irons faire mes relevailles au couvent de *la pierre qui vire*, les pieds nus.

— C'est dit, répondit Jean, qui avait sur les joues deux grosses larmes.

La chaumière était pauvre d'aspect; mais elle ne suait point la misère.

Ses meubles étaient propres; il y avait du feu dans l'âtre et sur un bahut un gobelet d'argent que le malheureux père avait inuti-

lement approché plusieurs fois des lèvres serrées de l'enfant.

Ce gobelet était le présent de la châtelaine à la femme de Jean, son jardinier.

Ils étaient jeunes tous deux, le mari et la femme, et ils s'étaient épousés il n'y avait pas encore un an.

Madeleine était la plus jolie fille du canton; Jean en était le meilleur sujet.

Quand il les voyait le dimanche entrer à la messe du village, le vieux curé disait :

— Voilà la sagesse et le travail qui se sont accouplés!

Jean regardait son enfant avec un sombre désespoir.

— Il me semble qu'il crie moins fort, dit la mère.

— Oui, balbutia Jean.

— Peut-être bien que la sainte Vierge nous a déjà exaucés et qu'il va guérir.

— Peut-être bien, dit le pauvre père affolé.

Mais il sentait bien que son fils allait de plus en plus mal.

— Si tu le mettais dans son berceau? dit la mère.

Jean posa l'enfant qui se débattait dans le

convulsions, sous la crépine de la barcelonnette toute neuve qu'il avait achetée à la dernière foire.

— Qui sait, continua Madeleine, s'il ne boirait pas maintenant?

Jean alla chercher le gobelet et l'approcha des lèvres de l'enfant.

O miracle! l'enfant but et cessa de crier.

Le père et la mère poussèrent un cri dans lequel passa leur âme tout entière.

— O sainte Vierge! murmura Madeleine, avez-vous donc déjà entendu nos prières?

Le père s'agenouilla et se mit à bercer l'enfant doucement.

La mère, épuisée, retomba sur son oreiller et ne parla plus.

L'enfant avait cessé de crier.

— Je crois qu'il dort, dit Jean tout à coup.

— Oh! la Vierge est bonne pour les pauvres gens! murmura Madeleine.

Et, courbée sous une invincible lassitude, elle ferma les yeux.

Le père berçait toujours.

Au dehors, l'ouragan faisait entendre sa grande voix, et les éclairs passaient livides à travers les vitres.

En même temps aussi, la joie du château

arrivait par bouffées dans la chaumière désolée.

— Mme la baronne est bien heureuse, elle ! soupira Jean, qui continuait à bercer son fils. Les deux enfants sont nés le même jour... et peut-être que le mien...

Il n'acheva pas, car on frappa doucement à la porte.

— Ah ! c'est le médecin, pensa Jean. Le saint homme de Dieu marche par tous les temps, quand on a besoin de lui.

Et il alla ouvrir.

Madeleine s'était endormie.

La porte ouverte, un homme entra, et derrière l'homme un chien.

Jean recula avec effroi.

— Mon ami, dit l'homme au chien noir, j'ai faim, j'ai soif et je suis las. Voulez-vous me donner l'hospitalité ?

Mais Jean répondit :

— Je n'ai qu'un lit, dans lequel ma femme vient d'accoucher; mon enfant va peut-être mourir, et depuis hier je n'ai pas songé à faire la moindre provision. Si vous voulez être bien reçu, montez au château. On a baptisé le petit aujourd'hui; il y a nombreuse et riante compagnie. Vous aurez votre part du festin.

L'homme et le chien fixèrent leurs yeux étincelants sur le berceau.

Le chien, toujours muet, était resté sur le seuil.

— Mon ami, reprit l'homme au chien, je meurs de soif; me refuserez-vous un verre d'eau?

Jean se leva d'auprès du berceau, alla prendre sur le bahut le gobelet d'argent et y versa le fond d'une bouteille qu'il avait sous la main.

L'homme but d'un seul trait.

Puis il rendit le verre à Jean.

— Merci, dit-il.

Et il s'en alla tirant la porte et suivi par le chien.

L'homme et le chien avaient fait si peu de bruit que Madeleine ne s'était point éveillée.

Alors, Jean, qui était tout ému de cette visite inattendue, s'agenouilla de nouveau auprès du berceau.

L'enfant était immobile.

Jean prit sa petite main dans les siennes...

La main était froide.

Il approcha ses lèvres des lèvres bleuies de l'enfant.

Les lèvres ne donnaient plus passage à aucun souffle.

Jean se leva hébété, stupide.

L'enfant était mort !

Et Madeleine dormait toujours.

III

On avait mis l'enfant dans son berceau de satin blanc aux rideaux d'un rose tendre. Et l'enfant souriait déjà à tout ce monde venu pour saluer son arrivée ici-bas.

Car ils étaient tous réunis dans le grand salon du château, les parents proches ou lointains, les amis du voisinage et le parrain qui avait traversé les mers pour venir donner son nom et jurer son appui au cher petit être.

C'était dans la grande salle des aïeux, comme on l'appelait au château.

Les châtelains défunts se détachaient en vigueur sur les murs dans leurs cadres noirs, fiers et graves en leur éternel silence, les uns sous le harnois de bataille, les autres sous la robe rouge et l'hermine des parlements.

Et parmi les vivants, il y avait des femmes

jeunes et belles, et des femmes âgées qui avaient été belles aussi, on s'en souvenait encore.

Elles s'étaient assises à l'entour de la blanche barcelonnette, et comme la marraine, une enfant de seize ans, s'était penchée sur le petit chrétien d'un jour et de ses lèvres vermeilles effleurait son front, une douairière lui dit :

— Mon amour de petite fée, quel don vas-tu faire à ton filleul?

La jeune fille se redressa, regarda la douairière et répondit d'un air mutin :

— Je veux qu'il soit beau.

— Il est certain, dit le parrain, un galant officier de marine qui soupirait tout bas pour les grands yeux bleus de la jeune fille, que vous ne pouviez faire moins et plus pour lui, ma belle cousine.

— Et vous, dit la jeune fille rougissante, que lui souhaitez-vous donc à votre filleul?

— Je veux qu'il soit brave, dit l'officier.

La mère de l'enfant, à demi couchée dans un grand fauteuil à la bergère, dit en souriant à la compagnie :

— Mesdames et messieurs, les bonnes fées et les bons génies sont ceux qui nous aiment.

Que chacun et chacune de vous souhaite quelque chose à mon cher enfant.

La douairière s'approcha du berceau :

— Mon enfant, dit-elle, aussi vrai que je suis vieille comme la fée Urgande, je vais faire un souhait pour toi, qui, s'il se réalise, ne te déplaira pas, quand tu auras une petite moustache brune à la lèvre et une jolie épée au côté, comme ton beau parrain ; je te souhaite d'être aimé !

La mère se récria un peu, moitié souriante et moitié inquiète, et la jolie marraine baissa les yeux tandis que ses joues s'empourpraient.

Le parrain, qui était amoureux, crut devoir rectifier le souhait de la douairière :

— Oui, dit-il, mais par une seule femme !...

La douairière le menaça du bout de sa canne à bec-de-corbin.

— Hypocrite ! dit-elle.

C'était une femme du bon temps ; elle avait près de cent années, elle avait vu bien des choses, tant dans sa jeunesse que dans son âge mûr, et elle se souvenait même d'avoir aimé, — ce dont les vieillards ne se souviennent plus d'ordinaire.

Puis elle ajouta :

— Mais non, mais non. Une, ce n'est pas

assez... tout d'abord... je veux qu'il soit un petit Don Juan.

— Quelle horreur! dit la marraine qui se sauva dans le salon voisin où le bel officier la suivit.

Une tante du nouveau-né, qui voyait s'épanouir pour elle cet âge luxuriant qu'on appelle la seconde jeunesse, fourragea une jardinière de ses belles mains, y prit un camellia rouge et le posa sur le berceau.

— Moi, dit-elle, je vais faire pour toi un singulier vœu, mon enfant. Je te souhaite de souffrir un peu dans le cas où la prédiction de ta grand'mère s'accomplira. L'homme aimé qui n'aime pas et n'a jamais souffert, devient, pour nous autres femmes, un être odieux.

— Cette morale est d'autant plus belle, ma nièce, dit la spirituelle douairière, que vous n'avez jamais rencontré, vous, de pareils monstres.

— On vous a tant aimée! dit une cousine bossue.

— Et on a tant souffert... murmura le baron de ***, un beau entre deux âges, maintenant chasseur enragé, un peu perclus de rhumatismes, toujours chaussé de bottes éperonnées et

plastronné d'un habit de chasse en velours écarlate.

La femme de trente-cinq ans lui adressa un regard de reproche et un sourire de consolation :

— Et vous, dit-elle, que lui souhaitez-vous?

— D'avoir un bon cheval de chasse tous les dix ans, et un bon chien d'arrêt une fois en sa vie, répondit le baron.

Et chacun fit don au nouveau-né d'un souhait. Le père, jusque-là silencieux, demanda pour son fils une constitution robuste; un vieil oncle lui souhaita plusieurs héritages, dont le sien. La cousine bossue, qui n'était pas envieuse, lui fit don d'une taille svelte et bien prise.

Tout le monde y passa, et chacun dota le cher petit être d'une perfection quelconque.

La dernière fée qui s'approcha du berceau était une petite fille de cinq ans.

Elle souhaita à son cher cousin de grandir assez vite pour qu'il pût encore jouer à la poupée avec elle.

La mère souriante avait compté sur ses doigts les souhaits, les génies et les fées. Elle jeta un cri tout à coup.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, vous lui avez tout souhaité, hormis une chose.

— Laquelle? dit la marraine inquiète.

— Le bonheur, dit la pauvre mère, dont les yeux s'emplirent de larmes.

— Hélas! dit la douairière, la chose est pourtant vraie, nous avons oublié le bonheur; et il n'y a plus ni fées, ni génies; comment faire?

— Oui, dit la marraine, mais il n'est que huit heures du soir, et nous attendons encore nos voisins.

Le père s'approcha d'une croisée et regarda le ciel flamboyant d'éclairs.

— Ils ne viendront pas, dit-il, l'orage est trop violent.

— C'est un bon signe, dit la belle tante, les existences qui commencent par l'orage s'achèvent dans le calme.

— Dieu vous entende! ma sœur, dit la pauvre mère qui pleurait encore.

En ce moment deux grandes portes s'ouvrirent au fond et laissèrent voir la salle à manger brillamment illuminée et le souper servi.

— A table! dit le père qui était un homme fort, un esprit philosophe, et ne croyait ni aux bons ni aux mauvais génies. Nous allons boire du vin de la Comète à la santé de mon héri-

tier, et le vin de la Comète n'est pas d'un si mauvais augure !

La mère, encore trop faible pour présider le repas, demeura dans son fauteuil, au coin du feu de la grande salle, dont les portes restèrent ouvertes, et elle se fit apporter auprès d'elle le berceau du nouveau-né.

L'enfant s'était endormi sous cette pluie de souhaits.

Mais comme on se mettait à table, on entendit le bruit d'une cloche.

La cloche de la grande porte du château annonçant l'arrivée d'un visiteur.

— Vive Dieu! dit la douairière qui avait conservé quelque peu du jargon cavalier du dernier siècle, voici ceux que nous attendons. C'est le ménage des tourtereaux.

Elle faisait allusion à deux jeunes mariés du voisinage, M. et Mme de Z..., un couple modèle qui en était à sa neuvième lune de miel et se promettait bien de recommencer.

— Cette petite de Z..., continua la douairière, avec ses airs de madone et sa figure moutonnière, est pour moi la plus complète personnification du bonheur en ce monde. Elle va réparer notre oubli.

La porte de la salle à manger s'ouvrit, mais

ni M. de Z... ni sa femme, la jolie figure moutonnière, ne parurent.

C'était maître Jacques, l'intendant.

— Monsieur le comte, dit-il au châtelain, un voyageur est venu demander l'hospitalité, je l'ai installé à l'office, et je vais, si monsieur le comte le permet, lui faire servir à souper et donner une bouteille de bon vin qu'il boira à la santé de monsieur le vicomte.

Celui à qui l'intendant donnait déjà ce titre était l'enfant blanc et rose qui sommeillait dans son berceau.

— Maître Jacques, dit le châtelain, vous avez eu tort de conduire ce voyageur à l'office. C'est ici qu'il faut l'amener. Nous sommes en joie aujourd'hui, et je veux que chacun prenne sa part de notre bonheur.

— Mais, monsieur le comte, dit l'intendant, c'est un pauvre homme au manteau troué, aux vêtements couverts de boue et ruisselants de pluie.

— Donnez-lui des habits et amenez-le, ordonna le comte.

L'intendant sortit pour obéir, mais sur le seuil il se retourna.

— Mais, monsieur le comte, dit-il encore, cet homme a un chien.

— Eh bien, vous laisserez le chien à la cuisine.

— Non, cria la mère du coin de son feu, il faut faire entrer le chien.

Le chien porte bonheur, aux enfants surtout.

— Oui, oui, dit la marraine, qu'on amène le chien.

L'intendant s'en alla.

Alors on se livra à mille suppositions sur le voyageur.

D'où venait-il? où allait-il?

Chacun dit son mot et fit ses commentaires.

— Je gage, dit la douairière, que c'est quelque pauvre marchand forain qui loge le diable en son escarcelle.

— Je parie pour un gros meunier à la face épanouie, dit la belle tante.

— Alors nous le prierons de souhaiter du bonheur à mon filleul, fit la jolie marraine.

Et à mesure que les minutes s'écoulaient, l'impatience et la curiosité gagnaient les convives.

Enfin la porte s'ouvrit de nouveau, et l'homme et le chien parurent au seuil de la salle éblouissante de lumière.

Mais alors, chose étrange ! il sembla que l'éclat des bougies pâlissait... et tandis qu'au dehors le tonnerre retentissait avec fracas, un frisson parcourut la salle et oppressa les convives !

....

IV

L'intendant, sur les ordres du châtelain, était descendu à l'office et, en invitant le voyageur à monter prendre sa part du festin, il lui avait offert des habits.

Mais, ô miracle ! les habits du voyageur étaient secs.

Mieux que cela, les trous du manteau avaient disparu.

Le voyageur regarda l'intendant avec dédain :

— Mes vêtements, dit-il, ne dépareront point par leur pauvreté le luxe des habits de tous ceux qui viennent de s'asseoir à la table de ton maître.

Et comme, tout tremblant, fasciné par cette voix hautaine, l'intendant s'inclinait, il le sui-

vit dans la salle à manger où on attendait sa venue avec tant d'impatience.

Demeuré un moment sur le seuil, l'homme au chien noir regarda les convives.

Les convives avaient tous frissonné et les bougies pâlissaient.

Cependant le châtelain secoua le premier l'oppression générale, et se levant :

— Qui que vous soyez, dit-il, soyez le bienvenu.

— Je suis, répondit l'étranger, un homme surpris par l'orage. Ce pays est désert, les auberges sont rares. J'ai vu des lumières, j'ai entendu du bruit et des rires, et, pensant que ceux qui sont heureux prennent pitié des voyageurs attardés, je suis entré.

— Vous avez bien fait, dit le châtelain ; ma maison vous est ouverte.

L'homme au chien noir ne bougeait pas du seuil, et son regard ironique faisait le tour de la table.

— La liesse est grande chez vous, paraît-il.

— J'ai baptisé mon premier-né, répondit le châtelain. Venez vous asseoir là, vous boirez à sa santé.

L'homme jeta son manteau sur un siége, et le chien entra comme lui.

L'accouchée, elle aussi, avait éprouvé un vague malaise, bien qu'elle n'eût pu voir le nouveau venu.

Le chien alla droit au salon où se trouvait l'enfant, tandis que son maître prenait place à table.

— O le vilain chien! s'écria la mère avec un mouvement instinctif d'effroi.

Le chien s'était approché du berceau.

Comme s'il eût compris l'apostrophe, l'animal leva sur l'accouchée ses deux yeux qui rayonnaient sans chaleur.

Et comme les convives s'étaient tus en voyant le maître pénétrer dans la salle à manger, la mère à son tour ne parla plus.

Ce souper commencé le rire aux lèvres et la joie au cœur ressemblait maintenant à un repas de funérailles.

Pourtant le voyageur était homme de bonne compagnie; il avait salué comme saluent les gens d'éducation parfaite, et l'aisance de ses manières ne permettait pas de remarquer la modeste simplicité de ses habits.

Quand il baissait la tête et mangeait, on respirait; mais s'il levait les yeux et promenait à l'entour de lui ce regard froid et hautain qui avait terrassé maître Jacques l'intendant,

les cœurs cessaient de battre et les gorges se crispaient.

Seule, la douairière, née à la cour de Louis XV et petite-fille des philosophes de ce temps, ne partageait pas l'angoisse générale.

— Monsieur le voyageur, dit-elle, tous ces gens que vous voyez là sont bien imprudents, je vous jure.

— En vérité! dit l'étranger avec calme.

— Ils ont voulu tout à l'heure jouer au merveilleux, continua la bonne dame, et je me suis souvenue de M. le comte de Cagliostro que j'ai beaucoup connu dans ma jeunesse.

— Moi aussi, dit froidement l'étranger.

— Vous! fit la bonne dame; quel âge avez-vous donc?

Le vieillard ne répondit pas à la question, seulement il se tourna vers le châtelain.

— Je devine ce qui s'est passé, lui dit-il. On a souhaité à votre fils toutes sortes de qualités.

— Et de prospérités, dit la douairière. Mais on a commis un oubli.

— Ah! fit le voyageur. On n'a point songé sans doute à lui souhaiter du bonheur.

Cette fois, la surprise triompha chez les hôtes du châtelain de cette catalepsie morale où tous

paraissaient plongés, et la douairière s'écria :

— Vous êtes donc sorcier?

— A mes heures, répondit le voyageur.

Le chien s'était couché auprès du berceau, les yeux toujours fixés sur la mère, pâle et tremblante.

— Vraiment! reprit la douairière sceptique, vous êtes sorcier, à vos heures?

— Oui, madame, répliqua-t-il toujours calme, toujours ironique.

— Quel bonheur! s'écria la douairière; vous allez nous dire la bonne aventure! J'adorais ça quand j'étais jeune fille, au temps du roi Louis XVI. La reine faisait venir des bohémiens à la cour. Il y en eut un, du reste, qui nous prédit la révolution. Les sorciers ont du bon quelquefois... Mais aujourd'hui on ne croit plus à rien... Mon fils que voilà est philosophe... il rirait au nez de M. de Cagliostro. C'est pourtant les chemins de fer qui sont cause de cela!....

L'homme au chien noir avait écouté la boutade humoristique de la bonne dame.

— Madame, répondit-il, je ne dis pas précisément la bonne aventure, mais je prédis quelquefois l'avenir.

— C'est la même chose, il me semble, dit la jeune marraine, qui retrouva sa langue.

— Pas tout à fait, mademoiselle. Les diseurs de bonne aventure ne prédisent que des choses heureuses. Sans cela on ne les payerait pas.

— Et vous?

— Oh ! moi, dit-il en fronçant ses épais sourcils qui voilèrent un moment son regard plein d'éclairs, moi, c'est différent.

— Vous prédisez des malheurs ? fit la douairière.

— Souvent, madame. Chaque fois que j'interroge l'avenir, je le vois plein d'orages. Aussi je refuse presque toujours de répondre à plus d'une personne.

On s'était peu à peu, dans la salle, familiarisé avec l'impression de malaise que cet homme avait répandue en entrant.

— Eh bien, moi, dit la douairière, je veux être plus brave que qui que ce soit. Prédisez-moi l'avenir...

— A quoi bon ? dit l'homme au chien noir.

— C'est juste, il n'y a pas d'avenir pour moi. Je suis à la fin de ma carrière. Mais vous pouvez le prédire...

— A qui ? demanda-t-il en tressaillant.

— A l'enfant qui dort dans ce berceau.

— Non, dit la mère effrayée...

— Mais si, fit la douairière... Allez-vous pas vous effrayer ! Je parie que monsieur va nous dire un tas de belles choses.

L'homme au chien noir secoua la tête.

— Vous faut-il du marc de café ? reprit l'intarissable douairière. M. de Cagliostro, lui, se servait d'une carafe pleine d'eau fraîche.

— Madame, répondit le bizarre personnage, une chose me suffit, l'inspection de la main.

— Alors, vous allez regarder la main de mon petit-fils ?

Cet homme parut hésiter.

Le chien noir regardait maintenant l'accouchée et l'accouchée était devenue muette.

On eût entendu voler une mouche dans la salle.

— A quoi bon ? reprit encore cet homme ; ne vous ai-je pas dit que je ne prédisais jamais rien de bon ?

Son accent était glacé. Tout le monde eut peur, la douairière elle-même.

Mais le châtelain, nous l'avons dit, était un philosophe.

Il haussa imperceptiblement les épaules.

— Brave homme ! dit-il, vous vous faites, je crois, plus méchant et plus sinistre que vous

n'êtes, et je suis convaincu que vous allez voir dans la main de mon fils les plus belles destinées, ne fût-ce que pour nous remercier de notre hospitalité.

— Je le souhaite, dit l'homme au chien noir.

Et il se leva l'œil étincelant, la lèvre ironique, prit un flambeau sur la table, et, sans que personne osât le retenir, il passa dans le salon et s'approcha du berceau auprès duquel le chien était toujours accroupi.

Alors le charme étrange fut rompu et les convives se levant tous de table le suivirent.

La châtelaine était pâle et tremblait sous le sinistre regard du chien noir.

L'enfant dormait paisiblement.

Le sorcier lui prit la main si doucement qu'il ne l'éveilla pas.

Alors tout le monde frissonna, tandis que le sorcier examinait cette main.

— Les lignes ne sont pas formées encore, dit-il enfin.

— Alors, vous ne pouvez rien voir? demanda la douairière.

— Pardon, une seule chose me frappe.

— Qu'est-ce donc? demanda le père que l'inquiétude générale avait gagné.

— Votre fils aura de la volonté.

— Ah! fit le châtelain, c'est beaucoup.

Et il respira.

— Aura-t-il du bonheur? demanda la douairière.

Le sorcier se tut, puis, après un silence :

— La volonté, dit-il, tient quelquefois lieu de bonheur et triomphe de la mauvaise fortune.

Puis il s'appprocha d'une croisée et regarda le ciel.

L'orage avait passé; les éclairs ne brillaient plus et les étoiles scintillaient par myriades dans l'azur.

— Excusez-moi, dit l'homme au chien noir; mais il ne pleut plus, le temps est au beau et j'ai encore une longue route à faire. Merci de votre hospitalité, je ne l'oublierai pas.

— Vous ne partirez pas, dit le châtelain, sans avoir bu un dernier verre de vin à la santé de mon fils.

— Non, dit l'homme au chien noir, je n'ai plus soif, et puis je ne porte jamais bonheur.

Et il sortit, et personne ne songea à le retenir... Son chien l'avait suivi.

— Mes amis, dit la douairière, il m'a sem-

blé revoir M. le comte de Cagliostro que j'ai beaucoup connu.

— Moi, dit la belle tante, j'ai eu peur...

— Je tremble encore, ajouta la jeune marraine.

— Et moi, murmura la mère de l'enfant, il me semble que cet homme et ce chien ont répandu sur moi je ne sais quel fluide magnétique, je sens que je m'endors...

....

Quelques heures après, le château était rentré dans le silence.

Les hôtes du châtelain étaient couchés.

L'enfant dormait dans son berceau qu'on avait porté auprès du lit de la mère.

La mère dormait aussi, étreinte peut-être par ce sommeil magnétique que lui avaient communiqué les étranges regards de l'homme et de son chien.

Une veilleuse éclairait seule la chambre de l'accouchée.

Tout à coup, une porte s'ouvrit, un homme entra et se dirigea d'un de ces pas furtifs et pleins d'hésitations qu'ont les criminels, vers le berceau de l'enfant.

V

L'homme qui venait de pénétrer ainsi comme un voleur, dans la chambre de l'accouchée, s'il était un être réel, devait être un familier du château, car il était pour ainsi dire impossible à un étranger d'arriver jusqu'en cet endroit sans éveiller l'attention.

Les domestiques étaient nombreux et les chiens de garde aussi au château; et en dehors des habitants ordinaires, les hôtes étaient dispersés dans les deux étages.

Pourtant rien ne l'avait arrêté dans sa marche.

Il était venu du fond du parc, pénétrant dans le jardin, puis dans la rue; puis, traversant le vestibule et remontant l'escalier, il s'était arrêté un moment au seuil de cette salle à manger tout imprégnée encore des émanations du souper.

Et là, hésitant, les cheveux hérissés, en proie à une sorte de vertige, il avait voulu battre en retraite. Mais le vertige ne dura pas longtemps.

— Non, non, dit-il, ils ont de quoi se consoler, eux.

Et il continua son chemin.

Sous sa blouse, il portait quelque chose d'enveloppé dans des linges blancs.

A de certaines heures, la Providence, qui sans doute voit plus loin dans l'avenir, semble se relâcher de sa vigilance ordinaire et laisser se commettre les actions coupables.

Toutes les portes s'ouvrirent et se refermèrent sur cet homme sans éveiller le moindre écho.

Au seuil de la chambre où dormaient la mère et l'enfant, il hésita encore; puis il fit un pas, puis un autre encore, et il se trouva auprès du berceau.

La mère avait la tête renversée sur son oreiller et son bras s'était allongé hors du lit, dans la direction de l'enfant.

Alors l'homme ouvrit le paquet en détournant les yeux.

Ce paquet contenait un enfant mort.

Il prit le cadavre et le posa dans le berceau à côté de l'enfant vivant, puis il hésita une fois encore...

Mais ce fut la dernière.

Avec une délicatesse de toucher inouïe, il enleva l'enfant vivant du berceau.

Et l'enfant ne s'éveilla point.

Il se retira lentement, marchant à reculons jusqu'à la porte...

Une fois, le parquet cria sous ses pieds, et la mère fit un mouvement.

Le voleur faillit laisser échapper son fardeau.

Mais la mère ne s'éveilla point.

L'homme qui avait volé l'enfant sortit de la chambre, traversa de nouveau une partie du château sans être arrêté dans sa marche nocturne, et il parvint ainsi jusque dans la cour.

Il avait l'enfant vivant dans ses bras et l'enfant mort était maintenant dans le berceau.

Pourquoi donc s'arrêta-t-il tout à coup hésitant?

Etait-ce le remords qui le prenait à la gorge?

Non. C'était l'épouvante qui venait de le clouer immobile au seuil de cette petite porte par laquelle il était entré tout à l'heure et qui donnait sur la cour.

Il était nuit encore, et cependant, à l'est, courait dans le ciel une lueur blanchâtre, avant-courrière de la prime aube.

La terre était plongée dans les ténèbres encore, tandis que le ciel semblait annoncer le

jour prochain. Ce ciel, que le voleur avait interrogé d'abord, semblait lui dire : Hâte-toi d'emporter le fruit de ton crime.

Mais comme son regard s'abaissait vers la terre, il vit luire deux charbons ardents dans l'obscurité.

Et la peur le prit...

Ces deux charbons, c'étaient les yeux du chien noir, le chien de cet homme bizarre qu'on avait reçu au château.

Un moment le voleur songea à rentrer au château et à reporter l'enfant à sa mère.

Mais le chien s'éloigna et ses yeux cessèrent de briller.

Alors, le voleur reprit courage et il traversa la cour.

Le chien marchait devant lui, mais il ne se retournait pas.

Le voleur serrait l'enfant sous sa blouse et murmurait :

— Au moins, ma Madeleine adorée ne mourra pas, si notre enfant à nous est mort. En voyant celui-là, elle croira que c'est le nôtre. Il n'y aura que moi qui saurai la triste vérité.

Comme il arrivait dans le parc, le chien s'arrêta et l'épouvante s'empara de nouveau de Jean le jardinier.

Un homme était assis au pied d'un arbre, et cet homme le regardait avec des yeux aussi étincelants que ceux du chien.

Jean reconnut le voyageur qui lui avait demandé à boire.

Et comme si dans ce mystérieux personnage qui, en entrant chez lui, avait tué son enfant, il eût cru voir un esprit de ténèbres, il fit un signe de croix, puis ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, homme et chien avaient disparu.

S'étaient-ils enfoncés dans le fourré le plus proche, ou bien, esprits des ténèbres, s'étaient-ils évanouis au signe rédempteur?

Jean n'aurait pu le dire; mais il continua son chemin et arriva à la porte de sa chaumière.

L'enfant s'était réveillé au contact de l'air froid de la nuit, mais il ne pleurait pas.

Jean ouvrit la porte et entra d'un pas furtif.

Madeleine dormait toujours.

Le jardinier prit l'enfant du château et le posa dans l'humble barcelonnette où son fils à lui était mort, et celui que tout à l'heure maître Jacques l'intendant appelait déjà M. le vicomte, se rendormit sous le toit de chaume où il devait vivre désormais, avec la misère pour compagne.

Le jour grandit, une bande orangée teignit l'horizon, puis le soleil apparut et ses rayons inondèrent à la fois le vallon et la colline, le fier château et la pauvre chaumière. L'un d'eux vint se jouer dans la chevelure blonde en désordre de Madeleine, et Madeleine s'éveilla.

Un enfant vagissait auprès d'elle.

Jean le lui apporta et elle lui donna le sein, remerciant encore le bon Dieu et sa sainte mère de lui avoir gardé son enfant.

Jean alla se rasseoir au coin du feu, silencieux et sombre.

— Tu pleures? lui dit Madeleine.

— Oui, répondit Jean, parce que tandis que nous sommes dans la joie, nos maîtres sont dans la douleur.

— Que veux-tu dire ? exclama la jeune femme.

— L'enfant du château est mort cette nuit, dit Jean.

Madeleine jeta un cri.

— O pauvre mère ! dit-elle.

— Jean cacha sa tête dans ses mains et murmura :

— Dieu me punira.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE

LES SOUVENIRS DE DEUX SALTIMBANQUES

CHAPITRE Ier

— Telle que vous me voyez, messieurs et mesdames, dit alors la diva Paquita, j'ai été saltimbanque.

Et comme on se récriait :

— Avant de trouver au fond de mon gosier une note de cent mille francs par an, j'ai dansé sur la corde pour quelques sous, et chanté à la porte des cabarets où souvent je ne récoltais rien.

— C'est impossible, dirent les hommes.

— Mais quel âge avez-vous donc? demandèrent les femmes.

— Vingt-cinq ans, dit-elle. A huit ans, je dansais; à quinze, je chantais. Je suis née sur les planches, et jamais ballerine ne fut plus précoce.

Or la diva Paquita disait cela une nuit d'hiver, dans son boudoir, où tout ce qu'il y avait de célèbre dans les arts, les lettres et le théâtre était représenté.

C'était à la suite d'un bal qu'elle avait donné, et la foule était partie. Les intimes seuls demeuraient.

Depuis six mois Paris comptait une nouvelle étoile, et les Italiens une incomparable prima donna.

C'était la diva Paquita.

D'où venait-elle?

D'Italie, disaient les uns; d'Espagne, affirmaient les autres; et personne, au juste, ne le savait.

Engagée sans bruit par un directeur qui n'avait qu'une conscience médiocre, elle s'était révélée un soir, et sa jeune gloire avait éclaté comme un tonnerre.

Huit jours après, elle était fameuse et voyait Paris à ses pieds.

Un journaliste qui, ce soir-là, était parmi les intimes, s'écria :

— Divine Paquita, vous devriez publier vos mémoires.

— A quoi bon? fit-elle en souriant.

Mais son sourire était mélancolique, et sur son large front blanc aux veines bleues il passa alors comme un nuage.

— Mes mémoires, dit-elle, ne seraient pas plus curieux que ceux d'un autre. J'ai souffert, j'ai aimé, j'ai travaillé, j'ai enduré le froid et la faim, j'ai eu des heures d'espoir et des heures de sombre désespérance. Tout est là.

Cependant, ajouta-t-elle après un silence, si vous voulez que je vous dise un épisode de mon enfance, je vous le dirai.

— Vive la diva! exclama le journaliste en prenant ses tablettes et son crayon.

On fit cercle autour de la senora Paquita.

Seul, un jeune homme, à peu près inconnu, qu'on avait amené sous le nom de Godefroy, et dont l'habit noir usé annonçait la gêne excessive, se tint un peu à l'écart...

La diva senora Paquita, du reste, ne l'avait point remarqué.

Le bal qu'elle venait de donner était un bal de remerciements à la presse qui depuis six mois célébrait ses hommages sur tous les tons et dans tous les rhythmes.

— Parlez, senora, parlez! répéta-t-on à la ronde.

— Je vais vous dire l'histoire de *Pas-de-Chance*, reprit la prima donna.

— Qu'est-ce que cela, *Pas-de-Chance?* fit le journaliste.

— Vous allez voir...

Et la diva s'exprima ainsi au milieu du silence général :

— J'avais alors douze ans; la troupe ambulante dont je faisais partie avait cheminé toute la journée.

Quand je dis *cheminé*, je me trompe, car nous avions une voiture, — une sorte de grande baraque roulant sur six roues et qui nous servait de théâtre dans les foires, de chambre à coucher la nuit, et de salle à manger pendant le jour.

On s'arrêtait sur les routes au bord d'un fossé. La voiture devenait maison et le fourneau s'allumait, laissant monter son filet de fumée par un trou pratiqué dans le plafond de la baraque, tandis que les deux maigres che-

vaux qui nous avaient traînés, débarrassés de leur harnachement pomponné et de leurs clochettes bruyantes, descendaient dans le fossé et broutaient l'herbe, faute d'avoine.

Le paillasse faisait la cuisine, le patron fumait sa pipe, la femme racommodait notre linge et nos oripeaux, et Bataclan, un pauvre diable d'Hercule, qui avalait des sabres et des étoupes enflammées, tendait une corde entre deux arbres et me donnait une leçon, en attendant que la soupe fût cuite.

Nous revenions d'une foire, ce jour-là, et nous nous dirigions vers une petite ville qui n'était plus qu'à sept ou huit lieues et où nous voulions arriver pour le jour du marché.

La recette avait été bonne à la foire ; le patron, qui s'appelait Coqueluche et qui remplissait dans la troupe le modeste office de tambour, bien qu'il fût notre impresario, notre véritable seigneur et maître, avait des écus et même une ou deux pièces d'or dans son escarcelle de cuir.

C'était un assez bonhomme, généreux quand il le pouvait et ne nous battant jamais.

— Mes enfants, nous avait-il dit au repos de midi, si nous pouvons atteindre ce soir un vil-

lage, nous coucherons et nous souperons à l'auberge.

Souper et coucher à l'auberge! c'était notre rêve, depuis plus d'un mois que nous n'avions d'autre habitation que notre baraque et d'autre nourriture que les abominables ragoûts du paillasse. Il faisait froid, et, sous prétexte de nous réchauffer, mais en réalité pour alléger la baraque et permettre aux chevaux d'aller un peu plus vite, nous étions descendus et nous cheminions gaillardement sur les deux côtés de la route.

La nuit venait, la campagne était déserte, et nous avions beau explorer l'horizon, nous n'apercevions aucun clocher dans le lointain.

— Hue! hue! criait Coqueluche en fouettant les deux pauvres rosses qui prenaient parfois le trot, ce qui nous forçait à courir au pas gymnastique.

La route que nous suivions était encaissée dans un étroit vallon et courait sur la rive gauche d'une petite rivière, de l'autre côté de laquelle on voyait des prairies jaunies par l'hiver et bordées de peupliers veufs de leurs feuilles.

Une demi-douzaine de vaches paissaient au

milieu, gardées par un petit garçon de sept ou huit ans.

En cet endroit, la route traversait la rivière sur un pont.

— Hé! petit! cria Coqueluche à l'enfant qui s'était assis, tremblant de tous ses membres, sur le revers du fossé, et mordait à belles dents dans un morceau de pain noir.

L'enfant quitta sa place et s'approcha de nous en ôtant poliment son bonnet de laine brune.

— Sommes-nous loin du village? lui demanda Coqueluche.

— A une bonne lieue, répondit l'enfant.

En province, surtout dans le centre de la France, la lieue varie indéfiniment de longueur. Une lieue, c'est sept ou huit kilomètres; une bonne lieue, c'est le double; une grande lieue se compte d'un village à l'autre.

Depuis longtemps le soleil avait disparu de l'horizon, et le crépuscule s'éteignait. C'était l'heure qu'on appelle *entre chien et loup*.

Coqueluche nous regarda; puis il regarda les chevaux. Nous avions le nez rouge et les mains bleuies par le froid; les chevaux n'en pouvaient plus, et, en dépit de la température

rigoureuse, la sueur perlait en flocons d'écume sous leur poil d'hiver.

— N'y a-t-il pas une maison, une ferme plus rapprochée? demanda Coqueluche à l'enfant.

— Oui, répondit-il, là-bas, à un quart d'heure de chemin, en tournant la colline, vous trouverez la maison de mon père.

— Veux-tu nous y conduire?

— Oh! non, dit l'enfant qui manifesta un vif sentiment de crainte.

— Et pourquoi donc, mon petit? demandai-je en m'approchant de lui et le caressant.

Il eut un adorable accès de familiarité.

— N'y va pas, me dit-il, n'y va pas!

— Ton père est donc bien méchant? lui dis-je.

— Oui, il te battrait comme il me bat.

La baraque roulante s'était arrêtée, et Coqueluche avait dégringolé de son siége; nous tous, les bohémiens de grande route, nous entourions maintenant le petit pâtre que nous examinions avec curiosité.

C'était un enfant malingre, mais bien pris en sa taille délicate, et dont le joli visage eût annoncé sous d'autres habits un enfant de

race et non le fils d'un paysan ; il avait une balafre au front.

— Qu'est-ce que tu as donc là ? lui demandai-je.

— Je suis tombé d'un arbre hier, me dit-il.

— Pauvre petit... et tu dis que ton père est bien méchant ?

— N'y va pas! répéta-t-il avec un accent d'effroi, il te battrait.

Coqueluche, qui était un sceptique, regarda l'enfant :

— Qu'est-ce qu'il fait, ton père ?

— Il travaille à la terre.

— Et ces vaches, sont elles à lui ?

— Non, elles sont au fermier de la Rouanière qui m'a loué à la Saint-Martin dernière.

— Est-ce qu'il te bat, le fermier ? demandai-je en embrassant le pauvre petit.

— Oh ! non... Mais papa vient me battre quelquefois...

— Et ta mère ne te défend pas ! m'écriai-je.

— Maman est morte, dit l'enfant qui se mit à pleurer.

Coqueluche était un bon homme, au fond, je vous l'ai dit. Il tira une pièce de quarante sous de sa bourse de cuir qui renfermait le pe-

tit pécule de la communauté, et il la mit dans la main de l'enfant étonné.

— Et la ferme où tu es, demanda le paillasse, où est-elle ?

— Un peu plus loin que la maison de mon père.

— Veux-tu nous y conduire ?

— Oui, dit l'enfant.

Il siffla son chien : un chien maigre et souffreteux comme lui, et lui dit ce seul mot qu'il répéta par trois fois :

— Are ! are ! are !

Le chien courut aux vaches, les mordit bellement et les rejeta sur le chemin.

Sans doute elles étaient habituées à ce manége et savaient qu'il était temps de regagner l'écurie.

Poussées par le chien, elles prirent le petit trot, et l'enfant se mit à courir derrière elles en nous disant :

— Suivez-moi, c'est par ici.

Une danseuse de corde, ça a le pied leste, je me mis à courir à côté de lui.

Il me plaisait, ce petit, avec son air misérable, ses grands yeux bleus et sa figure douce et résignée ; si j'avais été toute seule et qu'il n'eût

pas fait si froid, je lui aurais demandé s'il voulait jouer un brin avec moi.

Les autres saltimbanques étaient montés dans la baraque et Coqueluche avait repris son fouet et ses rênes. Les chevaux s'étaient remis au trot, comme s'ils eussent deviné la paille fraîche et une botte de foin.

Le sol de la route était gelé. En courant l'enfant heurta une pierre, trébucha, tomba la face contre terre et se releva presque aussitôt le visage écorché et saignant.

Le voyant ainsi, je poussai un cri et me mis à pleurer.

Mais il me dit en souriant :

— Ce n'est rien... ne pleure pas... va, j'y suis habitué. Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle Pas-de-Chance.

CHAPITRE II

La diva s'interrompit un moment.

— Bravo ! chère belle, dit le journaliste, vous contez à ravir...

— Mon cher, répondit-elle, il n'y a de récit émouvant que celui des choses vraies. Attendez...

Et elle reprit son récit, sans prendre garde à ce jeune homme qu'on lui avait présenté sous le nom de Godefroy, et qui, retiré dans le coin le moins éclairé du boudoir, l'écoutait la sueur au front :

— Au bout d'un quart d'heure de marche, nous aperçûmes une maison isolée au milieu d'un champ, à cent mètres de la route.

C'était une vraie chaumière de paysan n'ayant qu'un rez-de-chaussée.

Un pauvre filet de fumée sortait du toit ; les reflets du foyer éclairaient par intervalles les carreaux de papier huilé de l'unique croisée.

Quelques poules picoraient encore sur un tas de fumier, et, à peu de distance, on voyait une chèvre attachée à un arbre.

— C'est la maison de papa, dit Pas-de-Chance qui pressa le pas avec un redoublement de crainte ; reste en arrière... S'il me voyait avec toi, il se mettrait en colère et il viendrait me battre.

En même temps, il se plaça résolûment au milieu de ses vaches, qui continuaient à trotter.

Ce ne fut que lorsque nous eûmes dépassé la maison d'où personne ne sortit, du reste, que le petit bonhomme m'attendit.

— Pourquoi donc t'appelle-t-on Pas-de-Chance ? lui demandai-je.

— Parce que je n'ai pas de bonheur, répondit l'enfant. Ma mère est morte, papa me bat ; et je ne puis pas monter sur un arbre sans en tomber, ni sauter un fossé sans me faire du mal.

Pourtant je suis adroit, va, et je cours bien,

et je grimpe comme un écureuil; mais que veux-tu? acheva-t-il avec son sourire résigné, je n'ai pas de chance. C'est la faute du chien noir!

— Qu'est-ce que cela, le chien noir?

— C'est un chien qui m'a regardé quand je suis venu au monde... et qui m'a porté malheur... C'est papa qui le dit... Quand il est en colère et quasiment comme fou, disent les gens du village, il parle toujours de l'homme au chien noir.

Tandis qu'il me donnait ces explications naïves, nous avions fait du chemin. La route qui contournait le vallon avait fait un coude encore, et la maison du père de Pas-de-Chance venait de disparaître.

En échange, nous avions devant nous une belle ferme toute blanche avec ses trois corps de logis, sa ceinture de prés et son avenue de vieux ormes.

— C'est la Rouanière, me dit Pas-de-Chance.

Coqueluche s'était concerté avec les autres et leur disait :

— Voyez-vous, mes enfants, on est souvent beaucoup mieux dans une ferme que dans une auberge, et ça coûte toujours un peu moins cher. Pour deux écus, le fermier nous don-

nera à souper, à nous et aux bêtes, et on nous fera un bon lit dans la luzerne de la grange, que nous y dormirons comme des princes.

— Oui, c'est cela, répondirent en chœur les saltimbanques, mis en appétit par la vue de la ferme.

Les vaches, toujours houspillées par le chien, étaient déjà dans l'allée d'ormes.

Moi, je courais toujours à côté de Pas-de-Chance, et la baraque roulante s'était engagée bravement dans le chemin de traverse défoncé par les charrois d'automne et coupé de profondes ornières.

Comme nous arrivions à la porte de la basse-cour, un dogue sortit en hurlant.

— Paix là, Médor! lui cria Pas-de-Chance.

Le dogue continua à grogner, mais il s'approcha peu à peu, se calmant par degrés, et il finit par venir lécher les mains de l'enfant.

Celui-ci me dit en souriant :

— Ça n'a pas toujours été comme ça, va! il m'a mordu pendant plus de six mois. Mais je l'ai tant flatté, tant caressé, sans jamais me rebuter, que j'ai fini par être ami avec lui. Vois-tu, quand on n'a pas de chance, il faut avoir bon vouloir, c'est toujours ça...

Après le dogue sortit le fermier.

C'etait un homme d'âge à la figure ouverte et souriante.

Au lieu de bousculer Pas-de-Chance, il lui dit simplement :

— Qu'est-ce que tout ce monde-là, petiot ?

— C'est ces messieurs que j'ai trouvés sur la route, et qui m'ont demandé le chemin de la Rouanière.

Du premier coup d'œil, le fermier avait vu à qui il avait affaire.

Les saltimbanques, dans ces campagnes, n'inspirent qu'une mince confiance. On les évite avec soin, et il y a plus d'une auberge de village qui refuse de les recevoir.

Néanmoins Coqueluche avait un air si honnête, et il présenta la requête avec un tel accent de franchise, que le fermier consentit à nous recevoir.

— Je n'ai pas de lits à vous donner, nous dit-il ; mais il y a de la bonne paille d'avoine dans la grange, et vous trouverez une assiettée de soupe dans la marmite et un morceau de salé sur la table.

Si vous voulez la payer, on vous fera cuire une oie grasse. Tout le reste est *gratis*, et on vous le donnera de bon cœur.

Une demi-heure après, les chevaux étaient à l'écurie, la baraque roulante sous la remise, et nous tous dans la cuisine de la ferme autour d'un grand feu.

Moi, je m'étais mise à jouer avec Pas-de-Chance à cache-cache dans tous les coins.

— Il y a longtemps que Bastinguette n'a trouvé pareille partie, dit Coqueluche en riant.

— Ni lui non plus, le pauvre petit malheureux, dit le fermier avec un accent de compassion. Ça n'est pas plus heureux qu'une pierre, ce garçonnet.

— Ah! dit la fermière, une bonne grosse femme toute réjouie, si le père n'était pas si voisin de nous, encore!

— Le père n'aime donc pas son fils? demanda Coqueluche.

— Il l'abomine! dit la fermière.

— Pourquoi donc? fit le paillasse.

— Ah! c'est toute une histoire, allez, reprit la fermière. D'abord, voyez-vous, Jean, c'est son nom, n'a pas toujours été dans son bon sens, à preuve qu'on l'a enfermé pendant deux ans aux fous de la ville d'Auxerre. Quand il en est sorti, il paraissait guéri, mais le mal lui revient souvent...

Pourtant, il n'a pas été mauvais tant que

sa femme a vécu; et il ne maltraitait pas son fils; mais quand la pauvre Madeleine a été morte, alors il a pris le petit en haine, en disant que c'était le fils du château et non le sien.

— Comment cela? demanda Coqueluche étonné.

— Je vas vous dire, reprit la fermière : Madeleine et Jean étaient jardiniers au château, chez M. le comte. Mme la comtesse et Madeleine accouchèrent quasiment le même jour. Mais voilà que dans la nuit du baptême l'enfant du château mourut.

Ça fit une révolution à Jean de voir le pauvre enfant mort dans sa bière.

Dans la nuit suivante, le feu prit au château et le château brûla.

C'est de ce moment que Jean devint fou.

Quand il revint de l'hospice des aliénés où le maire l'avait fait admettre, il se mit à raconter une histoire à dormir debout.

Il prétendit que ce n'était pas l'enfant du château, mais le sien qui était mort, et qu'il les avait changés pour que le chagrin ne tuât pas Madeleine.

Vous pensez bien que comme il avait été fou, on ne crut pas à cette histoire,

Et puis M. le comte avait vendu les ruines de son château et les terres d'alentour, et il s'en était allé à Paris.

Et Madeleine, quand son mari lui disait cela, prenait le petit dans ses bras et disait qu'elle sentait bien aux battements de son cœur que c'était son fils.

Depuis qu'ils n'étaient plus jardiniers, — car on a morcelé toutes les terres et le parc de l'ancien château, — ils avaient bien du mal à gagner leur vie.

Madeleine était souvent malade; l'autre été elle travailla plus que de coutume et se mit au lit. Elle traina deux mois et finit par succomber.

A partir de ce moment, Jean a pris son fils en grippe. Il dit que c'est lui qui est la cause de tous leurs malheurs, et il le bat quand il le rencontre, après l'avoir chassé de chez lui.

Nous l'avons recueilli et nous lui faisons tout le bien que nous pouvons; mais c'est égal, voyez-vous, c'est un pauvre petit très-malheureux, et il est bien nommé : *Pas-de-Chance.*

L'enfant et moi nous avions cessé de jouer, et j'étais venue m'asseoir auprès de la fermière j'écoutais son récit avec une vive curiosité,

— C'est vrai tout ça, va, me dit le pauvre Pas-de-Chance.

Et tout en écoutant la fermière, il avait tiré son couteau de sa poche et il s'amusait à fouiller délicatement un morceau de sapin qu'il avait ramassé dans le coin de la cheminée.

Le paillasse, qui avait fait un peu tous les métiers, entre autres celui de sculpteur sur bois, lui prit des mains le morceau de sapin et eut un geste d'étonnement.

Pas-de-Chance avait commencé à sculpter un christ semblable à celui qu'il avait vu le dimanche à la porte de l'église.

C'était grossier, inhabile, mais il y avait çà et là quelque chose de hardi et de magistral dans cette ébauche qui frappa le paillasse.

— Qui donc t'a appris cela ? lui demanda-t-il.

— Personne, je me suis appris tout seul.

— Oh ! il a fait bien d'autres choses, dit la fermière.

Elle ouvrit le volet d'un bahut, et prit sur une étagère toute une brassée de petits chefs-d'œuvre naïfs.

L'enfant avait sculpté des moutons, des chiens, des vaches, un berger, que sais-je?

Coqueluche et le paillasse regardaient avec admiration.

— Mais c'est un véritable artiste que ce pauvre petit ! dit la femme de Coqueluche.

Je lui sautai au cou et je l'embrassai.

Il me rendit mes caresses et me dit avec émotion :

— Est-ce que tu ne voudrais pas être ma petite sœur ?

— Mais si, répondis-je.

— Oh ! tu dis ça, fit-il, mais tu t'en iras demain... et je ne te reverrai plus... est-ce que je ne m'appelle pas *Pas-de-Chance ?*

Et je vis briller une larme dans ses yeux bleus.

La diva s'interrompit encore, et son auditoire surprit une perle qui étincelait à l'extrémité de ses longs cils bruns.

CHAPITRE III

La diva continua, après un nouveau moment de silence :

— Nous étions las de notre longue route. Le fermier nous dit quand nous eûmes soupé :

— Si vous voulez aller vous coucher, je vais vous conduire à la grange.

Puis il me regarda et parut touché de mon jeune âge et de ma gentillesse.

— Quant à cette enfant, dit-il, ma fille la couchera avec elle.

— Volontiers, dit Coqueluche; la pauvre Bastinguette n'a pas volé, du reste, de coucher dans un lit ce soir. Elle a bien travaillé hier...

— Quel métier fais-tu? me demanda Pas-de-Chance.

— Je danse sur la corde.

Il ne comprit pas très-bien; mais il ne m'en regarda pas moins avec une naïve admiration.

Le fermier, qui avait couru les foires et savait ce que c'était que danser sur la corde, me dit :

— Es-tu bien adroite à ce métier-là?

— Elle est sans pareille, répondit Coqueluche avec enthousiasme. C'est elle qui fait la recette quand nous travaillons.

— Pauvre petite, murmura la fermière, elle est pourtant bien mince et bien maigrelette.

— Ça ne fait rien, dit Coqueluche; plus on est maigriot, plus on est nerveux, et pour la danse de corde, c'est les nerfs.

Pas-de-Chance écoutait et me regardait attentivement.

— Et toi, lui dis-je, aimerais-tu danser sur la corde ?

— Comment est-ce? fit-il.

Le fermier était en belle humeur ; il dit à Coqueluche :

— Excusez, camarade, mais je vous ferais bien cadeau de l'oie que vous avez mangée et je vous en donnerais bien une autre à emporter, s'il y avait moyen que la petite nous donnât un bout de représentation.

— Ah ! je veux bien, m'écriai-je.

Certes, je ne songeais ni à ménager la bourse de Coqueluche, ni à ma part de l'oie qu'on emporterait; mais je voulais montrer mes talents à Pas-de-Chance.

Et Pas-de-Chance, m'entendant parler ainsi, se mit à battre des mains.

Coqueluche dit :

— Vous êtes trop aimable avec nous pour qu'on vous puisse refuser. Je tiens à payer l'oie; mais la petite dansera, et si elle vous amuse, ce que vous donnerez sera pour elle.

Seulement, où tendre ma corde?

— Dans la grange à battre le blé, répondit le fermier. Elle est grande comme une église.

Le personnel de la ferme était nombreux; il y avait trois valets de charrue, deux pâtres, trois servantes, sans compter la gardeuse d'oies et le vacher qui était mon pauvre Pas-de-Chance.

Le fermier avait en outre deux filles et un garçon de huit ou dix ans qui allait à l'école.

Tout ce monde poussa des cris de joie et sortit en tumulte de la cuisine.

En même temps, Coqueluche courut à la baraque roulante suivi du paillasse, et tous deux s'emparèrent de la corde et de nos lan-

ternes à verres de couleur qui servaient à éclairer nos représentations nocturnes.

Ce fut l'affaire de quelques minutes.

La grange était spacieuse et n'était plus encombrée par la récolte.

On improvisa un théâtre en un clin d'œil.

Quatre lanternes furent posées sur quatre futailles vides, aux quatre coins de la grange.

J'allai mettre mon maillot, Coqueluche prit son tambour et son fifre, et le paillasse, chose qui n'était pas dans le programme, débita sa plus joyeuse parade.

Les gens de la ferme riaient à se tordre.

Seul, Pas-de-Chance me regardait toujours tristement.

Après la parade, je m'élançai sur la corde qu'on avait tendue à quatre ou cinq pieds de terre et, le balancier à la main, je commençai ma voltige habituelle.

On m'applaudissait à outrance; mais moi je n'avais des yeux que pour Pas-de-Chance, et Pas-de-Chance ne me quittait pas du regard.

Mon premier pas dansé, je sautai lestement à terre.

— Ah! me dit l'enfant, je voudrais bien faire comme toi.

— Tu ne saurais pas, lui dis-je.

— Oh! j'aurais bientôt appris.

Tout le monde se mit à rire et les quolibets plurent sur le pauvre Pas-de-Chance.

— Il ne peut seulement pas grimper à un arbre sans tomber, dit avec dédain un garçon de ferme.

— As-tu vu comme il s'est flanqué par terre hier! ricana une grosse servante.

Pas-de-Chance était rouge de honte et moi j'éprouvais une violente colère.

Mais soudain l'enfant redressa sa petite taille, son œil brilla, sa lèvre s'arqua sur un fier sourire :

— Je veux essayer! dit-il.

Et comme on riait de plus belle, il me prit le balancier des mains, sauta sur la futaille la plus voisine et de la futaille sur la corde.

O miracle! il parvint à s'y maintenir quelques secondes et y fit même deux ou trois pas.

Les gens de la ferme ne riaient plus et Coqueluche criait bravo!

— C'est très-bien, lui dis-je à mon tour. C'est très-bien! Courage, Pas-de-Chance!

Il fit quatre ou cinq pas encore; mais il perdit l'équilibre et tomba.

Seulement, grâce au balancier, il tomba sur

ses deux pieds, la pointe en avant comme un gymnasiarque.

— Voilà, dit le fermier en riant, la première fois qu'il ne tombe pas sur le nez.

Mais Pas-de-Chance ne se tint pas pour battu.

Il voulut recommencer et il recommença en effet, et cette fois il se promena d'un bout à l'autre de la corde. Quand il tomba je le reçus dans mes bras et le posai doucement à terre.

— Ah! me dit-il tout bas, si tu voulais que j'allasse avec toi, va! tu verrais comme j'apprendrais vite...

— Bravo, Pas-de-Chance! bravo, le petiot! s'écrièrent les garçons de ferme qui venaient de passer subitement de la raillerie à l'enthousiasme.

Personne n'avait vu un homme qui s'était approché sans bruit et se tenait immobile sur le seuil de la grange.

Je le remarquai la première et j'eus peur.

Pas-de-Chance suivit la direction de mon regard et eut un geste d'effroi.

Alors on se retourna, et tout le monde aperçut le nouveau venu.

— C'est papa! murmura Pas-de-Chance qui vint se blottir derrière moi.

C'était en effet Jean le jardinier, cet homme qui, depuis qu'il avait été fou, prétendait que l'enfant n'était pas à lui et qu'il l'avait volé aux gens du château.

Il me parut avoir quarante ans.

Il était pâle et sinistre, et son visage qui avait dû être fort beau jadis avait une expression de singulière dureté.

Il s'avança menaçant et les poings fermés vers l'enfant :

— Ah! petit misérable, dit-il, voilà que tu vas monter sur les planches, maintenant!... Si ton père te voyait, monsieur le vicomte, ajouta-t-il avec ironie, il croirait, tout comme les autres, que tu es le fils du jardinier!...

Et il leva la main pour frapper le pauvre Pas-de-Chance.

Mais Coqueluche et le fermier s'interposèrent.

Alors Jean regarda le premier et lui dit :

— C'est-y vous le maître de la troupe, mon brave homme ?

— Oui, répondit Coqueluche.

— Je vous fais une affaire, si vous voulez...

— A moi?

— Oui, je vous vends le petiot. Il a des dispositions... il fera un joli saltimbanque.

Et le fou se prit à ricaner.

Puis, comme on le regardait avec étonnement :

— Oh! je vous le vends pas cher, dit-il; dix écus, trente francs... c'est pour rien!...

Le fermier jeta un cri d'indignation.

— Mon ami, dit Coqueluche, les gens de mon métier valent mieux que leur réputation. Ils ne volent ni n'achètent les enfants. Nous travaillons en famille et nous tâchons de gagner notre vie honnêtement.

— Vous êtes un brave homme, l'ami, dit le fermier, qui tendit la main à Coqueluche.

Puis il prit Jean par les épaules et le poussa hors de la grange.

— Mais va-t'en donc, méchant ivrogne! lui dit-il, et retiens bien ce que je te dis : si tu maltraites encore ton fils, je te dénoncerai à la justice.

Pas-de-Chance m'avait jeté ses petits bras autour du cou :

— Mais pourquoi donc, me disait-il, ne veut-il pas m'acheter, ton père? J'irais si volontiers avec toi...

CHAPITRE IV

La diva continua ainsi son récit :

— Le père de Pas-de-Chance s'en alla en grommelant.

L'enfant avait rangé tout le monde de son côté et la parole du fermier qui faisait autorité avait achevé de lui gagner tous les cœurs.

Les valets de chambre et les servantes reconduisirent le fou jusqu'à la porte de la ferme avec des injures, et il s'en alla.

Pas-de-Chance tout tremblant ne me quittait pas.

— Oh! disait-il, il va revenir bien certainement, et il me battra.

Le fermier entendit ces paroles :

— N'aie pas peur, dit-il, on va fermer les portes, et on lâchera Médor dans la basse-cour.

Médor était le méchant chien qui avait si longtemps mordu Pas-de-Chance et que la patience de l'enfant avait si bien apprivoisé.

La représentation était terminée. Les gens de la ferme étaient contents.

Si contents que le fermier me donna cent sous et me dit :

— Voilà de quoi commencer ta dot.

Je pris les cent sous et voulus les glisser dans la main de Pas-de-Chance.

Mais il les refusa avec fierté.

— Non, me dit-il, tu me les donneras plus tard... un autre jour...

Et il leva sur moi ses grands yeux pleins de tristesse, et son regard semblait dire :

— Va, tu auras beau faire, tu ne te sépareras pas de moi ainsi.

Il était tard, le fermier annonça que l'heure était venue de s'aller coucher.

Coqueluche et toute la troupe ne demandaient pas mieux.

Comme cela avait été résolu tout d'abord, je partageai le lit d'une des filles de la maison.

Les autres saltimbanques gagnèrent la grange.

Quant à Coqueluche, comme il était marié, le fermier poussa la courtoisie jusqu'à lui donner un lit.

Le pauvre Pas-de-Chance s'en alla à la grange avec les valets de charrue et nos camarades les saltimbanques.

Je ne dormis pas de la nuit.

— A quoi penses-tu, ma mignonne? me demanda ma camarade de lit, car je me tournais et me retournais bien avant le jour sans pouvoir fermer l'œil.

— Je pense, lui répondis-je, que Pas-de-Chance ferait bien de venir avec nous.

— Et pourquoi donc ? fit-elle.

— C'est que je l'aimerais bien, répondis-je.

— La fille du fermier avec qui je couchais pouvait avoir dix-huit ans; elle n'était pas très-intelligente, mais j'avais remarqué qu'elle avait une bonne figure bien ouverte et, dans mon esprit d'enfant, je me disais qu'elle devait bien aimer Pas-de-Chance.

Elle me répondit après un moment de réflexion :

— Tu as peut-être raison, ma petite, et il serait plus heureux avec vous qu'avec nous;

car toutes les fois que son père le rencontre, il le bat, et il finira par lui donner un mauvais coup.

Au point du jour, tout le monde était sur pied à la ferme. Coqueluche avait pansé ses chevaux et leur avait donné une bonne ration d'avoine ; les saltimbanques s'habillaient, les valets de charrue s'en allaient au labour.

Pas-de-Chance lui-même avait sorti ses vaches de l'étable, et le chien les houspillait en jappant.

Mais les animaux, encore plus que les hommes, sont esclaves de l'habitude, et le chien avait beau se démener et lâcher un coup de dent par-ci par-là, les vaches tournaient à l'entour de la mare qui se trouvait au milieu de la cour et ne sortaient pas.

Les vaches avaient coutume de ne quitter la cour pour gagner les champs que lorsque Pas-de-Chance sortait le premier.

Et Pas-de-Chance ne bougeait pas.

L'enfant s'était assis sur un tas de fumier, son fouet à la main, et il regardait, les yeux pleins de larmes, nos préparatifs de départ.

Je m'approchai de lui et l'embrassai.

— Tu ne veux donc pas m'emmener ? demanda-t-il.

— Non, lui dis-je, père Coqueluche ne veut pas.

— Eh bien, ça m'est égal, dit-il, tu verras...

— Quoi donc?

— J'ai mon idée, dit-il en se frappant le front. On m'appelle Pas-de-Chance, mais quand j'ai mon idée... il faut que ça soit.

Et il ne voulut pas s'expliquer davantage.

Coqueluche avait attelé ses deux chevaux à la baraque. Bataclan, pour laisser un homérique souvenir de ses talents, s'était enfoncé dans la bouche un morceau d'étoupe enflammé et rendait la fumée par les naseaux; le paillasse recommençait la parade, et les gens de la ferme s'attardaient à nous voir partir.

La fermière m'avait fait une belle tartine de graisse d'oie. Je la donnai à Pas-de-Chance; mais il la refusa encore et me dit :

— Je n'ai pas faim... Au revoir!

Et il se mit à pleurer.

— Et où allez-vous donc, mon brave homme? demanda le fermier à Coqueluche.

Pas-de-Chance quitta son tas de fumier et vint prêter l'oreille à la conversation qui s'établissait entre notre patron et le maître de la Rouanière.

— Je vais au marché de Saint-Fargeau qui se tient demain, répondit Coqueluche.

— Ah! fit le fermier, c'est un gros marché, quasiment une foire, vous y trouverez beaucoup de monde et ferez de bonnes affaires.

— Je l'espère. Est-ce encore loin Saint-Fargeau?

— Vous aurez du mal à y arriver ce soir, et cela tout en marchant bien.

— Ça m'est égal de voyager la nuit, répondit Coqueluche.

Nous montâmes en voiture.

Pas-de-Chance se jeta à mon cou et me répéta : « Au revoir! »

— Hélas! lui dis-je, nous reverrons-nous? Je ne sais pas si nous repasserons jamais par ici.

Mais il me sourit à travers ses larmes et ne voulut pas s'expliquer davantage.

Notre voiture à six roues fit le tour de la mare, sortit de la cour au bruit des claquements du fouet de Coqueluche, et nous regagnâmes la grande route, emportant les souhaits de bon voyage et de fortune des gens de la ferme.

Moi je pleurais comme une petite sainte Madeleine, et les saltimbanques se moquaient de moi.

— Comprenez-vous Bastinguette, disait le paillasse, elle voulait emmener le petit vacher?

— Puisque son père voulait bien, disais-je, et qu'il aurait été heureux avec nous.

— Oui, répondit Coqueluche, mais un père n'a pas le droit de vendre son fils, et tout ça nous mènerait à la correctionnelle où je ne veux pas aller, car je suis un honnête homme.

Bataclan l'Hercule, qui avait toujours eu beaucoup d'amitié pour moi, se rangea de mon avis.

— Puisque ce n'est pas son père! dit-il.

Coqueluche haussa les épaules, fouetta ses deux rosses et ne répondit pas.

J'étais à côté de lui sur le siége et je regardais toujours la Rouanière qui commençait à se perdre dans le lointain.

C'était là qu'était Pas-de-Chance, et à mesure que nous nous éloignions de lui, il me semblait que quelque chose se brisait dans mon cœur.

La journée s'écoula.

On nous avait donné des provisions à la ferme et nous avions dîné sur la grand'route vers midi.

Puis on s'était remis en chemin; le soleil avait décliné à l'horizon, puis disparu; le cré-

puscule lui avait succédé, et après le crépuscule cette heure incertaine à laquelle la veille nous avions aperçu le petit pâtre mordant à belles dents dans son morceau de pain noir.

J'étais toujours inconsolable et on se moquait de moi dans la troupe.

Tout à coup, je jetai un cri de joie.

— Qu'est-ce que tu as donc, petiote? demanda Coqueluche.

— Regardez, lui dis-je, regardez là-bas.

Je m'étais dressée sur le siége, ce qui me permettait de voir par-dessus la baraque.

— Eh bien? fit Coqueluche.

— C'est lui!

— Qui, lui?

— Pas-de-Chance, donc! qui court... qui court... regardez!...

Coqueluche haussa de nouveau les épaules; mais il se dressa, et comme moi il explora du regard la route que nous venions de parcourir.

Aux dernières lueurs du jour, on voyait sur le sillon blanc du chemin quelque chose de noir qui s'agitait et venait à nous.

Mon cœur plutôt que mes yeux avaient reconnu Pas-de-Chance.

C'était lui, en effet, qui courait à perdre haleine. Nous avions été bon train, depuis le matin.

Nos chevaux mangeaient si rarement de l'avoine que celle qu'on leur avait donnée à la ferme les avait mis en belle humeur.

Et puis Coqueluche était pressé d'arriver à Saint-Fargeau, et il ne s'était pas privé de jouer du fouet.

Cependant, sur mes instances, il arrêta son véhicule, et bientôt personne ne douta plus.

C'était Pas-de-Chance! Pas-de-Chance arrivait hors d'haleine, peu soucieux de ses pieds nus ensanglantés, car, n'ayant pas de souliers, il avait jeté ses sabots pour courir plus vite.

Je sautai en bas de la voiture et courus le prendre dans mes bras.

— Tu vois bien, me dit-il, que j'avais raison... quand je te disais ce matin que nous nous reverrions.

Je le serrai plus fort; il pâlit et jeta un cri :

— Tu me fais mal, dit-il.

Je le regardai alors et je m'aperçus que son bras gauche était soutenu par un méchant mouchoir de coton bleu qu'il avait noué à son cou.

— C'est papa qui m'a cassé le bras, dit-il simplement.

CHAPITRE V

Ici la belle narratrice s'interrompit encore.

Le cercle d'intimes qui l'entourait s'était rétréci, et on l'écoutait avec une sorte d'avidité.

— Avez-vous remarqué, dit-elle, vous tous qui êtes des gens de théâtre, que les choses les plus simples sont celles qui obtiennent le plus grand effet ?

Quand au milieu d'une situation calme et presque vulgaire, un mot qui est toute une révélation vient à se faire entendre, la salle frémit et une sorte d'enthousiasme fiévreux se communique aux comédiens eux-mêmes.

En voyant l'enfant accourir, Coqueluche qui avait un faible pour moi, comme un direc-

teur aime son premier sujet, et qui n'avait arrêté son véhicule que pour m'être agréable, Coqueluche avait grommelé quelques paroles de mauvaise humeur.

Sa femme s'était écriée :

— Nous ne pouvons pourtant pas nous charger de cet enfant.

Le paillasse avait dit :

— Nous sommes déjà bien assez de monde.

Enfin, Bataclan lui-même, le bon Bataclan, l'Hercule à l'étoupe, m'avait dit :

— J'espère bien, petite, que tu vas le gronder et le renvoyer à ses vaches.

Seule, j'étais descendue pour me jeter au cou du petit Pas-de-Chance.

Mais tous les saltimbanques avaient la tête aux portières, et Coqueluche s'était penché sur son siége.

Eh bien, quand l'enfant eut dit simplement : « C'est papa qui m'a cassé le bras », il se fit un revirement complet.

Toute la troupe et Coqueluche lui-même sautèrent à terre; on entoura Pas-de-Chance, pâle, souffrant, exténué, et on lui fit mille questions.

— Comment, s'écria le bon Hercule, il t'a encore battu, ton père!

— Il m'a attendu ce matin à la porte de la ferme, répondit l'enfant. Il s'était caché derrière un buisson et le fermier ne l'a pas vu.

Quand j'ai été dans la prairie, il s'est jeté sur moi et il m'a frappé avec un bâton : « Ah! petit misérable, me disait-il, tu ne veux pas être saltimbanque! »

Et il m'a frappé tant et tant que j'ai entendu craquer mon bras.

Et, quand j'ai voulu le relever, il est retombé.

— Quel misérable! exclama la femme de Coqueluche.

On s'était arrêté, on entourait l'enfant, et on ne songeait plus à se remettre en chemin.

Les saltimbanques sont tous plus ou moins rebouteux; ils ont tant préconisé le *vinaigre des quatre-voleurs* qu'ils ont fini par y croire et s'en servir pour eux-mêmes.

On fit entrer Pas-de-Chance dans la baraque, on le dépouilla de la blouse usée sous laquelle il grelottait et l'Hercule lui remit le bras, tandis que Coqueluche fendait une planche et confectionnait des *éclisses* pour le maintenir.

— Tu ne nous quitteras plus, dis-je à Pas-de-Chance qui avait supporté avec un courage

d'homme cette douloureuse opération. Tu resteras avec nous, n'est-ce pas ?

—Oh ! oui, si monsieur le veut, dit-il en levant sur Coqueluche un regard suppliant, et j'apprendrai à danser sur la corde et je gagnerai ma vie avec vous, dit-il.

La femme de Coqueluche l'embrassa, puis elle regarda le saltimbanque.

— Bah! dit-elle, une bouche de plus ou de moins à nourrir, qu'en dis-tu, mon homme?

— C'est bon! dit Coqueluche d'un ton bourru. D'ailleurs, on ne peut pas laisser ce petit-là sur la route, par la nuit et le froid. Si on le réclame, eh bien, nous le rendrons...

Et ce fut ainsi que Pas-de-Chance entra, à ma grande joie, dans notre troupe de saltimbanques.

— Est-ce que l'histoire finit là? demanda le journaliste.

— Oh! non, répondit la diva. Il y a une suite...

— La suite! la suite! répéta-t-on en chœur.

Le jeune homme appelé Godefroy était toujours dans le coin le plus obscur du boudoir, pâle et ému, et paraissant suspendre son âme tout entière aux lèvres de la diva, qui cependant ne paraissait pas avoir fait attention à lui.

— Vous voulez la suite? répéta la cantatrice. Eh bien, écoutez :

Nous allons franchir d'un bond un espace de six années.

Pas-de-Chance a maintenant quatorze ans, et j'en ai dix-huit.

Je suis une belle fille, comme on dit, et ma jupe à paillettes, mon corsage de velours noir brodé d'or, et le bonnet écarlate que je porte sur l'oreille, tournent bien des têtes.

Pas-de-Chance a grandi, mais il est toujours maigre et chétif.

Cependant il est fort, et il se balance à présent sur la corde roide à trente pieds de haut, avec l'adresse et la souplesse de ces singes à longue queue qui, en Amérique, sautent d'un arbre à l'autre en se servant de leur appendice en guise de levier.

— Ce garçon-là c'est tout nerfs, dit le bon Hercule dont la barbe est devenue toute grise, mais qui n'en continue pas moins à avaler des lames de sabre, de l'étoupe enflammée et autres ingrédients peu digestifs.

Le paillasse est mort, Coqueluche l'a remplacé.

Il bat de la caisse et fait la parade, le tout ensemble.

Cependant notre petit commerce a prospéré et nous sommes presque des artistes à présent.

A force de courir de ville en ville, de village en village et de foire en foire, de vivre au jour le jour, économes et sobres comme des boutiquiers, nous avons pu acheter une baraque plus grande, des costumes plus riches, et nous sommes venus un beau matin frapper à la porte de la grande ville.

Paris étincelait de mille clartés le soir où nous y entrâmes. Le boulevard du Temple avait alors cet aspect particulier qu'il a perdu.

Là où s'ouvre le boulevard du Prince-Eugène, on voyait une file joyeuse de théâtres, et une foire perpétuelle de sept heures du soir à une heure du matin.

Le café du Géant faisait florès, et à la place même où s'élève à présent la caserne du Château-d'Eau, il y avait une maison unique, blanche, toute neuve, et sous le toit de laquelle un des auteurs dramatiques les plus spirituels et les plus heureux de notre temps avait transporté son écritoire inépuisable, ses situations larmoyantes, ses coups de poignard et ses fioles de poison.

Des deux côtés s'étendaient de vastes terrains qu'on louait à l'année, au mois et à la semaine, à toutes sortes d'industries, depuis le marchand de jouets d'enfants jusqu'au montreur de phénomènes.

Une place y était vide ; Coqueluche la loua et y installa notre baraque.

Le lendemain, il la fit peindre à neuf, et la surmonta d'un écriteau sur lequel on lisait en lettres rouges, jaunes et bleues d'un demi-pied, cette mirobolante inscription :

A LA FEMME SAUVAGE ET BARBUE

Ce sujet vraiment extraordinaire est une femme de la Nouvelle-Zélande, capturée il y a cinq ans, par des navigateurs européens. Elle a une barbe d'un demi-pied, et le corps entièrement velu.

D'une férocité remarquable, elle ne se nourrit que de chair crue et a été cannibale dans son pays.

On n'a jamais pu l'apprivoiser, et elle pousse des hurlements comme une bête fauve.

Aussi n'est-elle visible qu'à travers un grillage.

Cette femme sauvage, qui depuis un mois faisait la fortune de notre baraque, était une pauvre fille des environs de Château-Thierry à qui la nature aveugle avait, en effet, départi une barbe de sapeur. Quelques tatouages,

œuvre de Bataclan qui avait été soldat de marine, un pagne de plumes de paon, une coiffure de même style et l'imagination de notre impresario Coqueluche avaient fait le reste.

La femme à barbe était devenue la grande attraction de nos représentations et nous en donnions jusqu'à cinq par jour.

En vain Coqueluche avait-il ajouté à son programme, en lettres plus petites, cette annonce :

M. Pas-de-Chance et Mlle Bastinguette, premier sujet de la troupe, ouvriront le spectacle par un pas dansé sur la corde roide.

Ensuite M. Pas-de-Chance, artiste d'un grand mérite, sculptera sur une noix de coco, vierge encore de tout contact avec le fer et l'acier, un portrait très-ressemblant du spectateur de bonne volonté qui voudra bien poser devant lui.

Enfin, pour terminer le spectacle, Mlle Bastinguette chantera la romance de la femme sauvage, avec un talent hors ligne et que convoitent MM. les directeurs du théâtre Italien et de l'Opéra.

Ni le talent de chanteuse de Bastinguette, ni la sculpture de Pas-de-Chance n'attiraient la foule.

C'était la femme à barbe que l'on voulait voir.

Or, cependant, un soir, un jeune homme dont la mise distinguée contrastait avec celle des habitués ordinaires de notre modeste théâtre, s'arrêta devant la baraque tandis que je chantais.

Etait-ce ma figure ou ma voix qui l'attirait ?

Je me sentis rougir sous le feu de son regard, et comme j'avais fini le premier couplet qui devait amener le public, je rentrai dans l'intérieur de la baraque où ne pénétraient que les spectateurs payants.

Mais le jeune homme, peu soucieux des regards braqués sur lui, fendit la foule, jeta quarante sous dans le tablier de la mère Coqueluche et entra dans la baraque.

CHAPITRE VI

Avant d'aller plus loin, interrompit la diva, laissez-moi vous dire à quel degré d'intimité nous étions arrivés, Pas-de-Chance et moi.

Cet élan irrésistible qui l'avait entraîné vers moi avait fait place, avec le temps, à une affection plus calme, mais inaltérable.

M'aimait-il comme une sœur? ou bien éprouvait-il déjà, et à son insu, une affection plus vive et plus accentuée pour moi, bien qu'il fût plus jeune de quatre ans?

Depuis six années, nous ne nous étions pas quittés une heure.

Longtemps il m'avait appelé sa grande sœur avec un naïf abandon.

Mais, depuis quelques mois, son amitié devenait plus réservée, et quelquefois nos camarades l'avaient surpris me regardant avec une sorte d'extase.

L'hercule, qui ne voyait matière à rien, avait dit un jour tout haut, tandis que nous soupions, notre représentation donnée :

— Allons ! Pas-de-Chance, faut te dépêcher à grandir et à devenir un homme si tu veux que Bastinguette soit ta femme, car tu es toujours si petiot et maigrelet qu'on te ferait l'aumône.

Pas-de-Chance avait rougi jusqu'au blanc des yeux, et dès ce jour-là il s'était montré encore plus timide et plus réservé, lorsque nous nous trouvions seuls.

Pourtant l'enfant n'avait pas encore quinze ans; mais chez les natures intelligentes et nerveuses, véritables sensitives humaines, le cœur se développe plus rapidement que le corps. A l'œil Pas-de-Chance avait l'air d'un enfant, et déjà il était un homme.

Souvent, vers une heure du matin, quand les théâtres fermaient, et avec eux les cafés, lorsque les passants devenaient plus rares, et que depuis longtemps Coqueluche et le reste de la troupe dormaient un peu pêle-mêle au fond

de la baraque, nous veillions encore, Pas-de-Chance et moi, assis sur un banc du boulevard, en face de notre théâtre forain.

Alors Pas-de-Chance me racontait sa première enfance, celle que je n'avais pas connue, et la légende de l'homme au chien noir, ce conte sinistre qui était le point de départ de la folie de Jean le jardinier et qui avait, chose fatale, présidé à sa naissance.

— Oui, va, me disait-il parfois, ça doit être vrai...

— Quoi? l'histoire de l'homme au chien noir?

— Oui. Je n'aurai jamais de bonheur.

Et comme je me montrais toujours incrédule, il me dit un soir :

— Veux-tu que je te dise ce qui arriva la nuit où ma mère mourut?

— Parle, lui dis-je.

— J'avais cinq ans alors et je me rappelle tous les détails de cette horrible nuit. Il me semble que c'est hier.

Ma pauvre mère était dans son lit et me regardait avec ses grands yeux pleins de fièvre; elle était si faible qu'elle pouvait à peine parler.

Le médecin était venu, et, en s'en allant, il

avait secoué la tête, signe que ma pauvre mère allait mourir.

Mon père, fou de douleur, était sorti.

— Pauvre petit, me disait ma mère, que vas-tu devenir quand je ne serai plus là? Ton père n'a pas toujours sa raison... et alors il est méchant... Si jamais il allait te battre?

Et je la vis frissonner, car jamais jusqu'alors mon père ne m'avait battu.

J'avais passé mes deux bras autour de son cou et je l'étreignais en pleurant.

Tout à coup, mon père rentra; il était pâle et tête nue; ses vêtements en désordre, ses cheveux et la barbe emmêlés par le vent de la nuit témoignaient de l'agitation de son âme.

— Femme, dit-il, je viens de l'église; je me suis jeté à genoux devant l'autel et j'ai fait un vœu, celui de rendre l'enfant à ses parents, si Dieu te laissait sur la terre.

— Mais de quel enfant parles-tu, mon pauvre Jean? demanda ma mère, dont la voix s'éteignait; est-ce que ta folie va te reprendre encore ?

— Je ne suis pas fou, dit-il, je ne l'ai jamais été... c'est le remords, entends-tu?

Elle essaya de sourire, il continua :

— Ecoute-moi, femme, écoute-moi... laisse-

moi te faire l'aveu de mon crime, et peut-être que Dieu aura pitié de moi et qu'il ne te reprendra pas. Cet enfant, que tu aimes, n'est pas le tien... c'est l'enfant du château, que j'ai volé, la nuit où l'homme au chien noir est entré ici.

Ma mère ne répondit qu'en me pressant plus fort contre son cœur.

Il poursuivit de sa voix égarée et rauque :

— Je te dis que notre enfant à nous est mort... C'est moi qui l'ai mis dans le berceau, auprès de Mme la comtesse, qui dormait ; et puis, le lendemain, je l'ai revu dans sa bière ; quand le cortége funèbre est sorti du château, je me suis évanoui. Puis, le soir, je suis allé au cimetière, et tandis que je priais sur la tombe de l'enfant, le chien noir est entré; puis le château a pris feu, et alors j'ai vu un homme qui sonnait le tocsin avec furie.

C'était le maître du chien, l'homme dont le regard avait tué notre pauvre petit.

Ma mère l'écoutait sans le croire, car elle savait bien que c'était de ce jour-là que datait la folie de mon père.

Il reprit après un moment de silence farouche :

— Oui, ma pauvre femme, j'ai bien prié

Dieu, va! et si Dieu m'exauce, si tu reviens à la santé, je tiendrai la promesse que je lui ai faite.

M. le comte et Mme la comtesse ont quitté le pays, ils ont tout vendu et on ne sait où ils sont allés; mais nous les chercherons quand tu seras rétablie, nous nous mettrons en route, tenant le petit par la main, et nous finirons bien par les trouver, va, et nous le leur rendrons...

Et Dieu ne sera pas bon à demi, va... et il nous enverra un autre enfant.

Pendant qu'il parlait, je tenais ma pauvre mère embrassée.

Elle ne disait plus rien, et tout à coup ses yeux devinrent fixes, et je sentis comme un souffle et un soupir sur mon visage.

— Eh bien! dit enfin mon père, tu ne réponds pas, Madeleine?

Et il s'approcha. Instinctivement j'ouvris les bras et me réfugiai dans le fond du lit.

Mais soudain mon père jeta un cri, un cri terrible, un cri que je n'oublierai jamais...

Ma mère était morte!

Alors il me saisit violemment.

— Ah! petit misérable! dit-il, c'est toi qui es cause de la mort de Madeleine.

Et il me jeta tout meurtri sur le sol de la chambre, où je m'évanouis.

Quand je revins à moi, acheva Pas-de-Chance, la maison était pleine de monde, on avait allumé un cierge auprès du lit de ma mère morte, et mon père était plus fou que jamais, et il riait et chantait.

Depuis lors, il se mit à me battre et il me prit en horreur en disant que j'étais la cause de la mort de ma mère.

Quand Pas-de-Chance eut terminé cette confidence, je lui dis :

— N'as-tu donc jamais cru à cela?

— A quoi? à l'histoire du chien noir? Oh! si...

— Et que celui que tu appelles encore ton père avait peut-être bien dit la vérité?

— Quelquefois, me répondit Pas-de-Chance en essuyant ses yeux rougis, je me dis que si j'étais le fils de cet homme il ne m'aurait pas tant battu. Et alors il s'éveille en moi je ne sais quel sentiment d'orgueil, quelle soif de l'inconnu... Je me dis que peut-être je suis bien le fils du château... que j'ai une famille riche... et que peut-être je pourrais la retrouver un jour...

Mais alors je songe à celle que j'ai toujours

appelée ma mère... à la pauvre paysanne qui m'a élevé et qui est morte dans mes bras... et je ne veux plus croire qu'une chose, c'est qu'elle est bien réellement ma mère...

Et puis, ajouta-t-il avec un sourire triste, qui donc prouverait jamais, si j'étais le fils du château, que j'ai été volé dans mon berceau?... L'enfant mort a été inscrit sur le registre de la paroisse.

— Oui, lui dis-je, mais tu as là, sur la tempe gauche, un signe qui m'a toujours fait songer.

Pas-de-Chance avait, en effet, à la racine des cheveux, une petite mèche blanche, et cette mèche, il l'avait toujours eue.

Mais elle était si petite qu'il fallait s'approcher bien près pour la découvrir.

— Qu'est-ce que cela prouve? me dit-il en riant.

— Ecoute-moi, dis-je, demain Coqueluche nous donnera un congé et nous irons au théâtre pour de bon, à la Porte-Saint-Martin.

Comme la diva s'interrompait encore, le journaliste se prit à rire et dit :

— Bon! je vois poindre le dénoûment. On donnait alors à la Porte-Saint-Martin un drame où il y avait un vaisseau.

— Justement.

— Et qui s'appelait *le Fils de la Nuit.*

— C'est bien cela.

— Et dans lequel on reconnaît dans le chef de pirates Benleïde l'héritier des gentilshommes siciliens, les Scylla, à une aigrette blanche qu'il porte au front.

— Je voudrais pourtant bien, dit un des auditeurs, savoir l'histoire du jeune homme bien mis qui entra dans la baraque.

— M'y voici, répondit la diva; un peu de patience!

CHAPITRE VII

Le lendemain, en effet, continua la jeune prima donna, j'emmenai Pas-de-Chance au théâtre.

Nous avions quitté nos oripeaux pour revêtir lui une redingote et moi une petite robe de laine et un chapeau.

Ainsi costumés, nous avions l'air d'un petit ménage d'ouvriers aisés.

Cet enfant, élevé sur les planches, n'avait jamais vu une salle de spectacle.

D'abord il fut étourdi par le bruit, l'orchestre, les lumières et les décors.

Il regardait sans voir et il écoutait sans comprendre.

Mais quand il vit arriver l'acteur représentant Scylla avec sa mèche blanche au front, et qu'après avoir écouté toute une scène, il fut au courant de l'existence accidentée du pirate, il commença à établir — je le devinai au jeu de sa physionomie — des comparaisons entre ce personnage et lui-même. N'avait-il pas eu, lui aussi, une existence toute de hasards, et une histoire nébuleuse ne pesait-elle pas sur sa naissance ?

Il ne me dit pas un mot durant tout le spectacle ; mis, a quand ce fut fini et que je sortis à son bras, il ne put s'empêcher de s'arrêter brusquement sur l'asphalte du boulevard en me posant cette interrogation :

— Tu crois donc ça, toi ?

— Je ne sais pas, répondis-je ; mais il y a des choses plus surprenantes, après tout. J'ai idée que ce signe, si tu es l'enfant du château et non le fis de Madeleine, t'aidera à retrouver ta famille.

Depuis lors Pas-de-Chance devint tout rêveur, et il ne me reparla ni de notre soirée au théâtre, ni du *Fils de la Nuit*.

Or, reprit la diva en souriant, parlons maintenant du jeune homme bien mis qui venait d'entrer dans la baraque.

Il y avait juste huit jours que Pas-de-Chance

et moi nous étions allés voir *le Fils de la Nuit.*

Comme c'était en hiver et qu'il faisait un froid sec assez vif, mon inconnu avait un grand cache-nez autour du cou et son chapeau un peu enfoncé sur les yeux.

Je n'avais donc remarqué, tandis qu'il était dehors et que j'étais sur le tréteau extérieur, qu'une chose, c'est qu'il me regardait.

C'était un homme d'environ vingt-cinq ans, portant de gros favoris bruns.

Lorsqu'il fut entré dans la baraque, il ôta son chapeau et se débarrassa de son cache-nez.

Puis il s'approcha du grillage qui séparait du public la féroce femme à barbe.

Mais ce n'était pas ce spectacle qui l'attirait, — je le compris tout de suite, — car son regard m'eut bientôt rencontrée dans le coin le plus obscur de la baraque.

Et comme il me regardait avec une certaine effronterie, je me sentis rougir.

Néanmoins, après avoir un moment baissé les yeux, je le regardai à mon tour et ne pus m'empêcher de tressaillir.

Il me semblait que je l'avais déjà vu quelque part.

En ce moment, Pas-de-Chance entra.

Pas-de-Chance avait quinze ans, cet homme vingt-cinq au moins ; Pas-de-Chance portait le bizarre costume de notre métier, l'autre était vêtu comme un gentleman ; enfin Pas-de-Chance était tout à fait imberbe, tandis que l'inconnu portait un large collier de barbe ; et cependant il me sembla que, dans le regard, dans le port de la tête, dans les attaches du cou et même dans la démarche, il y avait entre eux une vague ressemblance, non point celle qui a implanté les Ménechmes au théâtre, mais celle qu'on appellerait volontiers un *air de famille*.

Coqueluche restait en dehors pour attirer la foule.

Mme Coqueluche faisait la recette et se tenait à la porte, — le bon Bataclan énumérait au public les singulières qualités ou plutôt les instincts féroces de la femme à barbe, et le reste de la troupe, dans le fond de notre petit théâtre, — les coulisses, comme nous disions pompeusement, — jouait aux cartes sur une natte posée à terre.

Il n'y avait donc que moi et le public dans le premier compartiment de la baraque, ce que nous nommions la salle.

Pas-de-Chance n'avait fait que traverser.

J'allais le suivre, lorsque le jeune homme bien mis s'approcha de moi :

— Pardon, mademoiselle, me dit-il, je voudrais vous faire une question.

Je tressaillis de nouveau. Quoique plus virile, cette voix avait quelque chose du timbre de la voix de Pas-de-Chance.

— Que voulez-vous, monsieur? lui dis-je un peu confuse.

— Vous avez une belle voix, mademoiselle.

Je rougis. Il continua :

— Avez-vous déjà pris quelques leçons?

— Jamais, répondis-je; je chante naturellement.

— Savez-vous, poursuivit-il, que vous avez cent mille francs dans le gosier, et je m'y connais.

Ce compliment m'étourdit.

— Vous êtes artiste? lui dis-je.

— Oui, mademoiselle...

— Dans un théâtre?

— Je suis directeur, et je n'hésiterais pas à vous engager aux appointements que vous fixeriez vous-même.

J'étais stupéfaite et je regardai cet homme pour voir s'il ne se moquait pas de moi.

— Je passais, reprit-il, je vous ai entendue... J'ai été frappé de l'ampleur et de la justesse de votre voix... Dites-moi, où pourrais-je vous revoir ?

— Mais, monsieur, lui dis-je vivement, je ne veux pas entrer au théâtre... Je suis engagée ici... D'ailleurs ces bonnes gens m'ont élevée... et ce serait mal à moi de les quitter...

— Mais, dit-il, qu'à cela ne tienne, on leur payerait un dédit, et un dédit qui serait pour eux une fortune.

— Non, non, lui dis-je, ce n'est pas possible.

— Vous avez tort, répondit-il.

En même temps, il tira de sa poche une carte armoriée et me la tendit.

Il y avait dessus :

Le baron de Neuville,

Et plus bas :

rue de Miromesnil, 13.

— Tenez, me dit-il, je suis convaincu que vous réfléchirez.

— Mais, monsieur...

— Et qu'avant trois jours vous viendrez me voir. Je vous le répète, j'ai des intérêts engagés dans un grand théâtre, bien que je ne sois

pas directeur en nom. Je puis faire beaucoup pour vous, racheter au poids de l'or votre temps à ces pauvres gens, vous donner des maîtres et vous lancer au théâtre, où, j'en suis sûr, un brillant avenir vous attend.

Il avait gardé son chapeau à la main, et tout en parlant, sa chevelure abondante et un peu longue avait subi quelque déplacement dans sa symétrie.

Il y passa sa main et ramena ses cheveux un peu en arrière.

Mais par ce mouvement il découvrit sa tempe gauche, et je demeurai bouche béante, les yeux attachés sur lui.

Il avait sur cette tempe une petite mèche de cheveux toute blanche.

Si j'avais poussé un cri, il m'en eût demandé le motif, sans doute; mais, comme ma surprise se traduisit par de l'hébêtement et de la stupeur, il crut que j'étais simplement bouleversée par ses promesses mirifiques.

Puis, me plaçant sa carte dans la main, il se retira en me saluant, et sortit de la baraque sans que j'eusse pu prononcer un mot.

Maintenant, que vous dirai-je?

J'ai une de ces natures énergiquement concentrées qui sont avares de leur première im-

pression et ne veulent la communiquer à personne.

Une autre peut-être aurait dit en toute hâte à Coqueluche les propositions qui m'étaient faites.

Une autre encore se serait empressée d'aller trouver Pas-de-Chance et de lui dire :

— Je viens de voir un homme qui te ressemble et qui a comme toi un signe bizarre...

Mais je gardai mon secret et fis ce soir-là mon métier comme à l'ordinaire.

Seulement je ne dormis pas de la nuit, et le lendemain je me contentai d'adresser la parole d'un air indifférent à Pas-de-Chance et de lui dire :

— Te rappelles-tu le nom du village où tu es né ?

— Oui, me répondit Pas-de-Chance, Saint-Martin.

— Et le château, comment se nommait-il ?

— On l'appelait le château brûlé, je ne lui ai jamais connu d'autre nom. Du reste, il ne restait que des ruines. Mais pourquoi me demandes-tu cela ?

— Réponds toujours. Les jours où tu étais tenté de croire que Madeleine n'était pas ta

mère, n'as-tu jamais demandé le nom de ceux qui avaient habité le château?

— Jamais.

— Sais-tu s'ils avaient des enfants?

— Mais non, me dit Pas-de-Chance, puisque lorsque mon père me battait, il m'appelait d'un ton railleur le *premier-né* de M. le comte.

— Tout cela est bizarre! pensai-je. Dans tous les cas, cet homme ne pourrait être ton père.

Pas-de-Chance n'attacha pas grande importance à mes questions.

La journée et celle du lendemain se passèrent sans que le bel inconnu se montrât devant la baraque.

J'avais espéré qu'il reviendrait, et j'avais caché sa carte au fond d'une malle où je serrais mes pauvres hardes.

Enfin, le troisième jour, dominée par un sentiment d'ardente curiosité, je n'y tins plus.

Je m'habillai de ma petite robe de grisette, et je m'esquivai sans bruit de la baraque, où tout le monde dormait encore.

Puis je demandai au premier commissionnaire que je rencontrai quel chemin il fallait prendre pour aller rue de Miromesnil.

CHAPITRE VIII

La diva, après s'être reposée un moment, continua ainsi :

Le trajet est long du boulevard du Temple à la rue Miromesnil; je mis une bonne demi-heure, demandant mon chemin à droite et à gauche, et tout en cheminant je fis mille réflexions.

Vous comprenez, mes bons messieurs, qu'une fille de dix-neuf ans qui court les foires en jupe à paillettes a quelque prescience de la vie, et sait bien qu'en ce monde on ne demande qu'à ceux qui ont et on ne prête qu'à ceux qui peuvent rendre.

La mère Coqueluche, qui nous faisait de la

morale à ses moments perdus, nous avait toujours dit que la jeunesse dorée de Paris est excessivement dangereuse et qu'elle tend sur les pas des jeunes filles de jolis filets à mailles d'or desquels, si petit qu'on ait les pieds, on ne saurait se débarrasser.

Ce fut donc en proie à une foule d'inquiétudes vagues que j'arrivai rue de Miromesnil.

Il était à peine neuf heures du matin et cet aristocratique quartier paraissait dormir encore.

— M. le baron de Neuville? demandai-je un peu tremblante.

— Au premier, me répondit le suisse. Car la maison dans laquelle j'entrais était un véritable hôtel. Un valet en culotte courte vint m'ouvrir et m'introduisit dans un petit salon d'attente d'un luxe sobre et de bon goût, tendu en vieilles tapisseries des Gobelins, orné de bronzes, d'objets d'art et de tableaux.

Je ne me connaissais à rien de tout cela, mais je devinais que c'était très-beau et qu'il fallait être réellement riche pour être ainsi logé.

Il s'y trouvait déjà plusieurs personnes, dont deux hommes à cravate blanche qui avaient

des portefeuilles sous le bras et paraissaient être des gens d'affaires.

Je vis aussi deux jeunes femmes et une autre sur le retour.

Tout ce monde-là attendait, et dans la pièce voisine, à travers les portes, j'entendis l'éclat de deux voix bien distinctes, qui paraissaient soutenir une discussion assez animée.

Dès lors, je fus rassurée. M. le baron de Neuville ne m'avait tendu aucun piége, et c'était réellement à l'artiste qu'il avait donné un rendez-vous.

Je fis près de deux heures d'antichambre et, comme j'étais venue la dernière, tout le monde passa devant moi.

Enfin, mon tour vint.

— Ah ! me dit le baron en me prenant par la main et me faisant entrer dans son cabinet, je commençais à croire que vous n'aviez pas pris mes offres au sérieux.

Sur ces mots un vieux à tête blanche qui écrivait devant une petite table dans un coin du cabinet leva les yeux sur moi.

— Tenez, Bourny, fit le baron, voici la petite fille dont je vous ai parlé.

— Ah! fit le bonhomme qui me regarda curieusement.

— Elle a cent mille francs par an dans le gosier, reprit M. de Neuville.

Pendant ce temps j'examinais le cabinet dont les murs étaient littéralement tapissés de livres.

Le bureau de M. de Neuville était encombré de paperasses de toutes sortes, papiers timbrés, partitions, engagements en blanc, que sais-je?

J'étais chez un véritable homme d'affaires.

En même temps, je l'examinai plus attentivement.

C'était un homme calme, froid, aux lèvres minces, et qui, en dépit de sa jeunesse, paraissait étranger à toutes les passions humaines, moins une seule peut-être, l'amour de l'argent.

— Ma chère enfant, me dit-il, asseyez-vous, débarrassez-vous de votre châle et causons. D'abord vous déjeunez avec moi...

— Mais, monsieur...

— Avec moi et M. Bourny que voilà, qui est mon fondé de pouvoir au théâtre.

Et il sonna :

— Jasmin, dit-il au valet de chambre qui entra aussitôt, demande le déjeuner et fais mettre le couvert de mademoiselle.

J'étais toujours debout; il me prit la main et me fit asseoir :

— Voyons, me dit-il, causons en attendant... Quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans.

— Etes-vous la fille du saltimbanque?

— Non, répondis-je, je suis une enfant trouvée ; ma nourrice, qui est morte, était la sœur de Coqueluche. C'est un bien brave homme, il a pris soin de moi.

— Vous lui témoignerez votre reconnaissance quand vous serez devenue une grande artiste.

— Mais, monsieur le baron, lui dis-je, ne vous moquez-vous pas d'une pauvre fille comme moi ?

— Pas du tout, vous avez une voix superbe.

— Mais je ne sais rien...

— Je vous donnerai des maîtres...

— C'est que pendant que j'étudierai, je ne pourrai pas faire mon métier...

— C'est vrai...

— Et cependant Coqueluche a besoin de moi.

— Nous arrangerons tout cela, me dit-il.

Puis, voyant que je promenais autour de moi un regard étonné et passablement ébloui :

— Ecoutez, ma petite, me dit-il, j'ai quarante à cinquante mille francs de rentes à pré-

sent, et ma tante la comtesse de Neuville m'en laissera plus du double. J'aime beaucoup la musique, et j'ai placé une centaine de mille francs dans un grand théâtre lyrique de Paris. Je suis presque codirecteur.

Je le regardais avec étonnement et ne savais trop où il en voulait venir.

— Beaucoup de jeunes gens de mon âge, continua-t-il, ont la passion des chevaux. Moi, j'adore la musique, et je suis avant tout un homme sérieux en affaires.

Je devine en vous une grande artiste, une étoile de l'avenir, je vous engage....

Il hésita un moment et regarda Bourny :

— Voyons, dit-il, on pourrait faire un engagement de cinq ans, n'est-ce pas?

— Au moins, dit le vieux commis.

— Sur lesquels, déjà, il y aura deux années d'étude. Que penseriez-vous de vingt mille francs par an, ma chère enfant?

Je fus éblouie, et, une seconde fois, je crus que le baron se moquait de moi.

— Mais, monsieur...., balbutiai-je.

— Vous avez le temps du déjeuner pour la réflexion, me dit-il en souriant, et comme le valet de chambre ouvrait les deux portes qui donnaient sur la salle à manger; venez.

La présence du vieux commis me rassurait complétement.

Le baron reprit, quand nous fûmes à table :

— Comme vous n'avez que dix-neuf ans, il faudra que votre patron signe votre engagement. Vous le préparerez dans ce sens, Bourny. A propos, comment m'avez-vous dit qu'il s'appelait votre patron ?

— Coqueluche.

— Et vous?

— On m'appelle Bastinguette, parmi les saltimbanques.

— Ce n'est pas un nom.

— Je le sais; aussi en ai-je reçu un autre à l'église.

— Lequel ?

— On m'appelle Sophie.

— Mauvais sur une affiche, me dit-il. On vous appellera Paquita. A la bonne heure! voilà un vrai nom de théâtre... et puis, voyez-vous, ma petite, le public est si bizarre ! Il ne se laisse prendre qu'aux noms étrangers. Paquita fera un effet superbe.

Tandis qu'il parlait, je le regardais avec une obstination qui finit par le frapper.

— Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi ? me dit-il.

Je rougis et baissai les yeux.

— Mais parlez donc, fit-il en souriant.

Je voulais savoir l'histoire de la mèche de cheveux blancs et je m'armai de courage :

— Oh ! non, balbutiai-je, je n'oserai jamais.

— Mais quoi donc ? demanda-t-il.

Alors, je souris à mon tour de mon sourire le plus féminin, tandis que le vieux commis me considérait avec étonnement.

— Parlez donc, petite !

— Vous ne vous fâcherez pas si je suis curieuse ?

— Non, certes. D'ailleurs toutes les femmes sont curieuses. Que voulez-vous savoir ?

— Votre âge.

— Vingt-huit ans bientôt. Pourquoi ?

— Parce que... parce que vous avez là des cheveux blancs...

Et j'indiquais la tempe gauche.

— Ah ! répliqua-t-il, c'est de naissance... mon père en avait autant... et mon oncle aussi, le mari de cette tante qui n'a pas d'enfants et qui me laissera toute sa fortune.

— Vraiment ! fis-je essayant de ne manifester que de la curiosité alors que mon cœur battait violemment.

— Je vais vous conter cela, me dit-il en me versant à boire.

CHAPITRE IX

M. le baron Albert de Neuville s'exprima alors ainsi :

— L'histoire de cette mèche de cheveux blancs, ma chère petite, est une vraie légende de famille. A ce signe on nous reconnaîtrait entre mille, et voici deux siècles que cela dure. Or, comme c'est une amourette qui en a été le point de départ, la chose vaut la peine d'être racontée.

J'étais tout oreilles et trouvais que mon hôte avait le récit un peu lent.

—Figurez-vous, reprit-il, que mon trisaïeul était garde du corps du roi, et le roi qui régnait alors se nommait Louis XIV.

Mon ancêtre était amoureux, le roi aussi.

La femme que mon ancêtre aimait était une des filles d'honneur de la reine, et le roi s'en était épris.

Un soir, à Versailles, près de la pièce d'eau des Suisses, le garde du corps vit le roi se promener au clair de lune, en donnant la main à la fille d'honneur.

Mon ancêtre avait alors vingt-cinq ans, et un caractère fougueux.

Il porta d'abord la main à son épée, puis il fit un violent effort pour se contenir... puis il demeura immobile, frissonnant et comme pétrifié...

Le sujet fidèle, le garde du corps avait failli devenir régicide.

Le lendemain, le chevalier de Neuville, en se levant, se regarda dans une glace et jeta un cri : ses cheveux étaient blancs comme neige.

Il quitta le service, retourna en province et se maria. Mais, chose bizarre ! son fils en naissant avait une mèche de cheveux blancs sur la tempe, et le fils de celui-là pareillement, et tous les descendants jusqu'à moi, et probablement, si je me marie et que j'aie des enfants, ils porteront le même signe.

— Ah ! lui dis-je après l'avoir écouté avec

une religieuse attention — car je voulais me souvenir de l'histoire — votre père avait cette marque ?

— Oui, et mon oncle aussi.

— Vous avez un oncle ?

— Il est mort, laissant la jouissance de sa fortune à ma tante; mais cette fortune me reviendra. D'ailleurs ma tante est triste et malade, ajouta-t-il avec indifférence, et oubliant qu'il parlait, non à un ami intime, mais à une femme qu'il connaissait à peine.

— Ah! votre tante est malade?

Je fis cette question avec un empressement qui l'étonna.

— Pardonnez-moi, dis-je en rougissant, mais je suis vraiment trop curieuse... Vous serez donc bien riche après la mort de votre tante?

Est-ce qu'elle est vieille, votre tante? repris-je.

— Mais oui, assez...

Mais non, elle est encore jeune, elle n'a pas quarante ans; mais depuis quinze ans elle dépérit à vue d'œil. Elle a eu tant de chagrin, fit-il sans joie ni tristesse.

M. de Neuville m'avait versé plusieurs fois d'un vin assez capiteux et de couleur jaune

d'ambre ; mais j'avais bu le moins possible, tandis qu'il se modérait fort peu, de telle sorte qu'il devenait de plus en plus communicatif.

J'étais devenue pour lui, en une heure, une véritable amie et une confidente.

— Ma tante, continua-t-il, a perdu son unique enfant dans la terre de Saint-Martin, un château qu'elle possédait dans le Nivernais.

Je portai vivement mon verre à mes lèvres pour cacher mon trouble subit ; car le nom de Saint-Martin était bien celui du village où était né Pas-de-Chance.

M. de Neuville n'y prit garde et continua :

— Le jour de l'enterrement de son fils, le feu a pris au château, qui a brûlé tout entier, et plusieurs personnes ont péri dans l'incendie.

L'année suivante, mon oncle, qui avait vendu cette propriété de Saint Martin et était venu s'établir dans un petit domaine aux environs de Versailles, s'est tué à la chasse en sautant un mur.

Ma tante est donc restée veuve et sans enfants.

J'ai bien craint pendant quatre ou cinq ans qu'elle ne se remariât, mais elle n'y pense même pas, et je crois qu'elle n'en a pas pour longtemps avec ce monde.

De la façon glaciale dont il prononça ces derniers mots, je fus fixée sur le cœur de M. de Neuville.

Il attend, me dis-je, l'heure de la mort de sa tante avec impatience.

Je savais tout ce que je voulais savoir, moins une chose cependant, le lieu qu'habitait la pauvre veuve qui pleurait toujours son fils.

— Mais, lui dis-je tout à coup, l'interrompant au beau milieu d'une magnifique théorie sur l'art moderne, vous demeurez donc seul ici?

— Mais sans doute, fit-il en riant, et avec qui donc voulez-vous que je demeure?

— Avec votre tante, donc!

— Avec ma tante! merci!... nous ne nous voyons même pas... nous sommes fachés...

— Pourquoi donc?

— Parce qu'elle trouve que je mène la vie trop à grandes guides.

— Ah!

— Et puis ce n'est pas une femme... c'est un enterrement, et j'ai horreur des gens tristes. D'ailleurs, ajouta-t-il, ma tante n'habite pas Paris; elle s'est retirée dans son château de Bellombre, près Versailles, et elle n'en sort pas plus qu'une nonne de son couvent.

Je savais maintenant tout ce que je voulais savoir, et, regardant la pendule de la salle à manger, je m'écriai :

— Ah! mon Dieu, monsieur, mais il est midi!...

— Eh bien?

— Et l'on a dû s'apercevoir de mon absence... et Coqueluche me grondera!

Et je pris à la hâte mon châle et mon chapeau.

— Voulez-vous que je vous accompagne, nous en terminerons tout de suite avec votre patron?

—Oh! non, lui dis-je, pas comme ça... Je verrai Coqueluche... je l'amènerai à cela tout doucement.

— Mais, je vous reverrai bien vite? me dit-il.

— Oui... après-demain...

Quelques minutes après, j'étais hors de chez M. de Neuville, me promettant bien de n'y jamais revenir, maintenant que je savais ce que j'avais voulu savoir.

Vous pensez bien qu'on s'était aperçu de mon absence à la baraque, et que, lorsque j'arrivai, je trouvai tout le monde en émoi.

On avait fait mille commentaires. Pas-de-Chance était pâle comme un mort.

Coqueluche me reçut avec un front sévère, et me dit :

— Ah! coquine! c'est donc ainsi que tu te laisses enjôler par de beaux messieurs en équipage, qui donnent quarante sous au lieu de cinq pour venir voir la femme sauvage!

— Prends garde de te perdre, ma petite, murmura le bon Bataclan avec tristesse.

— Qui aurait cru que cette mijaurée, ajouta maman Coqueluche, s'en irait courir les rues de Paris comme un enfant perdu!

Pas-de-Chance, lui, ne disait rien; mais je vis de grosses larmes dans ses yeux.

— Je m'attendais bien à cela et que mon absence exciterait une certaine rumeur, mais je n'avais pas supposé qu'on se hâterait de la rattacher à l'apparition du bel inconnu, l'avant-veille, dans notre modeste théâtre; je me mis à rire d'un rire si franc et si net, en regardant Pas-de-Chance, qu'il retint ses larmes prêtes à couler.

Puis je l'embrassai et lui dis :

— On t'a donc fait des cancans sur moi? Tu sais pourtant bien que je veux être Mme Pas-de-Chance,

— Tout ça n'est pas clair, grommela Coqueluche.

— Taisez-vous donc, papa, lui dis-je en sautant au cou du vieux saltimbanque, je vous dirai tout... plus tard...

Et je ne voulus pas m'expliquer davantage.

CHAPITRE X

Pas-de-Chance me regardait tristement, Coqueluche grondait, Bataclan poussait des soupirs, et la mère Coqueluche avait entamé un cours de morale.

Moi, je souriais, parce que je savais bien n'avoir rien à me reprocher.

Enfin Coqueluche me dit :

— Il faut pourtant qu'on sache d'où tu viens.

— C'est difficile, répondis-je.

— Voyez-vous cette petite entêtée ! s'écria-t-il.

— Je m'assis sur le tambour qui était dans un coin de la baraque, et j'opposai un front calme à l'orage.

— Ma petite Bastinguette, dit le bon Bataclan, tu nous diras d'où tu viens, n'est-ce pas?

— Il faudra bien qu'elle le dise, dit Coqueluche de sa plus grosse voix.

— C'est déjà roué comme un gibier de potence! murmura la femme du saltimbanque.

— Eh bien, non, répondis-je, vous ne le saurez pas.

Et je regardai encore mon pauvre Pas-de-Chance.

Celui-ci, quand il vit que tout le monde était contre moi, se mit de mon côté.

— J'ai idée, fit-il en levant sur moi ses grands yeux tristes, qu'elle me le dira.

— Oui, répondis-je. Mais à toi seul...

— Voilà peut-être qu'il faut que nous nous en allions, ricana Mme Coqueluche.

— Ce n'est pas la peine, répondis-je, car je ne le dirai pas tout de suite.

— Ah!

— Non, j'ai mon idée. Bonsoir, ajoutai-je d'un petit ton entêté et mutin.

Mais Coqueluche était à bout de patience

— Dis donc, petite, me dit-il avec un calme subit qui couvait une tempête, te souviens-tu du temps où tu ne voulais pas danser sur la corde?

— Si je m'en souviens! répondis-je, vous me fouettiez comme un cheval.

— Eh bien, si tu ne parles pas, je vais recommencer.

Et je lus dans ses yeux enflammés qu'il ne se vantait pas.

Il fallait donc, d'un mot, faire tomber tout cet orage.

— Mon oncle, dis-je à Coqueluche, savez-vous bien que j'ai dix-neuf ans!

— Qu'est-ce que ça me fait ?

— Que je ne suis pas votre fille...

— Mais tu es ma pensionnaire.

— Justement ; si vous me battez, je ferai rompre mon engagement par un tribunal.

Coqueluche éclata comme un tonnerre.

— Hé ! allons donc ! s'écria-t-il, avoue-le donc tout de suite, c'est que tu cherches à nous quitter pour suivre ce beau jeune homme qui est venu il y a deux jours...

— Il était mis comme un prince, dit Bataclan.

— Il a jeté quarante sous dans mon tablier et n'a pas redemandé sa monnaie, fit la mère Coqueluche.

— Il avait une voiture à lui, dit un autre.

— Moi, dit la femme à barbe qui n'était

sauvage et anthropophage qu'en présence du public, je l'ai bien regardé... il est fort joli garçon.

— Vous êtes tous des imbéciles, répondis-je en prenant Pas-de-Chance par le cou et lui faisant partager une moitié du tambour, devenu siége improvisé. Savez-vous ce que c'est que ce beau monsieur, comme vous dites?

— Nous savons bien que tu n'es pas embarrassée, dit la mère Coqueluche, pour nous broder une histoire.

— Eh bien, moi, dit Pas-de-Chance, qui respira comme si on l'eût débarrassé d'un poids énorme, ce que dira Bastinguette, je le croirai.

— Ce beau monsieur, reprit-elle, est un directeur de théâtre.

— De saltimbanques? fit naïvement Coqueluche.

— Non, le directeur d'un grand théâtre.

— Où l'on joue le drame?

— Non... l'opéra.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il nous veut?

— Il veut m'engager.

— Toi!

Et Coqueluche donna à ce seul mot une véritable expression tragique.

— Il me trouve une belle voix, repris-je, et

il m'offre vingt mille francs par an et un engagement de six ans.

Mes paroles furent un coup de théâtre. J'ai lu quelque part l'histoire de trois voyageurs qui parcoururent l'Afrique en ballon et descendirent dans le pays appelé pays de la Lune, parce que les habitants, qui étaient des nègres, adoraient cet astre.

Comme c'était en plein jour et que la lune était couchée, les nègres prirent le ballon pour leur déesse et se mirent à genoux.

Eh bien, avec ce chiffre fabuleux de vingt mille francs, j'opérai sur Coqueluche et le reste de la bande le même prodige.

Bien que la mère Coqueluche m'eût accusée tout à l'heure de broder des histoires, on savait bien que je ne mentais pas.

Coqueluche et ses compagnons ne tombèrent pas tout à fait à genoux devant moi comme les nègres devant le ballon, mais de peu s'en fallut!

Bataclan s'écria :

— Vingt mille francs? Il nous faut dix ans, à nous tous, pour gagner ça bien net.

— Si je pouvais gagner vingt mille francs avec mon gosier, dit la sauvagesse, je coupe-

rais ma barbe et je ne dévorerais plus des souris crues.

— Moi, fit la mère Coqueluche, je m'habillerais de soie des pieds à la tête, comme un marcassin.

Il n'y eut que Coqueluche qui ne dit rien tout d'abord, mais qui me regarda fixement :

— Est-ce bien vrai, cela? dit-il enfin.

— C'est vrai, dis-je en levant la main.

— Mais, malheureuse, reprit le pauvre saltimbanque, que ferons-nous sans toi?

— On vous payera un beau dédit; je vous donnerai ce que vous voudrez... Voyons, combien voulez-vous, mon oncle?

Mais comme j'interrogeais Coqueluche, je vis une grosse larme sur la joue pâlie de mon pauvre Pas-de-Chance, et j'ajoutai :

— Pour ma liberté et celle de Pas-de-Chance.

— Pas-de-Chance! exclama Coqueluche.

— Sans doute.

— Tu veux nous l'ôter aussi?

— Puisqu'il doit être mon mari, répliquai-je naïvement. Et puis, de même que je suis chanteuse, il sera sculpteur, et nous ferons un vrai mariage d'artistes.

Pas-de-Chance et tous les autres me regardaient avec une sorte d'hébètement.

— Seulement, repris-je après un silence, je veux réfléchir.

— A quoi? fit Coqueluche.

— Aux propositions de ce directeur.

Coqueluche était un brave homme; il me dit, les larmes aux yeux :

— C'est tout réfléchi, il faut accepter, ma petite. Nous ferons comme nous pourrons, nous autres.

— Mais non, mon oncle. D'ailleurs, vous vous faites vieux, et voici ce que je vais vous proposer. Faut vous retirer avec Pas-de-Chance et moi, vous et maman Coqueluche. Vous céderez la baraque à ce bon Bataclan, qui fera sa petite affaire à son tour, et vous vivrez heureux avec nous.

— Tu es une brave fille, murmura Coqueluche avec émotion.

— Pourtant, dis-je en souriant, vous avez voulu me battre tout à l'heure.

— Je ne le nie pas, répliqua-t-il; et maintenant, je te battrai si tu n'acceptes pas.

— Les propositions du directeur?

— Sans doute.

— Puisque je vous ai dit que je voulais réfléchir.

— Mais, malheureuse...

— Et, continuai-je de mon petit ton résolu, je veux que dans ces huit jours on ne me contrarie pas.

— Te contrarier? Non, jamais, dit avec douceur maman Coqueluche, à qui souriait la perspective de vivre à rien faire.

— Et je veux qu'on fasse tout ce que je voudrai!

— Voyez-vous ça! dit Coqueluche en souriant.

— Qu'ordonne madame la princesse? demanda Bataclan avec un sérieux des plus comiques.

— Tu vas voir, répondis-je. Est-ce que tu ne m'as pas dit que tu étais de Versailles?

— Oui. J'y suis né, mais il y a bien longtemps que j'en suis parti.

— Tu y retourneras avec moi, je veux y aller.

— Qu'est-ce encore que ce nouveau mystère? demanda maman Coqueluche.

— Oh! celui-là, vous ne le saurez ni pour or, ni pour argent.

— Cette péronnelle, gronda doucement Coqueluche, nous mène tous par le bout du nez. Tu veux donc aller à Versailles, petite?

— Oui, mon oncle.

— Et tu ne veux pas dire ce que tu vas y faire?

Je fis le geste qu'on me couperait mon joli cou blanc plutôt que de me faire parler.

— Et c'est Bataclan qui ira avec toi? demanda Pas-de-Chance en tremblant.

— C'est Bataclan.

— Et je n'irai pas, moi?

— Non.

Il baissa la tête. Mes volontés étaient des ordres pour lui.

— Et quand partons-nous? demanda Bataclan.

— Demain matin.

— Quand reviendrons-nous?

— Demain soir, pour la représentation. Dans la journée, mon oncle se contentera de montrer la femme à barbe.

Et comme Pas-de-Chance était plus triste que jamais, je l'embrassai et lui dis :

— Mais, chéri, va, tu seras peut-être bien content demain soir, car c'est pour toi que je vais à Versailles.

Je ne voulus pas m'expliquer davantage et j'attendis le lendemain matin avec impatience.

CHAPITRE XI

Nous étions alors à la fin de janvier, et les jours avaient grandi.

Le lendemain, un peu avant six heures, j'étais sur pied et j'éveillais Batactan.

Le bon Hercule dormait comme un bienheureux.

— Debout! lui dis-je; il faut partir.

— Mais, ma petite, me dit-il, il n'est pas jour encore.

— Il sera jour avant que nous arrivions au chemin de fer, lui répondis-je; le premier train est à sept heures.

Bataclan était celui de la troupe qui discutait le moins mes volontés. Il s'habilla sans mot dire et s'apprêta à me suivre; mais,

comme nous allions sortir, Pas-de-Chance se leva et vint à moi :

— Tu t'en vas donc sans me dire adieu ? fit-il d'un ton de reproche.

— Adieu, mon petit Pas-de-Chance ! lui dis-je; à ce soir !

Bataclan et moi nous nous en allâmes au pas de course, tandis que Pas-de-Chance, debout sur le seuil de la baraque, nous suivait des yeux, à l'aide du premier rayon matinal qui miroitait sur le macadam détrempé du boulevard. Nous arrivâmes au chemin de fer un quart d'heure avant le départ du train.

Une heure plus tard nous étions à Versailles.

C'était la première fois que j'y venais.

Quand je me vis sur cette grande place, au milieu de ces grandes rues désertes, mon assurance s'évanouit. Je m'étais figuré, dans ma simplicité, qu'il n'y avait qu'une seule grande ville, Paris, et que toutes les autres étaient de simples bourgades, comme celles que nous parcourions autrefois avec notre baraque roulante, où tout le monde se connaissait, et dans laquelle le premier passant nous désignerait le château de Mme la comtesse de Neuville,

— Ah ça, me dit Bataclan, que venons-nous faire ici, et où allons-nous?

— Nous venons chercher une dame qui s'appelle la comtesse de Neuville, répondis-je.

— Et qui demeure à Versailles?

— Non, dans les environs.

— Sais-tu où, au moins?

— Pas le moins du monde, répondis-je un peu inquiète.

— Mais, ma petite, me dit l'Hercule, Versailles est très-grand, les gens ne s'y connaissent pas entre eux.

— Si nous demandions...

— On peut toujours essayer, dit Bataclan.

Il avisa un épicier en face de la gare, et entra dans la boutique :

— Connaissez-vous la comtesse de Neuville? demanda-t-il.

L'épicier fit un signe négatif.

Bataclan, que je ne quittais pas, entra successivement dans plusieurs boutiques, renouvela sa question et n'eut pas plus de succès.

Nous rentrâmes dans la gare et nous nous adressâmes à un facteur.

Le facteur n'avait jamais entendu parler de la comtesse; mais ce nom, que nous prononcions pour la vingtième fois depuis un quart

d'heure, attira l'attention d'un chef de train qui passait auprès de nous.

— Vous parlez de la comtesse de Neuville? mademoiselle, me dit-il.

— Oui, monsieur. La connaissez-vous

— Attendez donc... une veuve ?

— Oui, monsieur.

— Toujours vêtue de noir?

— Oui, répondis-je à tout hasard.

— Entre trente et quarante ans?

— C'est bien cela, dis-je vivement.

— Ce doit être une dame qui va quelquefois à Paris et vient prendre le chemin de fer. Mais elle n'habite pas Versailles... Attendez donc! je crois bien qu'elle habite un château près des bois de Neauphle.

— Est-ce loin cela? demandai-je avec empressement.

— A une lieue en retournant sur l'ancienne route de Paris. Mais il ne faut pas reprendre le chemin de fer; vous seriez obligée d'aller jusqu'à Ville-d'Avray.

— Et par où faut-il aller?

— Tenez, me dit le chef de train, voyez-vous cette voiture qui passe? c'est l'omnibus de Versailles à Vaucresson; prenez-le, le con-

ducteur doit savoir au juste où est le château de Mme de Neuville.

Bataclan courait déjà après l'omnibus et le forçait à s'arrêter. Je n'eus que le temps de remercier le chef de train, de rejoindre Bataclan et de monter en voiture.

Bataclan était grimpé sur l'impériale, à côté du cocher, tandis que je prenais place dans l'intérieur de la voiture où il n'y avait que deux personnes, dont l'une était un vieux domestique en petite livrée du matin.

— Monsieur, lui dis-je, sommes-nous bien sur la route de Vaucresson ?

— Oui, mademoiselle, me répondit-il d'un air aimable.

— Et le château de Bellombre, est-il loin ?

J'avais retenu ce nom, tombé des lèvres de mon futur directeur.

— Le château de Mme la comtesse de Neuville ? fit le domestique étonné.

— Oui, monsieur.

— Vous allez passer devant. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que j'y vais.

— Vous connaissez donc quelqu'un à Bellombre ?

— Je désirerais voir Mme la comtesse.

Il me regarda avec une attention singulière :

— Vous ne la connaissez pourtant pas ? me dit-il.

— Non, monsieur. Mais il faut absolument que je la voie.

— Ma petite demoiselle, me répondit-il, Mme la comtesse vit dans une retraite absolue depuis la mort de M. le comte, et elle ne reçoit jamais personne. Vous pouvez m'en croire, moi qui suis à son service depuis plus de vingt ans.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurai-je avec un désespoir subit, il le faut pourtant, il le faut ! j'ai un grand bonheur à lui annoncer.

Mais cet homme secoua la tête et me dit :

— Il n'y a plus de bonheur pour Mme la comtesse depuis qu'elle a perdu son fils et son mari.

Il prononça ces mots avec une si grande tristesse, que je compris que cet homme était profondément dévoué à sa maîtresse.

Je gardai un moment le silence ; mais mon visage bouleversé le frappa.

— Vous tenez donc bien à voir Mme la comtesse? me dit-il.

— Il le faut absolument.

— Et, dites-vous, vous avez un bonheur à lui annoncer?

— Oh! oui, un grand bonheur.

— Alors, elle vous connaît.

— Je ne l'ai jamais vue.

Il y avait cependant un tel accent de vérité dans mes paroles qu'il ne put s'y méprendre.

— Si vous parlez longtemps ainsi, fit-il, je finirai par vous croire.

— Oh! croyez-moi... je dis vrai, allez.

— Et, ce bonheur, vous ne pouvez pas me le confier, à moi?

— C'est impossible.

— Je crains pourtant bien, me dit-il, que Mme la comtesse ne veuille pas vous recevoir.

Puis ayant réfléchi un moment et examinant de nouveau ma mise modeste :

— Ecoutez, me dit-il, je ne sais qu'un moyen de vous introduire auprès de Mme la comtesse, et si je vous fais de la peine en vous le proposant, pardonnez-moi.

— Parlez... lui dis-je.

— Mme la comtesse a besoin d'une femme de chambre. Je lui avais parlé d'une de mes nièces et elle avait consenti à la prendre. J'étais allé la chercher à Versailles, mais là j'ai appris qu'elle était placée...

— Cela m'est égal, répondis-je. Vous me présenterez comme votre nièce.

— Non, mais comme une personne qui désire entrer en condition.

J'acceptai l'offre du vieux domestique. Une demi-heure après, la voiture s'arrêta devant la grille du château de Bellombre, une jolie construction en briques rouges qu'on apercevait au bout d'une allée d'arbres séculaires.

Bataclan dégringola de l'impériale.

— Qu'est-ce que cet homme? me demanda le valet.

— C'est mon oncle, répondis-je.

Bataclan avec sa barbe grise et sa bonasse figure avait l'air d'un vieux militaire; il plut au valet de chambre.

— Tu vas m'attendre ici, lui dis-je.

Bataclan était avec moi comme un soldat au port d'armes; il fit un signe d'assentiment et s'assit sur la borne extérieure de la grille.

Je suivis le valet et nous arrivâmes au château.

C'était une demeure triste et silencieuse: le parc était négligé, le lierre grimpait le long des murs.

On devinait que c'était l'asile de la douleur.

Le vieux valet me fit traverser un grand vestibule, gravir un escalier, pousser une porte devant moi, et me dit :

— Entrez là, dans ce salon, je vais prévenir Mme la comtesse.

Et il me laissa seule au milieu d'un vaste salon à tentures sombres et dont les murs étaient couverts de vieux portraits de famille.

Je me mis à les examiner l'un après l'autre, et dès le premier qui frappa mes regards, je tressaillis.

C'était celui d'un homme tout jeune, en habit rouge, et dont les cheveux étaient blancs comme neige.

Je me souvins de l'histoire de M. de Neuville et je pensai que c'était là le garde du corps qui en avait été le héros. A côté il y avait un autre officier en uniforme rouge et bleu ; il était peint de profil et ses cheveux étaient d'un noir d'ébène.

Mais, chose bizarre, auprès de la tempe on voyait une petite mèche blanche.

Et cette mèche, je la retrouvai sur le troisième et le quatrième portrait.

Mais tout à coup, je m'arrêtai bouche béante, l'œil fixe devant un cinquième cadre.

Celui-là renfermait le portrait d'un tout jeune homme, presque un enfant, en costume d'élève de l'Ecole militaire de la Flèche.

Et j'étouffai un cri à grand'peine, car ce portrait-là, c'était celui de Pas-de-Chance, ou tout au moins de quelqu'un qui lui ressemblait étrangement.

En ce moment, une porte s'ouvrit au fond du salon, et une femme vêtue de noir m'apparut.

CHAPITRE XII

Cette femme, on le devine, était la comtesse de Neuville. Sa vue me causa une impression de douloureux étonnement.

Elle avait quarante ans à peine et son visage portait encore les traces d'une grande beauté; mais les traits amaigris, le nez mince à sa naissance, les yeux entourés d'un cercle de bistre et s'animant d'un feu sombre, les lèvres décolorées, disaient les souffrances morales de cette pauvre créature qui mourait de douleur, lentement, de minute à minute.

Elle marchait et semblait à peine toucher le sol; il y avait dans ses mouvements et dans tout son être quelque chose qui semblait n'être déjà plus à la terre.

C'était un corps qui se brisait pour rendre à la liberté une pauvre âme prisonnière.

Elle vint à moi, me regarda et me dit de sa voix douce et triste :

— Jacques m'a parlé de vous, mon enfant, et m'a dit que vous désiriez entrer en condition.

Je lui fis la révérence, et ma figure ouverte et franche lui plut sans doute, car elle ajouta :

— J'ai besoin plutôt d'une dame de compagnie que d'une femme de chambre. Savez-vous lire?

— Oui, madame.

— Mon service est triste, mon enfant, reprit-elle ; je ne reçois jamais personne, et ma maison est un véritable tombeau. Ne craignez-vous pas d'y entrer?

Quand j'étais partie de Paris pour aller à la recherche de la mère de Pas-de-Chance, la chose m'avait paru toute simple. Je m'étais dit que j'aborderais la comtesse tout franchement et lui dirais : Vous avez tort de pleurer votre fils, car il n'est pas mort.

Mais lorsque j'aperçus cette femme perdue de douleur, et si frêle et si délicate qu'une émotion pouvait la briser, je me dis que c'était impossible.

Dès lors, mon parti fut pris. Je ne retournerais pas à Paris ce jour-là, j'accepterais l'emploi de femme de chambre et j'attendrais le moment favorable pour révéler à la malheureuse mère l'existence de son fils.

— Non, madame, répondis-je, je ne crains pas d'entrer à votre service. Vous avez l'air si bon.

Et j'osai lui baiser la main.

— Vous me convenez, me dit-elle. Voulez-vous entrer tout de suite?

— Oh! oui, madame.

— Mais vous n'êtes pas venue seule?

— Je suis venue avec un vieux parent qui s'en retournera seul, répondis-je, et qui m'enverra quelques hardes, si madame la comtesse agrée mes services.

— Oui, me dit-elle, c'est convenu. Allez prévenir votre parent.

Je sortis du château et retournai vers la grille du parc où j'avais laissé Bataclan.

L'Hercule, assis sur la borne et trouvant le temps long, avait fini par bourrer une pipe pour se faire prendre patience.

— Ah! me dit-il en se levant vivement, te voilà enfin; ce n'est pas malheureux.

— Tu étais donc bien pressé de me revoir, mon bon Bataclan? lui dis-je.

— D'abord; et puis je me suis orienté, en interrogeant mes souvenirs de jeunesse.

— Ah!

— Et je me suis rappelé qu'en marchant une bonne demi-heure, tout droit devant nous, nous arriverons à Vaucresson.

— Qu'est-ce que Vaucresson?

— Un restaurant où l'on mange de fières gibelottes et où nous déjeunerons.

— Hélas! mon bon Bataclan, tu déjeuneras seul, ce matin.

— Hein? dit-il stupéfait.

— Je reste ici.

Il me regarda, semblant se demander si j'avais perdu l'esprit.

Mais je répétai nettement :

— Je reste ici, et je ne sais même pas quand je reviendrai à Paris.

— Mais tu es folle, petite!

— Ensuite, continuai-je, tu vas m'envoyer un peu de linge et quelques hardes dans une malle que tu mettras au chemin de fer avec cette adresse : « Mlle Sophie, chez la comtesse de Neuville, au château de Bellombre. »

Mais Bataclan, retirant brusquement sa pipe

de sa bouche, en enfonçant d'un coup de poing sa casquette sur sa tête, s'écria :

— Tonnerre ! cette petite fille a trop de caprices, en vérité ; et je ne veux pas...

— Tu voudras tout ce que je veux, lui dis-je, en levant sur lui un regard câlin auquel il ne résistait pas, surtout quand je t'aurai dit pourquoi je reste, mon bon Bataclan.

— Eh bien, parle...

— Non, pas avant que tu m'aies juré que ce sera un secret entre nous, et que personne de la troupe ne saura où je suis.

— Je te le jure.

— Ecoute, alors. Tu sais que le père de Pas-de-Chance disait qu'il n'était pas son père et que c'était l'enfant du château qu'il avait volé.

— Oui, eh bien ?

— C'était vrai.

— Tu crois ?

— Et Pas-de-Chance est un fils de famille, et sa mère est comtesse et elle est riche, et voilà son château... et je suis venue ici pour lui dire que son fils n'était pas mort, ajoutai-je tout d'une haleine.

— Et tu lui as dit tout cela ?

— Non, pas encore.

— Pourquoi donc, fillette?

— Parce que la pauvre femme est si faible, si brisée par le chagrin, que je l'aurais tuée avec le premier mot. Il faut lui apprendre ça en douceur, comme nous disons.

— Comme tu es intelligente ! fit Bataclan avec son air d'admiration naïve.

Puis, se grattant le front :

— Mais que dirai-je à Coqueluche et aux autres?

— Rien.

— Mais ils me demanderont ce que j'ai fait de toi?

— Tu leur diras que je travaille à nous faire tous riches, et si on veut en savoir davantage, tu feras une croix sur ta bouche.

— Mais... Pas-de-Chance?

— C'est à lui surtout que tu ne dois rien dire.

Bataclan m'obéissait aveuglément. Il s'en alla sans mot dire, et je retournai au château où j'entrai sur-le-champ en fonctions.

La comtesse m'avait dit la vérité en prétendant que je serais plutôt une dame de compagnie qu'une femme de chambre.

Je passai la journée auprès d'elle et je lui fis sa lecture. Elle avait tant pleuré que ses

yeux ne lui permettaient plus de lire elle-même.

Le soir, on me dressa un lit dans un cabinet qui attenait à la chambre.

Bien après que je fus couchée, la comtesse était encore à genoux au pied de son lit et priait à mi-voix.

Je m'étais endormie d'abord, mais je ne tardai pas à me réveiller.

La comtesse priait toujours et mélangeait un nom à sa prière, le nom de son mari.

— O Karle, disait-elle, pourquoi donc Dieu trouble-t-il les dernières heures qui me restent à passer sur la terre? Est-ce pour m'avertir que je vais bientôt te rejoindre? Chaque nuit, depuis quelques jours, un rêve me poursuit, rêve étrange et douloureux; je vois notre fils, non plus le pauvre petit être que nous plaçâmes tous deux dans son cercueil, mais un jeune homme qui te ressemble à me faire jeter un cri.

Et le jeune homme sourit en me regardant, et me dit :

— Maman, c'est moi... c'est bien moi... je ne suis pas mort!...

J'écoutais frissonnante et je n'osais faire un mouvement dans mon lit.

La comtesse finit par se coucher et je l'entendis qui pleurait et mêlait les noms de son mari et de son fils.

— Ah! pauvre mère! me disais-je, si j'étais sûre que la joie ne tuât pas, comme j'irais te sauter au cou et te dire :

— Ce n'est pas un rêve... et ton fils est bien vivant!

Le lendemain, la comtesse en s'éveillant me trouva sur pied, m'occupant des devoirs de ma profession nouvelle, bien que je n'y entendisse pas grand'chose.

Le vieux valet qui m'avait amené la veille entra portant un plateau.

Sur le plateau était une lettre qui venait d'arriver par la poste.

La comtesse la prit avec indifférence; mais ayant regardé les timbres, elle pâlit tout à coup, et sa main, prise d'un tremblement convulsif, laissa échapper le message.

— C'est une lettre timbrée de Saint-Martin, me dit-elle, le pays où mon enfant est mort... Ouvrez et lisez pour moi.... je n'en ai pas la force moi-même... Qui peut m'écrire de là-bas... après quinze ans... Nous avons vendu, nous n'avons plus rien... lisez!...

Je pris la lettre et l'ouvris.

Mais, dès les premières lignes, mon visage manifesta une telle émotion que la comtesse s'écria :

— Mais mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

Puis elle m'arracha la lettre des mains :

— Donnez, donnez ! me dit-elle... j'ai tant souffert que je ne redoute plus rien... aucun malheur ne peut m'atteindre.

Elle parcourut cette lettre d'un œil avide et fiévreux, puis, tout à coup, elle jeta un cri et s'évanouit dans mes bras.

CHAPITRE XIII

Tout en donnant des soins à Mme la comtesse de Neuville, j'avais jeté les yeux sur la lettre dont les premières lignes m'avaient fait pâlir, et je l'avais lue jusqu'au bout.

Elle était conçue en ces termes :

Madame,

Si le temps n'avait le triste privilége d'adoucir les plus violentes douleurs, j'hésiterais à prendre la plume pour vous écrire.

Un homme qui a été à votre service autrefois, en qualité de jardinier, vient de rendre le dernier soupir dans mes bras, et cet homme m'a confessé un grand crime.

Longtemps accusé de folie, cet homme n'avait trouvé que des incrédules lorsqu'il par-

lait de son forfait, cédant à la voix impérieuse du remords.

Hélas! cet homme disait vrai.

J'ai assisté à ses derniers moments; j'ai pu me convaincre qu'il avait, en mourant, toute sa raison.

Voici près de seize ans, madame, que, tandis que vous remplissiez votre maison de vos cris et de vos sanglots, je conduisais au champ du repos un pauvre petit être que votre époux accompagnait, morne et silencieux comme le gentilhomme qui voit s'éteindre sa postérité. Cet enfant, que les registres mortuaires de ma paroisse désignaient sous le nom de Gaston-René de Neuville, était un pauvre fils du peuple, un petit être obscur dont le vrai père s'appelait Jean le jardinier, et la mère, Madeleine.

Un grand crime avait été commis pendant la nuit précédente.

Un homme était entré furtivement chez vous, durant votre sommeil; il avait substitué à l'enfant vivant un enfant mort... le sien. Votre fils vivait, madame, et ce n'était pas pour lui que sonnait le glas funèbre, le lendemain matin.

A la suite de son forfait, Jean le jardinier est devenu fou tout d'abord.

Un malheur n'arrive jamais seul; le lendemain des funérailles de cet enfant que vous croyiez le vôtre, le château a brûlé.

Puis, brisés de douleur, M. le comte de Neuville et vous avez quitté le pays, et bien des années se sont écoulées sans qu'une voix s'élevât pour vous crier :

« Votre fils n'est pas mort! »

Jean était fou, Madeleine ne savait rien et élevait l'enfant comme s'il eût été réellement le sien.

Lorsque Jean recouvra peu à peu la raison, le pauvre petit être avait sept ou huit ans; Madeleine l'adorait, et Jean n'osait pas lui dire : « Ce n'est pas ton enfant! »

Madeleine mourut. Dans la nuit qui précéda sa mort, Jean fit un vœu, celui de vous rendre votre fils, si Dieu lui conservait Madeleine. Mais Dieu avait ses vues secrètes, et Madeleine mourut, tenant pressé contre son sein ce fils qu'elle croyait avoir porté.

Alors il se fit un revirement sensible dans l'esprit dérangé du jardinier: il accusa l'enfant de la mort de Madeleine; il le prit en haine profonde, en horreur, et dès lors le pauvre petit être devint l'objet de mauvais traitements de toute nature.

Hélas! madame la comtesse, c'est ici qu'il faut vous armer de ce courage que Dieu met dans les âmes vraiment chrétiennes. Votre fils est vivant, et cependant peut-être est-il perdu pour vous à jamais.

Un jour, il y a sept ans de cela, votre fils, qu'un fermier du voisinage avait recueilli, votre fils, las d'être battu par cet homme qu'il croyait son père, a disparu.

La rumeur publique a prétendu qu'il avait suivi une troupe de saltimbanques dont le chef s'appelait Coqueluche.

Un habitant de Saint-Martin prétend que l'année suivante, il a vu l'enfant danser sur la corde, à Nevers, et figurer parmi la troupe nomade sous son sobriquet de *Pas-de-Chance.*

Je devais, madame, vous faire connaître, d'après son désir, la confession du misérable qui a rempli de deuil votre vie. Maintenant je vais m'agenouiller et prier...

Qui sait? Dieu vous réserve peut-être une grande joie après tant d'épreuves.

Votre très-humble serviteur,

L'abbé ***,

curé de Saint-Martin.

....

Tandis que j'avais hésité, moi, à dire un seul mot jusqu'alors, tant la comtesse était affaiblie et brisée, cette chose brutale qu'on appelle la poste se chargeait de mon rôle.

J'avais appelé au secours, les domestiques étaient accourus.

Mme la comtesse de Neuville était toujours évanouie, et cet évanouissement dura près d'une heure.

Quand elle revint à elle, Jacques, le vieux serviteur, était monté à cheval, avait couru à Versailles et en ramenait un médecin.

La comtesse avait le délire et était en proie à une fièvre ardente.

Les noms de son mari, de son fils, de Pas-de-Chance, de l'abbé ***, se heurtaient sur ses lèvres.

Le médecin était un jeune docteur qui appartenait à cette école philosophique moderne qui sait et proclame combien l'âme a d'empire sur le corps.

Il se fit montrer la lettre qu'avait reçue la comtesse, il se fit raconter la vie tourmentée de cette femme qui n'avait plus ni mari ni enfant, et il murmura :

— Je comprends tout. Une grande douleur

a failli la tuer, une grande joie pourrait la sauver.

Jacques secoua la tête :

— En admettant que ce que dit le curé soit vrai, dit-il, l'enfant n'en est pas moins perdu.

— Vous vous trompez, m'écriai-je.

— Que voulez-vous dire? fit-il étonné.

— Ne vous ai-je pas dit hier au soir que j'avais un grand bonheur à annoncer à Mme la comtesse?

— Oui... Eh bien? fit-il anxieux.

— Je savais que son fils vivait.

— Vous le saviez?

— Et je sais où il est...

La comtesse avait toujours le délire et elle attachait sur moi, tandis que je parlais, un œil hagard dans lequel brillait une lueur sombre.

— Pourtant, murmura Jacques en secouant la tête, j'ai vu le pauvre petit dans sa bière.

— Ce n'était pas lui.

— Et qui donc nous prouvera que Jean a dit la vérité? fit-il d'un accent de doute.

— La nature, m'écriai-je triomphante.

Et comme le médecin et le vieux valet me regardaient avec une inquiète curiosité, j'ajoutai :

— M. le comte de Neuville, celui qui est mort, n'avait-il pas là une petite mèche de cheveux blancs?

Et j'indiquais ma tempe gauche.

— Oui, s'écria Jacques.

— Eh bien, Pas-de-Chance a une mèche semblable.

Jacques jeta un cri :

— C'est lui! c'est lui! dit-il.

En ce moment, la comtesse se leva sur son séant; le délire parut l'abandonner; son regard devint plus doux et moins fiévreux.

— Vous connaissez donc mon fils? dit-elle.

— Oui, madame, répondis-je en la regardant avec une sorte d'effroi.

— Mon fils! mon fils! répéta-t-elle.

Puis elle fondit en larmes.

— Elle est sauvée, dit le docteur. Maintenant, mademoiselle, hâtez-vous de partir... Où est le jeune homme?... Le savez-vous?

— Si je le sais! Il est à Paris... Je vais aller le chercher tout de suite...

Et je voulus m'élancer au dehors. La comtesse me retint d'un geste :

— Non, dit-elle, vous ne partirez pas seule; j'irai avec vous, mon enfant.

Le médecin intervint.

— Madame, dit-il, votre raison, frappée un moment, est revenue pleine et entière ; votre âme est forte, mais votre corps est brisé. Vous ne pouvez pas sans danger quitter votre lit, et vous aurez la force d'attendre.

Jacques et cette jeune fille vont partir pour Paris. Ils seront de retour dans deux ou trois heures et vous ramèneront votre fils. Il faut que d'ici là vous fassiez provision de force et de courage pour résister à cette nouvelle émotion, la dernière peut-être, mais la plus terrible.

La comtesse secoua la tête : elle voulait se lever, elle voulait m'accompagner ; mais nous finîmes par triompher de sa résistance.

Quelques minutes après, montée dans un cabriolet que Jacques conduisait lui-même et qui était attelé à un excellent cheval, nous courions ventre à terre vers Paris.

Nous aurions perdu une heure à attendre le chemin de fer.

Pendant le trajet, j'avais donné mille détails à Jacques sur mon pauvre Pas-de-Chance, sur son caractère, sa douceur, sa bonté.

Et Jacques s'écriait, en fouettant son cheval :

— C'est tout le portrait de feu mon pauvre maître.

Nous atteignîmes Saint-Cloud, nous traversâmes au grand trot le bois de Boulogne.

Les Champs-Elysées, les boulevards défilèrent devant nous comme un rêve.

Enfin la baraque du père Coqueluche nous apparut, et le cheval s'arrêta tout fumant à la porte.

Je sautai lestement à terre, j'entrai dans la baraque en criant :

— Pas-de-Chance ! Où est donc Pas-de-Chance ? Nul ne me répondit.

Je regardai alors autour de moi et j'aperçus des visages consternés.

— Mais où est-il donc ? répétai-je avec un accent de délire.

— Perdu ! me répondit Coqueluche, sur la joue duquel roulait une grosse larme.

CHAPITRE XIV

Que signifiaient les paroles de Coqueluche et pourquoi pleurait-il?

Que s'était-il donc passé en mon absence?

Ces visages consternés que j'avais devant moi me disaient qu'il était arrivé un malheur, mais quel était ce malheur.

— Où est Pas-de-Chance? répétai-je comme affolée.

La mère Coqueluche alla prendre dans un coin de la baraque une veste et une casquette et les plaça silencieusement devant moi.

C'étaient la veste et la casquette de Pas-de-Chance.

Je ne pouvais pas, je ne voulais pas comprendre.

Coqueluche me prit la main.

— Ecoute, ma petite, dit-il, depuis que tu es partie, il s'est passé ici des choses extraordinaires et que nous ne pouvons comprendre.

— Mais quoi? m'écriai-je.

— Le monsieur qui se dit directeur de théâtre et qui voulait t'engager est venu hier, quelques heures après ton départ. Il voulait te parler, et quand il a appris que tu étais partie pour Versailles, il a paru fort étonné d'abord et inquiet ensuite.

— Après? après? fis-je toute bouleversée.

— Mais, reprit Coqueluche, ça été bien pis quand il a vu Pas-de-Chance.

Pas-de-Chance, qui était jaloux de toi, le regardait avec colère.

— Qu'est-ce que ce garçon? m'a-t-il demandé?

— Ça, ai-je répondu, c'est Pas-de-Chance.

— Un drôle de nom!

— Il en a encore un autre, a dit la femme sauvage. Nous l'appelons M. le comte.

— Et pourquoi donc? a-t-il fait, de plus en plus inquiet.

— Parce qu'on dit que c'est le fils d'une comtesse qui a été volé par un jardinier.

Il a fait un pas en arrière, puis il s'est mis

à rire bruyamment et il est sorti en disant :

— Aussitôt que Mlle Bastinguette reviendra, vous me l'enverrez. Le directeur, mon associé, désire l'entendre chanter.

Quand il a été parti, Pas-de-Chance nous a dit :

— Je ne sais pas pourquoi, mais je hais cet homme.

— Que tu es bête ! a dit ma femme.

— C'est qu'il est jaloux à s'imaginer que ce beau monsieur fait la cour à Bastinguette, a dit la femme sauvage.

Moi je n'ai rien dit du tout, mais j'ai bien pensé que la femme sauvage avait raison.

Dame ! après tout, ce monsieur a bien plutôt l'air de te trouver une jolie figure qu'une belle voix.

— Mon oncle ! m'écriai-je, vous me faites mourir... Après ?... après ?...

Coqueluche reprit :

— De toute la journée, Pas-de-Chance ne nous desserra pas les dents et il ne voulut pas souper.

Le soir, Bataclan revint tout seul.

— Qu'avez-vous fait de Bastinguette ? lui demanda-t-il avec colère.

Mais Bataclan répondit qu'il t'avait promis de ne pas dire où tu étais.

Alors Pas-de-Chance se mit à pleurer et il nous dit :

— Je sais où elle est, moi. Elle est avec ce monsieur, et il n'est venu ici que pour nous donner le change.

Bataclan eut beau protester, continua Coqueluche ; Pas-de-Chance secoua la tête :

— Je ne te crois pas, dit-il.

— Après? après? répétai-je d'une voix fiévreuse.

— L'heure de notre représentation est venue. Il faut travailler, après tout : nous savons faire notre métier, et Pas-de-Chance a joué comme si de rien n'était.

Mais, le soir, comme nous allions nous coucher, il est sorti.

— Où vas-tu? lui a demandé Bataclan, qui l'a vu se glisser hors de la baraque.

— J'ai mal à la tête, a-t-il répondu. Je vais prendre l'air un quart d'heure.

Bataclan l'a cru. Moi, j'aurais bien deviné que Pas-de-Chance avait un mauvais dessein, et je l'aurais suivi.

Une heure s'est écoulée, puis deux, puis trois, et toute la nuit.

Pas-de-Chance n'est pas revenu.

Alors, comme le monsieur avait laissé son adresse, nous avons eu l'idée que Pas-de-Chance, ivre de jalousie, était allé lui faire une scène.

J'ai couru chez lui. Ce monsieur déjeunait tranquillement. Je lui ai raconté la chose, il m'a répondu qu'il n'avait pas vu Pas-de-Chance.

Nous avons attendu encore.

Enfin, vers midi, je suis allé faire ma déclaration au commissaire.

Le commissaire m'a répondu :

— Cette nuit, vers deux heures du matin, un jeune homme s'est noyé sous le Pont-au-Change, et on n'a pu retrouver encore son cadavre ; mais sa mort est certainement le résultat d'un suicide, car il avait laissé sur le bord du quai sa casquette et sa veste. Voulez-vous qu'on vous présente les objets ?

A ces derniers mots, Coqueluche fondit en larmes et me soutint dans ses bras, car je sentais que la vie m'abandonnait...

La veste et la casquette représentées par le commissaire étaient celles que la mère Coqueluche avait étalées devant moi.

. . . .

Ici la diva s'interrompit, et ses auditeurs virent couler de grosses larmes sur ses joues.

— Que vous dirai-je encore? reprit-elle. La pauvre mère ne mourut pas, mais on désespéra pendant un mois de la sauver. Est-elle morte depuis? je ne sais, car je ne l'ai point revue.

Moi-même, pendant plusieurs semaines, en proie à une fièvre ardente, j'ai senti la mort assise à mon chevet.

Vous sentez bien que le premier directeur de théâtre qui m'a engagée n'est pas cet abominable M. de Neuville, que je considère comme la cause indirecte de la mort de mon pauvre Pas-de-Chance. Ce n'est que deux années après que j'ai cessé d'être saltimbanque.

Coqueluche et sa femme sont retirés; Bataclan a pris la suite de leurs affaires et continue à montrer la femme sauvage en province. Moi, je pleure toujours Pas-de-Chance.

Comme elle prononçait ces derniers mots, on entendit un soupir et un sanglot dans un coin du boudoir.

Tout le monde se retourna curieusement.

On vit alors le jeune homme qu'on avait présenté à la diva sous le nom de Godefroy et qu'elle n'avait pas même regardé. . . . . .

Ce jeune homme pleurait.

La diva le regarda, se leva, jeta un cri et se suspendit à son cou :

— Ah ! dit-elle, les morts reviennent... tu es Pas-de-Chance !

— Oui, répondit le jeune homme, qui se mit à genoux devant elle, comme devant une idole.

CHAPITRE XV

Les invités étaient partis.

La diva était seule, seule avec Godefroy, c'est-à-dire avec son cher Pas-de-Chance.

Pourtant la nuit allait finir; les étoiles pâlissaient sur le ciel d'hiver, et les premiers rayons de l'aube passaient au travers des persiennes du boudoir.

Ils avaient laissé mourir le feu, ce jeune homme et cette jeune femme qui s'étaient tant aimés quand ils étaient enfants, et, les deux mains enlacées, ils s'étaient raconté leur jeunesse, c'est-à-dire l'époque de leur vie qui s'était écoulée depuis qu'ils étaient séparés.

Pas-de-Chance, que Bastinguette avait cru

mort, lui dit alors les aventures dont voici le récit fidèle :

Ainsi que l'avait dit Coqueluche, l'enfant, pris d'un accès de jalousie, était sorti de la baraque vers minuit, disant à Bataclan qu'il avait mal à la tête et qu'il allait prendre l'air.

Pas-de-Chance avaitmenti au bon Hercule.

Pas-de-Chance était convaincu que Bastinguette était au pouvoir du beau monsieur de la rue Miroménil, et — nouveau paladin — il voulait la délivrer de cet enchanteur.

Il était donc allé tout droit chez le baron Alfred de Neuville, malgré l'heure avancée et sans prendre garde à son costume de saltimbanque.

Le quartier des Champs-Elysées est aussi animé à minuit qu'en plein midi.

C'est l'heure où les équipages roulent, où les jeunes gens vont au club et où les concerts et les jardins publics ferment leurs portes.

Pas-de-Chance s'orienta, demanda souvent son chemin, arriva rue de Miroménil, s'arrêta devant le numéro 17, et regarda toutes les croisées avant de sonner.

Il y avait un bal au deuxième, et la façade de la maison était brillamment illuminée.

Une longue file d'équipages stationnait à la

porte, et de chaque voiture sortaient des femmes parées et des hommes aux costumes bariolés.

C'était un bal déguisé.

Cette circonstance servit Pas-de-Chance, que le concierge, en tout autre moment, n'aurait peut-être pas laissé entrer, et qu'il prit pour un invité.

En effet, sous la veste de drap brun, Pas-de-Chance avait un gilet rouge, un pantalon à maillot, dont une jambe était bleue et l'autre jaune.

Le concierge le prit pour un page de Charles VI et ne lui demanda pas où il allait.

Dans l'escalier, l'enfant trouva un domestique à qui il demanda si le baron de Neuville était chez lui.

— A l'entre-sol, voyez! dit le laquais, qui, lui aussi, prit Pas-de-Chance pour un invité au bal déguisé.

Pas-de-Chance sonna, un autre domestique vint ouvrir et le regarda curieusement.

— Vous vous trompez, lui dit-il enfin, c'est au-dessus.

— Mais non, dit Pas-de-Chance; je veux parler à M. le baron de Neuville.

Alors le domestique vit bien que le jeune homme n'était pas déguisé et qu'il portait les vêtements de sa profession.

— Et que lui voulez-vous? fit-il insolemment.

— Je veux lui parler, répondit Pas-de-Chance.

— Quand on vient voir M. le baron, dit le valet, on vient dans la journée et non pas à minuit.

— Je viens quand je peux, et je veux parler à M. le baron, répéta Pas-de-Chance avec fermeté.

— C'est impossible !

Et le valet se mit en travers de la porte, ajoutant :

— D'ailleurs, M. le baron n'est pas rentré, il est encore au club.

Et il referma la porte au nez de Pas-de-Chance.

Mais Pas-de-Chance avait cette ténacité que donne la jalousie.

Il ne s'en alla point, s'appuya sur la rampe et attendit.

Les gens qui montaient au deuxième, les valets qui se croisaient dans l'escalier, le regardaient curieusement.

Mais Pas-de-Chance attendit impassible.

Enfin M. de Neuville rentra, comme deux heures du matin allaient sonner.

Pas-de-Chance se planta fièrement devant lui.

M. de Neuville le reconnut, fit un pas en arrière et lui dit brusquement :

— Que voulez-vous ?

— Vous parler, répondit Pas-de-Chance.

— Soit, fit le baron ; mais répondez-moi d'abord. Avez-vous sonné déjà ?

— Oui.

— Et mon valet de chambre vous a dit que je n'y étais pas, et n'a pas voulu vous laisser entrer?

— Oui, dit encore Pas-de-Chance.

— Alors ne faites pas de bruit.

M. de Neuville avait dans sa poche une clef de son appartement.

Il l'introduisit dans la serrure et ouvrit la porte sans bruit.

Une lampe brûlait dans l'antichambre, mais le domestique était allé se coucher.

M. de Neuville prit Pas-de-Chance par la main et lui dit :

— Ne faites pas de bruit.

Puis il souffla la lampe et l'enfant se trouva dans les ténèbres.

Mais Pas-de-Chance était brave.

Le baron lui fit traverser plusieurs pièces, dont le sol était couvert d'un épais tapis qui assourdissait le bruit des pas et il cria :

— Germain, c'est moi !

Le domestique ainsi averti ne quitta point le cabinet où il couchait, près de la salle à manger.

M. de Neuville fit entrer Pas-de-Chance dans son fumoir où brûlait un reste de feu, ferma la porte et ralluma une lampe.

Puis, regardant le jeune homme :

— Que me voulez-vous ? lui dit-il.

— Monsieur, dit froidement Pas-de-Chance, qui leva sur le baron un regard résolu, je viens chercher Bastinguette.

Le baron allait peut-être répondre qu'il n'avait pas vu la pauvre fille, ce qui était la vérité, mais il s'arrêta.

— Bastinguette est chez vous ! répéta Pas-de-Chance.

— Vous vous trompez, répondit le baron. Si vous le voulez, nous allons prendre cette lampe et faire le tour de mon appartement ; vous verrez bien qu'elle n'y est pas.

Son calme déconcerta un peu Pas-de-Chance.

— Cependant, dit-il, Bastinguette a disparu.

— Ah !

— Elle a dit qu'elle allait à Versailles...

— C'est possible.

— Et vous savez où elle est, vous !

— Mon petit ami, dit le baron impassible, je ne suis ni un voleur ni un assassin, par conséquent je vous prie de vous calmer.

— Je veux savoir où est Bastinguette ! répéta Pas-de-Chance avec animation.

— Je pourrais vous renouveler la proposition que je viens de vous faire de visiter mon appartement et vous dire que je ne sais pas où elle est; mais, ajouta le baron, je préfère être plus franc et vous dire la vérité.

— Ah ! vous savez donc où elle est? s'écria Pas-de-Chance.

— Oui.

— Et vous allez me le dire ?

— Je commence par vous affirmer, reprit le baron, que Mlle Bastinguette ne court aucun danger.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure.

— Mais... où est-elle?

— Je vous le dirai si vous voulez répondre à mes questions.

Pas-de-Chance le regarda avec étonnement.

— Comment vous appelez-vous? continua le baron.

— Pas-de-Chance.

— Vous n'avez pas d'autre nom?

— Je n'en ai pas d'autre.

— Cependant on vous appelle le vicomte?

Et le baron regardait cette mèche de cheveux blancs avec une attention soutenue.

— C'est parce que, répondit Pas-de-Chance, mon père, qui était fou, disait dans ses accès de folie que j'étais le fils des gens du château et qu'il m'avait volé.

— De quel pays êtes-vous?

— D'un village du Nivernais appelé Saint-Martin.

— C'est bien l'histoire que m'a racontée Bastinguette, dit M. de Neuville, à la pâleur duquel Pas-de-Chance ne prit garde.

— Bastinguette vous a donc parlé de moi? fit-il avec étonnement.

— Oui.

— Mais où est-elle, Bastinguette?

— Je vous le dirai, si vous voulez me croire et avoir confiance en moi.

Et comme Pas-de-Chance continuait à le regarder avec défiance :

— Et je vous mènerai sur-le-champ auprès d'elle.

— A Versailles?

— Non, à Paris, qu'elle n'a pas quitté. Je lui veux beaucoup de bien et à vous aussi, reprit le baron avec une hypocrite bonhomie qui dérouta les idées de Pas-de-Chance. Je sais que vous devez vous marier, et je veux faire votre fortune à tous deux.

— Mais... monsieur... balbutia l'enfant.

Le baron consulta sa montre et reprit :

— Il est bien tard... mais n'importe! Je vais vous conduire auprès de Bastinguette, qui vous redira elle-même ce que je viens de vous dire.

Seulement ne faites pas de bruit... Je ne veux pas qu'on sache que vous êtes entré ici.

Il reprit l'enfant par la main et le fit sortir du fumoir.

Le tapis étouffait le bruit de leurs pas.

Dans la salle à manger, le baron s'arrêta :

— Je meurs de soif, dit-il.

Il posa sur un buffet la lampe qu'il avait à la main, ouvrit un placard, en retira un verre

et une bouteille de rhum qu'il mit sur la table, et dit à Pas-de-Chance :

— Est-ce que vous n'avez pas soif, vous?

— Non, dit Pas-de-Chance; merci.

— N'importe, répliqua le baron, vous boirez avec moi. Je n'aime pas boire seul.

Il prit un second verre et y versa deux doigts de rhum.

Pas-de-Chance n'osa refuser, porta le verre à ses lèvres et l'avala d'un trait, tandis que M. de Neuville jetait le contenu du sien sur le parquet en disant :

— Cet imbécile de Germain n'en fait jamais d'autres. Il me laisse toutes mes bouteilles débouchées, et mon rhum s'évente.

CHAPITRE XVI

M. de Neuville prit, sans affectation aucune, une autre bouteille et se versa un nouveau verre de rhum, tandis que Pas-de-Chance, le naïf, avait vidé le sien.

Tout cela s'était fait simplement, à bas bruit, en parlant à mi-voix, de telle sorte que Germain, le valet de chambre, n'interrompit point le ronflement sonore qui partait du cabinet voisin.

Le baron jeta un manteau sur ses épaules, prit une pelisse fourrée qui se trouvait accrochée dans l'antichambre et en couvrit l'enfant en lui disant :

— D'abord il fait froid; ensuite il est inu-

tile que dans l'endroit où nous allons, on voie votre singulier costume.

Pas-de-Chance se laissa faire.

Depuis que M. de Neuville lui avait dit :

— Je sais que Bastinguette vous aime et que vous devez vous marier, — l'aversion que Pas-de-Chance éprouvait pour le baron s'était changée en une sorte de sympathie subite et irréfléchie.

Le baron lui avait dit en outre : — Nous allons voir Bastinguette. Avec cette parole, il eût conduit Pas-de-Chance au bout du monde.

L'enfant sortit de la maison sur les pas de M. de Neuville.

— Allons jusqu'aux Champs-Elysées, dit celui-ci, nous y trouverons une voiture.

Pas-de-Chance continua à le suivre.

La nuit était noire. Cependant le petit saltimbanque éprouvait en marchant une chaleur inaccoutumée, et son corps était en moiteur, comme par une chaude journée du mois d'août.

Un moment il s'arrêta suffoqué.

— Qu'as-tu? fit le baron.

— J'ai la poitrine qui me brûle, répondit Pas-de-Chance.

— C'est que tu n'es pas habitué à boire du rhum. Allons, viens!

Et il le prit par le bras.

Au bout de la rue Miroménil, comme chacun sait, on trouve la place Beauvau, et un peu plus loin les Champs-Elysées.

Une station de voitures de place s'y trouve le jour; mais, la nuit, on n'y rencontre guère que des *marrons*.

On nomme ainsi les voitures de remise qui appartiennent encore à des particuliers qui n'ont pas voulu fusionner avec la compagnie impériale et se distinguent par le peu d'élégance du véhicule, la maigreur du cheval et la mauvaise mine du cocher.

Une de ces voitures vint à passer; le baron fit signe au cocher et doubla le pas.

Pas-de-Chance marchait comme s'il était ivre.

— Où allons-nous, mon bourgeois? demanda le cocher.

— Quai des Célestins, dit le baron.

Et il fit monter Pas-de-Chance, dont la moiteur augmentait et que ses jambes ne pouvaient plus soutenir.

Le baron alluma un cigare à la lanterne de la voiture, puis il se tourna vers Pas-de-Chance, aspira lentement une gorgée de tabac et se servit ainsi du cigare comme d'une lampe

qui éclaira une seconde le visage de l'enfant.

Pas-de-Chance suait à grosses gouttes et cependant il était d'une pâleur mortelle.

— Vite! vite! cria le baron au cocher, ne flânons pas... je suis pressé.

Le cocher fouetta sa rosse et lui fit prendre le grand trot.

Pas-de-Chance crut que tout tournait autour de lui, la voiture, la place de la Concorde, l'obélisque, les arbres des Tuileries et le palais lui-même.

— Est-ce que tu es malade? demanda le baron.

— C'est ce que vous m'avez fait boire, balbutia Pas-de-Chance.

— Ce n'est rien, tu vas te remettre en voyant ta chère Bastinguette... dit M. de Neuville avec une pointe d'ironie.

Cependant, si le corps de Pas-de-Chance s'engourdissait, son esprit conservait toute sa lucidité.

— Pourquoi donc, fit-il pendant le trajet, Bastinguette a-t-elle dit qu'elle allait à Versailles?

— Je vais te l'expliquer. C'est moi qui lui ai fait faire ce petit mensonge,

— Pourquoi?

— Parce que nous avons craint, Bastinguette et moi, que votre patron Coqueluche ne fît des difficultés pour résilier son engagement. Alors je l'ai pour ainsi dire enlevée, mais comme toi... je l'ai conduite chez ma mère...

— Vous avez donc encore votre mère, vous? fit Pas-de-Chance avec un accent d'envie.

— Oui. Et toi?

— La mienne est morte.

— Tu ne crois donc pas à ce que disait ton père, que tu étais le fils du château?

— Il y a des jours, répondit mélancoliquement Pas de-Chance.

— Ah!... il y a des jours?

— Oui, quand je regarde la mèche de cheveux blancs que j'ai sur la tempe.

M. de Neuville tressaillit et enfonça son chapeau sur ses yeux.

Tout à coup Pas-de-Chance porta la main à sa poitrine et fit un geste de souffrance.

— Mais qu'as-tu donc? répéta le baron.

— J'ai du feu dans la poitrine.

— Le rhum fait toujours cet effet-là la première fois qu'on en boit. Ma mère te donnera un verre d'eau de fleur d'oranger, ça te calmera.

Le fiacre roulait toujours.

Il avait pris les quais, passé devant le Louvre, longé le Châtelet et l'Hôtel-de-Ville, et au bout de vingt minutes il arriva sur le quai des Célestins, et s'arrêta, sur l'ordre du baron, devant une vieille maison d'apparence lugubre.

— C'est ici, dit M. de Neuville à Pas-de-Chance.

Et il renvoya le cocher en lui mettant cent sous dans la main.

Pas-de-Chance essaya de marcher, mais ses jambes étaient littéralement paralysées.

Il y avait un réverbère au-dessus de la porte dont le baron avait soulevé le marteau, et la clarté du réverbère tombait d'aplomb sur l'enfant.

M. de Neuville, qui, sans doute, savait mieux que personne pourquoi l'enfant était pâle, et pourquoi il ne marchait plus qu'en chancelant, le reprit par le bras et lui répéta :

— Tu vas voir ta chère Bastinguette.

Ce nom donna du courage à Pas-de-Chance, et comme la porte s'ouvrait sur une allée humide et sombre et que le baron l'entraînait, il fit un effort suprême et monta les premières marches d'un escalier roide et tournant sur lui-même.

Mais, au premier étage, ses jambes fléchirent.

Alors le baron, qui était robuste, le prit dans ses bras et le porta comme un enfant.

Au deuxième étage, il frappa à une porte sous laquelle filtrait un filet de lumière.

Pas-de-Chance commençait à avoir peur.

L'aspect sinistre de cette maison dans laquelle on le conduisait, joint à cette étrange paralysie qui le gagnait peu à peu, lui donnait à penser que le baron lui avait peut-être tendu un piége.

La porte à laquelle avait frappé le baron s'ouvrit, et Pas-de-Chance se trouva au seuil d'une chambre qui ressemblait beaucoup à celle d'un étudiant.

Il y avait là un homme en robe de chambre qui fumait assis dans un grand fauteuil, au milieu de caisses, de malles et de paquets de toutes sortes.

A la vue du baron, cet homme se leva et ôta le bonnet qu'il avait sur la tête avec toutes les marques d'un profond respect.

— J'ai besoin de toi, dit le baron.

Et il assit Pas-de-Chance, qui sentait ses yeux se fermer, dans le fauteuil que venait d'abandonner le fumeur.

— Et j'arrive à temps, dit-il en regardant les malles et les caisses. Quand pars-tu ?

— Demain, par l'express de sept heures du matin.

— A quelle heure t'embarques-tu ?

— Demain soir, à la marée.

— Pas-de-Chance, qui sentait sa langue s'épaissir, comme ses membres s'étaient engourdis, Pas-de-Chance fit encore un effort et demanda :

— Mais où est Bastinguette?

— Elle va venir, dit le baron.

L'enfant porta une dernière fois la main à sa poitrine :

— J'ai soif... Oh! ça me brûle... balbutia-t-il.

Le baron échangea un signe d'intelligence avec le fumeur :

— Donne-lui un verre d'eau, dit-il.

Le premier prit une carafe et un verre qui se trouvaient sur une table, emplit le verre et le présenta à Pas-de-Chance, qui ouvrit avidement les lèvres.

Mais soudain l'enfant jeta un cri, fit un soubresaut dans le fauteuil, se débattit une minute dans une sorte de convulsion, puis demeura immobile et comme mort.

— Maintenant causons, dit froidement le baron ; ce n'est pas lui qui nous troublera.

CHAPITRE XVII

Quand Pas-de-Chance fut en proie à cette immobilité qui ressemblait à s'y méprendre à celle de la mort, le baron lui prit un bras et le souleva.

Le bras retomba inerte.

Il le souleva par les épaules, puis le laissa choir dans le fauteuil.

On eût dit un cadavre.

— Ah çà, dit le fumeur avec un certain étonnement, qu'est-ce que tout cela? Est-ce que tu joues à la cour d'assises maintenant?

— Mon cher ami, répondit le baron, écoute-moi bien. Ce garçon-là est mort pour quarante-huit heures.

— Mais il ressuscitera?

— Dans quarante-huit heures, oui...

— Je n'aurais jamais cru qu'un verre d'eau, car c'est de l'eau pure que je lui ai donnée, produisît un pareil résultat.

— C'est que tu n'es pas chimiste.

— Comment cela?

— Je lui ai fait boire un verre de rhum, il y a une heure.

— Bon!

— Ce verre de rhum était mélangé d'une certaine drogue des tropiques que tu devrais connaître, en ta qualité de marin, et dont les nègres se servent pour produire une catalepsie momentanée. Bien avant que la médecine européenne eût inventé le chloroforme, les nègres connaissaient l'usage de cette drogue, qu'ils obtiennent en pilant différentes herbes dans un mortier, et ils s'en servaient pour rendre un homme insensible et lui couper un membre sans douleur.

A forte dose, cette drogue, qu'on étend d'eau de façon qu'elle soit à l'instant distribuée dans toute l'économie, produit une catalepsie instantanée. A dose moindre, et prise à l'état pur, elle n'agit qu'au bout de quelques minutes; cela t'explique pourquoi je la lui ai

fait prendre dans du rhum, et pourquoi ici je t'ai demandé pour lui un verre d'eau.

— Mais, mon cher baron, dit le fumeur, qui était un homme d'environ quarante ans, aux traits durs, au front légèrement déprimé, et dont tout le visage portait les stigmates d'une existence pleine d'orages, que comptez-vous faire de cet enfant et comment avez-vous besoin de moi ?

Le baron ôta la casquette que Pas-de-Chance avait sur la tête, prit la lampe qui se trouvait sur la table et dit :

— Regarde !

— La mèche blanche ! s'écria le fumeur. C'est donc lui ?

— Oui, mon ami. Et, tout en écrivant à ma tante, le bonhomme de curé a eu une fière idée de m'écrire ; sans cela j'étais roulé comme un enfant, et cette petite fille qui est venue chez moi pour se faire engager, et qui a été assez rouée pour m'extorquer mon histoire et celle de ma tante, me jouait un drôle de tour. Sais-tu qu'elle est allée à Versailles ?

— Diable !

— Mais le hasard m'a servi. La jalousie s'est emparée de ce joli garçon : il est venu chez moi pour me faire une scène ; je l'ai calmé;

adouci, et j'ai fini, tout en lui versant ma drogue dans un verre de rhum, par l'amener ici, où il devait, disais-je, trouver sa chère Bastinguette. Commences-tu à comprendre ?

— Mais... pas encore...

— Voyons, dit le baron, jouons cartes sur table. Tu me dois vingt mille francs et tu vas chercher fortune en Amérique, avec dix autres que je t'ai prêtés. Tu sais bien que c'est pour la forme seulement que j'ai pris un jugement de contrainte par corps contre toi, et que je ne l'eusse jamais fait exécuter. Veux-tu quittance de tes trente mille francs ?

— Cela dépend...

Le baron se mit à rire :

— Je parie, dit-il, que tu t'imagines que je te vais proposer un crime.

— Dame !

— Nullement, mon cher. D'abord je suis un honnête homme ; ensuite il me déplairait fort qu'un Neuville fît parler de lui sur les bancs de la cour d'assises. Seulement il se trouve qu'un homme qui peut me faire perdre un héritage surgit tout à coup sur mon chemin. Je cherche à le faire disparaître.

— Et tu as compté sur moi pour cela ?

— Sans doute. Tu pars demain matin.

— Bon!

— Tu vas au Havre et tu t'embarques le soir même. Dans quarante-huit heures, le navire qui te porte a fait trente lieues et ne reviendra pas au Havre y déposer le malheureux.

— Mais tu veux donc que je l'embarque avec moi?

Le baron regardait les caisses de son ami.

— Tiens! dit-il, en perçant deux ou trois trous pour qu'il ait de l'air, voilà notre affaire.

— Plaît-il?

— Nous allons le mettre dans cette grande caisse longue qui a l'air d'un cercueil. On la charge au chemin de fer, on l'embarque comme colis à bord du navire. La catalepsie dure toujours...

— Et puis!...

— Et puis le reste ne te regarde plus.. Une fois revenu à lui, le bonhomme crie, on lui ouvre, et il se débrouille comme il peut.

— Mais il me reconnaît...

— Bah! il n'a même pas eu le temps de te voir...

— Tout cela est fort bien combiné, dit le fumeur, mais cependant je t'avoue...

— Préfères-tu, répondit froidement le ba-

ron, que je te fasse arrêter demain matin comme mon débiteur d'une somme de vingt mille francs?

— Non.

— Alors rends-moi ce service...

— Et tu me donneras quittance?

— Sur-le-champ.

— Mais tu ne sais donc pas ce que contient cette caisse?

— Non.

— Eh bien, regarde.

Et le fumeur ouvrit la caisse et M. de Neuville fit un pas en arrière: il avait cru voir un cadavre couché au fond de la caisse.

— Rassure-toi, dit son acolyte, c'est une figure de cire que je vais montrer aux Etats-Unis. Les Américains sont très-friands de ces exhibitions.

— Combien te coûte-t-elle?

— Quinze cents francs.

Le baron tira son portefeuille et plaça deux billets de banque sur la table.

— En voilà deux mille, dit-il: quinze cents pour la figure de cire et cinq cents pour le bain que tu vas prendre.

— Quel bain?

— Tu vas voir, répondit le baron. Commence par endosser cela.

Et il dépouilla Pas-de-Chance de sa veste.

— Eh bien?

— Quand nous aurons mis ce garçon dans la boîte, tu fourreras la figure dans un placard. Cela te servira même, au besoin, quand le bonhomme sortira de son sépulcre.

— Je ne comprends pas...

— Tu diras que ce jeune homme est saltimbanque de son métier; son maillot le prouvera du reste. Il sera venu chez toi te demander à l'emmener, et, sur ton refus, il se sera retiré; puis il sera revenu en ton absence, et se sera substitué dans la caisse à la figure de cire.

— Mais tout cela est très-ingénieux, en vérité.

— N'est-ce pas?

— Seulement que veux-tu que je fasse de la veste et de la casquette?

— Tu vas les mettre.

— Bon! après?

— Tu descendras sur le quai et tu te promèneras jusqu'à ce que tu aies attiré l'attention d'un sergent de ville, qui finira par avoir quelque soupçon et qui te suivra de loin.

— Ensuite?

— Arrivé sur un pont quelconque, tu te débarrasseras de la veste et de la casquette et tu te jetteras lestement à l'eau. Tu es bon nageur, tu es meilleur plongeur encore; tu t'arrangeras de façon à disparaître et à ne pas te faire repêcher.

— Mais à quoi bon tout cela?

— J'ai besoin que la veste et la casquette soient portées chez le commissaire de police.

— Et qu'on croie à la mort de ce jeune homme?

— Justement.

— Brrr! murmura le fumeur, nous sommes en hiver et l'eau doit être froide.

— Tu te réchaufferas avec du punch que je vais faire ici en t'attendant.

Le fumeur n'insista plus; il prit la veste et sortit.

Une heure après, il était de retour, et son pantalon ruisselant attestait que la comédie avait été jouée jusqu'au bout.

— T'a-t-on vu, au moins? fit le baron.

— Comment, si l'on m'a vu! répondit-il. Un sergent de ville s'est mis à crier; un autre a ramassé mes effets. Un homme du port, qui dormait dans un bateau, s'est jeté à la nage. Mais je filais entre deux eaux et je suis allé

m'échouer sous le Pont-Neuf, d'où je reviens.

— Et moi, en ton absence, dit le baron, j'ai fait tes malles. En même temps, il montra Pas-de-Chance couché au fond de la caisse.

....

Quelques heures après, l'homme qui se prêtait aux vues infernales de M. le baron de Neuville, garçon taré et qu'on appelait Paul Salbris, partait par le train express du Havre après avoir fait enregistrer ses bagages et déclaré que parmi eux se trouvait une caisse contenant une figure de cire.

CHAPITRE XVIII

L'invraisemblable est quelquefois vrai. Telle est l'histoire de Pas-de-Chance.

M. le baron de Neuville avait bien obtenu avec sa drogue mystérieuse une catalepsie complète.

Les membres étaient inertes, le cœur battait à peine, tout le corps présentait les symptômes de la mort.

Un seul et unique sens n'avait point été atteint par cet engourdissement général, l'ouïe.

Et l'ouïe correspond au cerveau, c'est-à-dire à la pensée.

Pas-de-Chance à l'état de mort entendait et pensait.

Il ne voyait pas, mais il devinait tout ce qui se faisait autour de lui ; et la conversation du baron avec Paul Salbris lui avait tout appris, c'est-à-dire le voyage mystérieux de Bastinguette à Versailles et le but de ce voyage, l'authenticité de sa naissance, à lui Pas-de-Chance, et l'existence de sa véritable mère.

Enfin il se sentit mettre dans cette grande caisse qui ressemblait à une bière et dans laquelle il remplaçait la figure de cire.

A partir de ce moment, le mort vivant vécut d'une singulière existence.

Il était dans un sépulcre; il n'était plus un homme, mais une marchandise, et cette marchandise, qui sait où on la conduisait?

Tout ce que le pauvre enfant avait entendu, tout ce qu'il savait, c'est qu'on le transportait au Havre, que du Havre on le ferait monter à bord d'un navire, et que le navire quittait la France et l'Europe.

C'est-à-dire qu'il ne reverrait jamais ni Coqueluche ni Bastinguette.

Bastinguette qu'il aimait tant, Bastinguette qui devait être sa femme!

Un homme que l'on a cru mort et enfermé dans une bière et qui s'éveille tout à coup dans la nuit du tombeau fait moins d'efforts

pour en sortir que Pas-de-Chance n'en fit pour briser cette paralysie qui étreignait ses membres, desséchait sa gorge, et donnait à sa langue l'immobilité d'une eau glacée.

Efforts inutiles, vain désespoir!

Sa pensée seule survivait à ce naufrage de tout son être; sa pensée et son ouïe, qui lui permettait d'assister à tous ces terribles préparatifs d'un départ qui n'aurait peut-être jamais de retour.

Il entendit, car il ne sentait pas, qu'on remuait la caisse et qu'elle se heurtait contre les murs. C'étaient deux commissionnaires qui déménageaient les malles et les paquets de M. Paul Salbris et les transportaient dans un petit omnibus du chemin de fer.

A la gare, la voix des facteurs lui apprit que de l'omnibus la caisse passait dans le waggon des bagages.

Il entendit un employé dire à M. Paul Salbris :

— Qu'est-ce qu'il y a donc dans cette caisse?

Et il eut un moment d'espoir.

Mais M. Paul Salbris répondit avec calme :

— C'est une figure de cire que je vais montrer aux Américains. Si ma caisse n'était pas clouée et ficelée, je vous l'ouvrirais et vous

seriez bien étonné, car vous croiriez voir un véritable cadavre.

Peu après, le sifflet de la locomotive parvint à Pas-de-Chance.

On partait.

Et pendant six heures, il entendit cette respiration haletante de la machine qui courait sur le railway et ne s'arrêtait que rarement, pour repartir aussitôt.

Quand elle s'arrêta tout à fait, Pas-de-Chance comprit qu'il était au Havre.

Là nouvelle conversation des facteurs, nouveau transport de la caisse.

Si M. de Neuville, la nuit précédente, n'avait pris soin de tracer l'itinéraire que devait suivre le malheureux Pas-de-Chance, l'enfant l'eût deviné.

Chaque profession a son langage.

Aux employés du chemin de fer, succédèrent les marins du port, qui parlaient de bonne brise soufflant du nord-ouest, et de *la Belle-Marguerite,* qui chassait déjà sur ses ancres.

La Belle-Marguerite était le brick de commerce à bord duquel M. Paul Salbris allait s'embarquer avec sa cargaison.

Pas-de-Chance sentit d'abord qu'on le transportait dans un bateau, à bord du navire.

M. Paul Salbris causait avec le patron de la barque, tranquillement assis sur cette caisse où Pas-de-Chance gisait à l'état de cadavre.

Le patron disait :

— Il paraît qu'on a commis un assassinat à Paris la nuit dernière. Une jeune fille a été trouvée morte dans le quartier du Faubourg-du-Temple. C'était la fille d'une fruitière ; elle avait reçu onze coups de couteau.

— A-t-on arrêté l'assassin ?

— Non, et on prétend que c'est un jeune homme qui a dû prendre un train de nuit et quitter Paris. Ce matin, au Havre, on a établi une surveillance à la gare et on a visité soigneusement tous les navires en partance.

— A-t-on visité le nôtre ?

— Certainement, dit le patron.

Pas-de-Chance écoutait et se disait :

— Si on pouvait le visiter encore et ouvrir ma caisse !...

Le patron du bateau continua :

— La mer est jolie, mais faut pas s'y fier !... Le patron de *la Belle-Marguerite* a tort de lever l'ancre ce soir. Il ventera cette nuit une petite brise qui se portera bien, vous verrez.

Ces paroles donnèrent à Pas-de-Chance un

nouvel espoir. Il pouvait se faire que le navire attendît au lendemain pour partir.

Et le lendemain, si ce que M. de Neuville avait dit était vrai, il sortirait de sa catalepsie, pourrait remuer, appeler, crier...

Le bateau accosta le navire.

M. Paul Salbris et ses caisses furent hissés à bord.

La cloche du navire sonnait le départ.

Le capitaine commandait la manœuvre.

Bientôt Pas-de-Chance comprit qu'on avait hissé les ancres, et que *la Belle-Marguerite* prenait le large.

La caisse était arrivée au terme de ses pérégrinations ; on l'avait descendue à fond de cale.

Pas-de-Chance sentait bien qu'il n'avait plus d'espoir et que le navire quittait la France. Il entendit pendant une partie de la nuit les matelots qui rangeaient les caisses et les colis dans la cale, le capitaine qui donnait des ordres ; puis le silence se fit et il jugea que la nuit était venue. Le terme de la catalepsie approchait. Pas-de-Chance le devina à quelques secousses qu'il commençait à ressentir, et il lui sembla qu'il éprouvait les premières atteintes du mal de mer.

Mais ses membres conservaient toujours

leur rigidité, et il lui était impossible d'ouvrir les yeux.

Son ouïe seule avait acquis une perception presque surnaturelle.

Non-seulement le moindre bruit du navire arrivait à son oreille, mais encore il entendait le vent qui gémissait dans les cordages et le craquement des mâts.

Le patron du bateau avait dit vrai : la mer était mauvaise, et le capitaine avait eu tort de partir par un gros temps.

Tout à coup il se fit un remue-ménage d'enfer dans la cale.

Pas-de-Chance entendit la voix d'un contremaître criant :

— Montèz les tonneaux d'abord, puis les caisses.

Le capitaine était sur son banc de quart et faisait carguer les voiles.

Les caisses et les effets des passagers furent déménagés de nouveau et de la cale remontèrent sur le pont.

Les cris de terreur des passagers, les jurements des marins, la voix tonnante du capitaine avertissaient Pas-de-Chance de la situation.

Le gros temps était devenu tempête.

Tout à coup un craquement horrible se fit entendre, puis un tumulte impossible à décrire.

Le navire avait touché sur un banc de sable à fleur d'eau.

— Nous sommes perdus ! crièrent plusieurs voix.

— A la mer les tonneaux ! ordonna le capitaine.

Pas-de-Chance comprit qu'après les tonneaux viendrait le tour des caisses et des malles, le sien par conséquent.

Et il recommanda son âme à Dieu ; et si ses lèvres eussent pu remuer, elles auraient prononcé le nom chéri de Bastinguette.

On jeta les tonneaux à la mer.

Le navire, qui s'était couché sur le flanc, se releva un peu ; mais il n'était pas suffisamment allégé.

— A la mer ! à la mer ! répétait le capitaine.

Et Pas-de-Chance entendait de seconde en seconde un bruit sourd :

Le bruit d'un fardeau jeté par-dessus le bord et qui s'engloutissait dans les lames.

Après la cargaison, était venu le tour des effets des passagers.

Et la catalepsie de Pas-de-Chance durait encore...

Enfin deux matelots prirent la caisse qui le renfermait...

Pas-de-Chance sentit qu'on l'élevait au-dessus du bastingage et que la mer allait s'entr'ouvrir et se refermer sur lui.

CHAPITRE XIX

M. Paul Salbris était un homme taré, comme on a pu le voir par la facilité avec laquelle il était devenu le complice du baron de Neuville et s'était prêté à l'enlèvement du petit saltimbanque.

Il avait fait bien des métiers en sa vie, commis bien des indélicatesses, sinon des escroqueries. Il était habitué à vivre d'expédients, et les dix mille francs de M. de Neuville étaient chose trop alléchante pour qu'il les refusât.

Au fond cependant, M. Paul Salbris n'était ni un méchant homme, ni un criminel, et il eût refusé énergiquement de s'associer à un assassinat.

Peu soucieux de sa propre vie, comme tous les hommes à moitié déclassés, il n'avait pas quitté le pont du navire depuis le commencement de la tempête, se disant assez philosophiquement :

— Autant mourir aujourd'hui que demain, et ici qu'ailleurs.

Il avait son argent sur lui, enfermé dans une ceinture imperméable. Ses caisses et ses malles ne renfermaient que des objets de toilette et une pacotille sans grande valeur.

Il ne perdit donc ni son calme, ni sa philosophie, en voyant jeter un à un ses colis pardessus le bord.

Mais tout à coup il jeta un cri.

Un cri d'angoisse ou de remords tout à la fois, car on venait de prendre la caisse qui renfermait Pas-de-Chance, pour lui faire suivre le même chemin.

— Arrêtez! arrêtez! exclama-t-il.

Et il s'élança vers les matelots, ajoutant

— Ce n'est pas une caisse que vous allez jeter à la mer, c'est un homme.

Les matelots surpris replacèrent la caisse sur le pont.

En même temps, le capitaine accourut.

Mais Paul Salbris avait déjà, avec son cou-

teau, fait sauter les charnières de la caisse, et, à la profonde stupéfaction de tous, un homme se dressa devant eux.

C'était Pas-de-Chance.

L'émotion suprême qu'il venait d'éprouver avait brisé la catalepsie.

Pas-de-Chance retrouvait à la fois le grand air, l'usage de ses membres et la vue.

Il poussa un grand soupir et sortit tout à fait de la caisse.

Il n'avait d'autre vêtement que son maillot et son gilet rouge, car, on s'en souvient, M. de Neuville lui avait pris la veste.

Malgré la tempête, malgré la situation critique du navire, l'effroi des passagers et les préoccupations de l'équipage, cette brusque apparition d'un homme sortant tout vivant d'une espèce de cercueil attira un moment l'attention de tous.

Le capitaine était ce qu'on appelle un vieux loup de mer, dur et brutal en la forme, très-bon homme au fond.

Il posa sa large main sur l'épaule de l'enfant et lui dit avec intérêt :

— Qui es-tu, toi ?

— Un pauvre jeune homme qu'on emmène de force en Amérique, répondit Pas-de-Chance.

Puis avisant Paul Salbris et le désignant du doigt :

— C'est cet homme-là, dit-il, je le reconnais !... c'est un misérable !

Et il voulut s'élancer vers lui ; mais un matelot le prit par le bras et le contint.

— Nous expliquerons tout cela plus tard, dit le capitaine, à qui revenait le visage ouvert de Pas-de-Chance, tandis que Paul Salbris ne lui plaisait qu'à moitié.

Le navire, allégé de tout le lest qu'il venait de sacrifier, s'était redressé peu à peu ; une lame plus haute et plus puissante que les autres l'arracha au banc de sable et le rendit à la mer, sur laquelle il se reprit à flotter, dématé et rasé comme un ponton.

La nuit fut affreuse, et il fallut lutter jusqu'au jour contre la tempête et se tenir à distance des côtes anglaises, qu'on apercevait dans la brume, de peur de se jeter de nouveau sur des brisants.

Mais, avec le jour, le vent tomba peu à peu ; une accalmie succéda à la tempête, et l'équipage sauvé commença à se reconnaître.

Alors on s'occupa de Pas-de-Chance, autour duquel il s'était fait un cercle de curieux.

Pas-de-Chance racontait son histoire.

Mais son histoire était invraisemblable, et M. Paul Salbris, que l'enfant accusait, le prouva d'un mot :

— Capitaine, dit-il, n'est-on pas venu hier, dans la journée, visiter notre navire ?

— Oui, répondit le capitaine.

— Pour y rechercher un petit saltimbanque accusé d'avoir tué sa maîtresse à coups de couteau ?

— C'est vrai !

— Eh bien, dit Paul Salbris froidement, l'assassin, le voilà.

Il s'éleva un murmure autour de Pas-de-Chance. Comment un enfant si doux en apparence pouvait-il être un assassin ?

— Cet homme a menti, s'écria Pas-de-Chance avec une énergique indignation.

— J'ai dit vrai et je vais le prouver, répondit Paul Salbris. J'ai voulu sauver ce malheureux enfant de l'échafaud, vous voyez comme j'en suis récompensé, et je me repens aujourd'hui de ne l'avcir pas laissé jeter à la mer.

— Oh ! cet homme est un infâme ! s'écria Pas-de-Chance.

— Tais-toi, Criquet, dit le capitaine.

Puis il dit à Paul Salbris :

— Expliquez-nous donc toujours, vous, com-

ment ce jeune homme se trouvait dans une caisse vous appartenant.

— C'est bien simple, répondit l'imposteur. Ce jeune homme qui est saltimbanque de son état, habitait un garni, au sixième, dans la maison que j'occupe.

— C'est faux! exclama Pas-de-Chance.

— Mais tais-toi donc! répéta le capitaine.

Paul Salbris continua :

— Hier matin, comme j'allais partir, on frappe à ma porte, j'ouvre et je vois entrer ce garçon ensanglanté, un couteau à la main :

— Sauvez-moi! sauvez-moi! disait-il.

Il se jette à genoux, il me raconte que dans un accès de jalousie il a tué la fille du fruitier. Il pleure, il se tord les mains, il a peur de la guillotine. Je le prends en pitié et je le sauve comme vous avez pu voir.

— Tout cela est un abominable mensonge! s'écriait Pas-de-Chance.

— C'est ce que nous allons savoir tout de suite, répondit le capitaine.

Un mouvement de curiosité accueillit ces paroles.

Le capitaine reprit :

— Hier on m'a transmis par le télégraphe, comme on savait que je devais partir, le si-

gnalement du meurtrier. Je l'ai en bas, dans ma cabine... Nous allons bien voir.

Pas-de-Chance se crut sauvé et attendit avec confiance.

Le capitaine remonta, le télégramme à la main, et le lut en examinant Pas-de-Chance.

Le signalement du meurtrier était ainsi détaillé :

« Agé de dix-huit ans environ, taille moyenne, un peu maigre, cheveux châtains, yeux bleus, moustache naissante, profession de saltimbanque. »

Par une fatalité inouïe, ce signalement était celui de Pas-de-Chance, et son maillot mi-parti jaune et bleu, ainsi que son gilet rouge, attestaient une profession identique.

Pas-de-Chance se couvrit le visage de ses deux mains.

— Oh ! murmura-t-il, je suis bien nommé ; je suis bien Pas-de-Chance !

Le capitaine prit cette exclamation pour un aveu.

— C'est dommage, dit-il ; il est joli garçon et on lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

Puis, s'adressant au second du navire :

— Faites-moi mettre ce gaillard aux fers,

dit-il ; nous allons tâcher de gagner un des ports de l'Angleterre, où nous réparerons nos avaries, et là nous le confierons à quelque navire français, qui le rapatriera au profit de la cour d'assises.

Pas-de-Chance pleurait à chaudes larmes quand on le mit aux fers.

CHAPITRE XX

Lorsqu'il fut aux fers dans la cale, Pas-de-Chance se prit à réfléchir.

Les souvenirs de son enfance lui revinrent ; il se rappela ses mauvais jours, et ils avaient été nombreux, depuis l'heure où celle qu'il appelait sa mère, la pauvre Madeleine, était morte, jusqu'à celle où les saltimbanques avaient pris pitié de lui.

La légende de l'homme au chien noir lui revenait en mémoire, et cette légende sinistre semblait devoir planer éternellement sur sa vie et en faire un long tissu de malheurs.

Mais la nature avait mis dans ce frêle corps une âme résolue et bien trempée, et l'enfant, séchant ses larmes, se dit :

— Je lutterai ! Qui sait ? je finirai peut-être par triompher de l'adversité.

Qu'étaient pour lui ces fers qu'il avait aux pieds et aux mains, comparés à cette léthargie qui pendant quarante heures l'avait étreint comme un réseau d'acier ?

Il était prisonnier, mais il pouvait se mouvoir, penser et chercher un moyen de salut.

Or le moyen n'était-il pas tout trouvé ?

Pas-de-Chance le comprit ainsi en analysant les événements et les circonstances de sa vie, durant ces derniers jours.

Après avoir entendu la conversation de M. de Neuville avec Paul Salbris, il était une chose dont il ne devait plus douter : c'est qu'au lieu d'être le fils de Madeleine, il était bien le fils du château, que sa mère véritable vivait encore, que sans doute à cette heure Bastinguette l'avait trouvée, et qu'enfin, s'il pouvait regagner Paris, rien ne lui serait plus facile que de prouver qu'il était étranger à l'assassinat dont on l'accusait, en dépit de ce signalement qui se rapprochait si merveilleusement du sien.

Le capitaine, en le faisant mettre aux fers jusqu'au jour où il trouverait un navire qui se chargerait de le reconduire en France et de

le livrer à l'autorité, servait donc ses projets.

Au lieu de se désespérer, Pas-de-Chance prit donc en patience sa triste position.

Pendant tout le reste de la journée, la nuit qui suivit et une partie du lendemain, le navire démâté fut un peu le jouet de la mer.

Cependant une forte brise du sud-ouest le poussait vers l'Angleterre, et il finit par entrer vers le soir dans la rade de Brighton.

Un navire à vapeur le remorqua jusque dans le port.

Bien qu'à fond de cale, Pas-de-Chance, qui avait une merveilleuse finesse d'ouïe, était à peu près au courant de ce qui se passait.

Au balancement plus régulier et plus doux du bâtiment, il devina qu'il se trouvait dans un port et que les ancres étaient à pic.

Les bruits lointains de la manœuvre cessèrent de lui arriver, et quand un faible rayon de jour qui descendait par un sabord jusque dans la cale se fut éteint, lorsqu'un silence complet se fit à bord du navire, Pas-de-Chance devina qu'il était nuit et que l'équipage était allé à terre.

Depuis qu'il était aux fers, on ne lui avait apporté à manger qu'une seule fois, et les tortures de la faim commençaient pour lui, lors-

que tout à coup une vive lumière inonda la cale.

Pas-de-Chance, qui était couché sur le dos, se souleva un peu et regarda.

Il vit le capitaine qui venait de descendre dans la cale, une lanterne à la main.

Ce capitaine, nous l'avons dit, était un vieux loup de mer, très-brutal en la forme, mais plein de cœur au fond, et qui n'eût pas fait de mal à un poulet.

Il venait ôter les fers à Pas-de-Chance.

Quand ce fut fait, il lui dit brusquement :

— Suis-moi!

Et il le fit monter dans sa cabine.

Là, prenant un journal français sur sa table, il lui dit :

— Tu as une fière veine, mon garçon. Sais-tu lire?

— Oui, répondit Pas-de-Chance.

Le capitaine lui mit le journal sous les yeux et lui indiqua du doigt un fait divers :

— Eh bien, lis! dit-il.

Le fait divers désigné était ainsi conçu :

« Le saltimbanque qui a assassiné la jeune fruitière du faubourg Saint-Martin a été arrêté ce matin dans un cabaret de la banlieue, et a

fait les aveux les plus complets. Il a été écroué sur-le-champ. »

— Vous voyez bien que j'étais innocent, dit Pas-de-Chance.

— Soit, dit le capitaine, mais cela ne m'explique pas pourquoi tu t'es trouvé enfermé dans une caisse à bord de mon navire.

Pas-de-Chance leva sur le vieux marin son regard clair et limpide.

— Je n'ai jamais menti, dit-il.

— C'est bien possible après tout, dit le capitaine adoucissant sa rude voix. Tu as une figure qui me revient, comment t'appelles-tu ?

— Pas-de-Chance.

— Tu n'es pas bien nommé en ce cas, car tu en as eu joliment de la chance, hier matin, de ne pas aller servir de nourriture aux requins.

— Oh ! ça ne fait rien, dit l'enfant en secouant la tête ; j'ai du malheur tout de même, allez, capitaine.

— Voyons, reprit le vieux marin, puisque tu n'as jamais menti, explique-toi.

— Vous me croirez ?

— Dame ! à moins que tu ne me racontes des bourdes.

Pas-de-Chance fut clair et succinct. En dix

minutes, il eut mis le capitaine au courant de toute son histoire, depuis sa naissance jusqu'à ce moment fatal où il avait eu la mauvaise inspiration d'aller chez M. le baron de Neuville.

L'histoire véridique de la catalepsie était si invraisemblable, que Pas-de-Chance avait la sueur au front en la racontant.

Mais fort heureusement le capitaine avait fait autrefois la traite des noirs, et les substances soporifiques employées par les habitants du centre de l'Afrique ne lui étaient pas inconnues.

— Ainsi donc, fit-il lorsque Pas-de-Chance eut terminé son récit, tu es le fils d'une comtesse?

— Il paraît...

— Et si tu retournais à Paris et revoyais Bastinguette, tu retrouverais ta mère?

— Je le crois.

Le capitaine demeura pensif un moment.

— Ma foi, dit-il enfin, tant pis pour toi, si tu m'as fait un conte à dormir debout. Le dupeur est plus à plaindre que la dupe. Je vais m'occuper de toi.

— Ah! fit l'enfant, dont les yeux brillèrent.

— Il y a dans le port de Brighton un navire qui part demain pour Boulogne. Le capi-

taine est un vieux camarade; je vais te confier à lui, il te renverra à Paris et te recommandera à des gens qui ont assez de crédit, s'ils te protégent, pour que tu te moques de ce M. de Neuville.

— Ah! que vous êtes bon! s'écria Pas-de-Chance, qui prit les mains du capitaine et les baisa avec effusion.

Celui-ci continua :

— Tu ne peux pas rester cette nuit à bord du navire, mon garçon, parce qu'on va le conduire tout à l'heure au bassin du carénage. Tu iras coucher à terre.

Et en même temps il tira deux louis de sa poche et les donna à Pas-de-Chance.

— Va-t'en dans le premier hôtel venu. Moi, j'ai des amis chez qui je vais, et ne puis t'emmener. Mais, dès demain matin, trouve-toi sur le port, au *public house* de la marine, une espèce de café dont la devanture est peinte en rouge; tu m'y trouveras avec le capitaine qui doit te ramener en France.

Puis, s'apercevant que Pas-de Chance était à moitié nu, il lui donna une vareuse de matelot et un chapeau ciré, et lui dit en riant :

— Adieu, monsieur le comte, à demain !

Pas-de-Chance s'en alla à terre, riche de deux

louis dans le présent et d'un trésor d'espérances dans l'avenir.

Il ne connaissait pas Brighton et ne savait trop où aller.

Mais il marchait à l'aventure, songeant à Bastinguette, à Coqueluche, et à cette mère qui le cherchait sans doute et qu'il n'avait jamais vue.

Il s'en allait tout droit devant lui, s'enfonçant dans un labyrinthe de petites rues étroites, encombrées de matelots de toutes les nations.

Tiraillé par la faim, il entra dans un cabaret.

Le cabaret était plein de marins qui buvaient, riaient et chantaient.

Personne ne fit attention à lui tout d'abord.

Sur la demande par signes, car il ne savait pas le premier mot d'anglais, on lui apporta un morceau de bœuf et une pinte d'ale.

Pas-de-Chance se mit à dévorer ce mince repas.

Alors seulement deux hommes assis à la table voisine le remarquèrent et se mirent à causer tout bas.

Mais Pas-de-Chance mangeait avec avidité et il ne s'aperçut pas qu'il avait attiré leur attention.

CHAPITRE XXI

Pas-de-Chance, enfant des bords de la Loire, paysan du centre, dans son enfance, élevé à boire un petit vin blanc ou d'un rouge pâle que mûrit le soleil du Nivernais, n'avait aucune idée des pernicieux effets de cette boisson fermentée que les Anglais appellent de l'ale et qui plonge l'homme dans une ivresse lourde et presque hébétée.

Le vin monte à la tête, mais il rend gai, et rarement, s'il n'est corroboré par d'autres boissons, il ôte complétement la raison.

La bière abrutit.

Mais Pas-de-Chance avait soif et faim, et Pas-de-Chance, tout en songeant à Bastin-

guette, avait demandé une seconde pinte d'ale, puis une troisième.

Les deux hommes assis à la table voisine ne le perdaient pas de vue et causaient tout bas entre eux.

Ces deux hommes avaient des physionomies bien différentes.

L'un était jeune, blond, mince et délicat; l'autre était vieux déjà, brun, robuste, avec des sourcils épais et un accent de dureté dans tout son visage.

Tous deux, par leurs vêtements, indiquaient leur profession.

Ils étaient marins.

Seulement le jeune avait une vareuse en drap bleu plus fin que celle de son compagnon, et sa casquette portait une ancre brodée en or.

L'autre, qui avait un galon d'argent sur sa manche, l'appelait *capitaine*; et le capitaine lui donnait le titre de *lieutenant*.

Ils causaient à mi-voix, regardant toujours Pas-de-Chance.

— Voyez-vous, capitaine, disait le lieutenant, pour faire le commerce du *bois d'ébène*, il faut moins des hommes forts que des gens nerveux. Les petits matelots, taillés comme ce

gaillard-là, ça vaut tout seul trois marins du Yorkshire.

Evidemment la vareuse que le capitaine de *la Belle-Marguerite* avait donnée à Pas-de-Chance donnait le change aux deux marins. D'ailleurs, comment ne pas croire que c'était un petit matelot en le voyant installé dans un cabaret uniquement fréquenté par des gens de mer?

Comme la conversation du capitaine et de son second avait naturellement lieu en anglais et que Pas-de-Chance ne savait pas le premier mot de cette langue, il continuait à boire et à manger fort tranquillement, sans se douter qu'il fût question de lui.

— Il vous faudrait à bord, capitaine, poursuivit le gros homme brun, une douzaine de ces gaillards-là.

— Mais il doit être embauché!

Le lieutenant sourit :

— Avec du gin et du wisky, on le débauchera.

Le capitaine blond, qui avait les traits délicats et la frêle apparence d'une femme, se prit à sourire.

— Vous allez voir, reprit le lieutenant.

Et il se tourna vers Pas-de-Chance et le salua avec son verre.

Pas-de-Chance rendit le salut.

Le lieutenant lui dit en anglais :

— Camarade, veux-tu boire un verre de gin?

Pas-de-Chance fit signe qu'il ne comprenait pas.

— Je vous l'ai dit, Josué, fit le capitaine; c'est un marin français.

Et comme il savait parfaitement la langue d'outre-Manche, le capitaine blond dit à Pas-de-Chance :

— Depuis quand es-tu à Brighton?

Pas-de-Chance eut une grande joie en entendant résonner la langue naturelle. Il salua de nouveau le capitaine et lui dit :

— Nous sommes arrivés ce soir.

— A bord de quel navire?

— De *la Belle-Marguerite.*

— C'est le navire qui a touché sur un banc de sable, dit le lieutenant au capitaine.

— Veux-tu boire un verre de gin? reprit le capitaine.

— Volontiers, répondit Pas-de-Chance, dont la langue s'épaississait un peu.

Le lieutenant frappa du poing sur la table et demanda un flacon de gin.

— Aimes-tu le capitaine de *la Belle-Marguerite?* fit celui que son compagnon avait nommé Josué.

— C'est un brave homme, un vrai cœur d'or, murmura Pas-de-Chance.

Les deux marins échangèrent un coup d'œil qui voulait dire :

— Ce garçon ne sera pas facile à embaucher.

— Pourquoi donc n'es-tu pas à bord? reprit le lieutenant Josué.

— Parce que, répondit Pas-de-Chance, qui se souvenait du terme employé par le capitaine de *la Belle-Marguerite*, le navire est au bassin de carénage.

— Tu coucheras donc à terre?

— Oui.

— As-tu une auberge?

— Non, dit Pas-de-Chance, à qui on versa un troisième verre de gin.

— Nous te conduirons à la nôtre, dit le capitaine.

Il était affable et doux, ce capitaine, et Pas-de-Chance se sentait entraîné vers lui par une sympathie impérieuse.

Josué se mit à rire :

— Nous avons une belle auberge, dit-il, et elle a une rude enseigne.

— Comment l'appelez-vous?

— Le *Fowler*.

— Un drôle de nom ! dit l'enfant.

— Elle est bonne marcheuse, notre auberge, continua Josué, qui avait le gin assez g

— Comment ! balbutia Pas-de-Chance que l'ivresse gagnait de plus en plus, il y a des auberges qui marchent ?

— Et qui font le tour du monde, dit Josué.

Le capitaine regarda Pas-de-Chance en souriant :

— Il se moque de toi, dit-il ; l'auberge dont il parle est notre navire.

— Ah !

— Nous sommes à l'ancre dans la rade, et nous devons séjourner ici un mois. Le *Fowler*, qui fait les voyages de Brighton à New York, attend un chargement considérable. Quand nous serons prêts, nous partirons.

Et il versa un quatrième verre de gin à Pas-de-Chance.

Celui-ci balbutia :

— Mais alors vous couchez à terre ?

— Non pas, à bord.

— Je ne veux pas aller avec vous alors.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai rendez-vous au public-house de *l'amirauté* demain matin, à dix heures.

— Avec qui ?

— Avec le capitaine de *la Belle-Marguerite.*

Mais le joli capitaine blond ne se déconcerta point.

— Cela ne t'empêchera pas de venir coucher sur le *Fowler*. Je te donnerai un hamac d'officier, et comme je déjeune tous les matins au public-house dont tu parles, je te ramènerai dans mon canot.

Pas-de-Chance murmura quelques mots inintelligibles; l'ivresse était chez lui à son comble, et il commençait à croire que les murs du cabaret exécutaient une sarabande autour des joueurs.

Le capitaine blond appela l'hôtesse et lui donna une couronne.

Ce que voyant, Pas-de-Chance, qui était fier, tira un de ses deux louis de sa poche et voulut payer sa dépense.

Mais le capitaine s'y refusa et voulut que l'hôtesse prît sur la couronne la consommation de Pas-de-Chance.

Celui-ci se leva en trébuchant.

Le robuste gaillard qui répondait au nom de Josué le prit sous le bras et tous trois sortirent du cabaret.

Pas-de-Chance décrivait des zigzags et des arabesques.

Le lieutenant fit un signe au capitaine qui voulait dire : Nous le tenons !

Ils s'acheminèrent vers le port.

Deux matelots du *Fowler* et le canot attendaient leur capitaine.

Cependant Pas-de-Chance hésitait encore, en dépit de son ivresse.

— Vous me promettez bien, au moins, de me ramener demain matin? dit-il.

— Oui, oui, dit le capitaine.

Et il le poussa dans le canot et y monta après lui.

Vingt minutes après, Pas-de-Chance était à bord du *Fowler*.

Le capitaine alluma un bol de punch ; Pas-de-Chance but encore et finit par rouler sous la table.

....

Un balancement vertigineux réveilla Pas-de-Chance.

Il était dans la cabine du capitaine, couché sur une natte,

Il se leva, se frotta les yeux, essaya de rassembler ses souvenirs, entendit un bruit de manœuvre, et sortit, trébuchant encore, de la cabine, dont la porte était ouverte.

Devant lui il trouva l'échelle qui montait sur le pont.

Au bout de cette échelle, il s'arrêta muet, éperdu, l'œil fixe...

Le *Fowler* courait vent arrière, toutes voiles dehors; le capitaine blond était sur son banc de quart, et de quelque côté que le regard se tournât, on ne voyait plus que la mer...

Les côtes d'Angleterre s'étaient effacées dans la brume, et le *Fowler* emportait le malheureux Pas-de-Chance vers une destination inconnue.

CHAPITRE XXII

Pas-de-Chance demeura un moment comme abasourdi, se demandant s'il ne rêvait pas.

Il ventait une bonne brise du nord-nord-ouest qui poussait le navire avec une vitesse effrayante.

Tout à coup une large main s'appesantit sur l'épaule de l'enfant.

Il se retourna et vit cet homme qui l'avait engagé à boire la veille, dans un cabaret de Brighton, c'est-à-dire le lieutenant Josué.

— Hé! hé! mon garçon, dit ce dernier, tu ne t'attendais pas à cela hier?

Pas-de-Chance leva sur lui un regard stupide.

— Est-ce que tu ne reconnais pas le capitaine, là ?

Et Josué désignait le jeune homme blond qui occupait le banc de quart.

— Mais où sommes-nous donc? s'écria enfin Pas-de-Chance avec une sorte de désespoir.

— Nous allons sortir de la Manche, répondit Josué.

La stupeur de Pas-de-Chance augmenta.

— Ce soir, au coucher du soleil, poursuivit Josué, nous doublerons le cap Finistère; dans huit jours, nous serons par delà les Açores, et dans quinze jours, nous entrerons dans la barre du Sénégal.

— O mon Dieu ! fit l'enfant en couvrant son visage de ses deux mains.

Le loquace lieutenant continua :

— Tu étais joliment gris hier soir. Tu as roulé sous la table comme un vrai fils d'Albion, bien que tu sois Français. Mais un homme qui boit bien se bat bien, et tu dois faire un fier matelot.

Pas-de-Chance, muet, immobile, écoutait, la sueur au front :

— Mais je ne suis pas matelot, s'écria-t-il enfin, je n'ai jamais été marin. Que voulez-vous donc faire de moi?

Josué se mit à rire :

— Farceur, va, dit-il, tu veux nous faire croire que tu n'es pas marin.

— Non, je ne le suis pas.

— Alors pourquoi te trouvais-tu à Brighton?

A cette question, Pas-de-Chance se souvint de son capitaine, qui avait dû l'attendre le matin, et qui lui avait promis de le rapatrier.

Josué reprit :

— Marin ou non, te voilà. Quand on est taillé comme toi, mon garçon, on est bientôt matelot.

— Mais je ne veux pas aller avec vous ! s'écria Pas-de-Chance.

Josué haussa les épaules :

— Il est trop tard, dit-il; nous sommes à dix lieues au large. Et puis, tu plais au capitaine.

Le jeune homme blond descendit en ce moment du banc de quart et s'approcha de son lieutenant et de Pas-de-Chance.

— Oh ! vous m'avez trompé ! s'écria Pas-de-Chance en allant vers lui.

Le jeune homme blond se mit à rire, comme avait ri Josué :

— Mon garçon, dit-il, quand on va repren-

dre la mer, on complète son équipage comme on peut.

Et comme Pas-de-Chance pleurait :

— Tu seras toujours aussi heureux avec nous, poursuivit-il, qu'avec le capitaine de *la Belle-Marguerite*. Combien gagnais-tu sur ce navire ?

— Mais, monsieur, dit Pas-de-Chance d'une voix entrecoupée de sanglots, je ne suis pas marin.

— Allons donc !

— Je n'ai jamais navigué...

— Tu n'es pourtant pas venu de France à Brighton par le chemin de fer.

A cette saillie, le jovial Josué partit d'un gros rire.

— Eh bien ! continua le capitaine, quand nous franchirons la barre du Sénégal, tu auras déjà appris ton métier.

Pas-de-Chance joignit les mains :

— O monsieur le capitaine, dit-il, vous n'avez pourtant pas l'air méchant.

— Lui ! fit Josué, une pâte d'homme, le capitaine, mais faut pas s'y fier.

— Monsieur, au nom du ciel ! dit Pas-de-Chance, remettez-moi à terre.

— Pourquoi donc faire? demanda le capitaine.

— Je veux retourner en France, je veux revoir Paris.

Josué lui tapa de nouveau sur l'épaule :

— Mon garçon, dit-il, écoute-moi bien... tu vois le capitaine! c'est un joli monsieur qui a l'air d'une demoiselle, n'est-ce pas? Eh bien, jamais personne à bord ne s'est permis de dire « je veux! » en sa présence.

Pas-de-Chance pria, supplia, pleura, se tordit les mains de désespoir.

Le capitaine l'écouta d'abord, puis il fronça légèrement les sourcils et finit par dire brusquement à Josué :

— Tu mettras ce garçon dans la bordée de tribord quand elle prendra le quart.

Et il tourna le dos à Pas-de-Chance en larmes.

— Mon petit, dit Josué, j'ai l'air bien méchant, moi; mais je suis un agneau auprès du capitaine, et je ne fais usage de la garcette qu'à la dernière extrémité. Je te conseille donc de te bien conduire; car, si tu faisais le méchant, j'aurais la douleur de te faire appliquer une dizaine de coups de corde pour te rendre plus docile.

La bordée de tribord ne prend le quart qu'à trois heures ; il est midi. Tu peux te reposer et redormir un brin au soleil, à moins que tu ne veuilles déjeuner.

Et, comme le capitaine blond, le lieutenant Josué tourna le dos à Pas-de-Chance.

Le pauvre enfant se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit, sur un monceau de cordages, songeant à Bastinguette, que sans doute il ne reverrait plus.

Josué était allé à la cuisine et il avait donné des ordres au maître coq.

Celui-ci, quelques minutes après, vint trouver Pas-de-Chance.

— Mon matelot, lui dit-il, le capitaine veut qu'on s'habitue à son bord. Les marins sont nourris comme des princes ici, voilà ton déjeuner.

Et il étala auprès de l'enfant une tranche de bœuf salé, du pain frais et une bouteille de vin.

Pas-de-Chance ne tourna pas même la tête et continua à pleurer.

— La faim fait sortir le loup du bois, murmura le maître coq.

Et il s'en alla.

Au bout d'un quart d'heure, l'œil perdu sur

l'immensité de l'Océan, Pas-de-Chance n'avait pas encore touché à son repas.

Alors un homme, un jeune homme plutôt, se glissa vers lui.

On eût dit qu'il rampait comme une couleuvre.

Ce jeune homme, qui était vêtu d'une grosse vareuse brune et coiffé d'un bonnet de laine rouge, salua Pas-de-Chance.

— Bonjour, camarade, dit-il en français avec une nuance d'accent marseillais.

Pas-de-Chance tourna la tête et le regarda.

— On voit que tu n'es pas content d'être ici, dit-il.

Pas-de-Chance ne répondit pas.

— Mais tu t'y feras... comme je m'y suis fait... Ah! dame! il ne faut pas s'attarder dans les cabarets d'Angleterre... Si la presse est abolie pour les marins, les capitaines marchands savent bien la faire revivre.

Pas-de-Chance considérait toujours son interlocuteur; et, bien qu'il ne lui répondît pas, il avait un singulier plaisir à entendre résonner à son oreille la langue maternelle.

Celui-ci, qui avait envie de parler, poursuivit :

— Quand je dis les capitaines marchands, c'est une façon de parler. Nous sommes censés un bâtiment de commerce, mais il n'en est rien.

Le regard que Pas-de-Chance attachait sur ce jeune homme devint curieux.

— Nous allons soi-disant à New York chercher un chargement de coton, continua-t-il, mais c'est une frime.

— Où allons-nous donc? demanda Pas-de-Chance, qui ouvrit enfin la bouche.

— Là-bas... fit le jeune homme en clignant de l'œil et étendant la main vers le sud.

— Où donc?

Le jeune homme se mit à rire :

— Tu es novice, dit-il, et il faut tout t'expliquer. *Là-bas*, ça veut dire sur les côtes d'Afrique.

— Eh bien? dit le naïf Pas-de-Chance.

— Nous allons trafiquer du bois d'ébène.

Le visage étonné de Pas-de-Chance apprit au jeune homme qu'il ne comprenait pas davantage.

— Le bois d'ébène, reprit-il, c'est une manière de parler, et c'est le nom qu'on donne aux nègres. C'est un bon commerce, et, s'il n'y avait pas quelques dangers à courir...

Pas-de-Chance, qui commençait à essuyer ses larmes, se souvint des phrases ampoulées dont le père Coqueluche se servait en faisant sa parade et en exhibant la fameuse sauvage née à Château-Thierry.

— Ah! oui, dit-il, il y a des nègres qui mangent les autres hommes. On appelle ça des anthropophages, n'est-ce pas ?

— Oui, mais ce n'est pas notre cas. D'abord, c'est nous qui mangerions plutôt les nègres. Mais le danger ne vient pas de là.

— Et d'où vient-il?

— Des blancs.

— Ah! fit Pas-de-Chance, qui ne comprenait pas davantage.

— Ce joli commerce est défendu, bien que l'esclavage ne soit pas aboli partout; mais l'Angleterre, poursuivit le Marseillais, ne veut pas qu'on gagne sa vie de cette honnête façon, et si une frégate de Sa Majesté nous rencontrait avec un chargement de bois d'ébène et nous capturait... notre affaire ne serait pas bonne.

— Que nous ferait-on ?

— On nous pendrait...

— Ah ! fit Pas-de-Chance avec indifférence. Et il retomba dans son mutisme.

— Tu n'es pas causeur, camarade, dit le Marseillais après un silence.

— Je pense à mon pays, que je ne reverrai plus, et aux gens que j'aime et qui me croient mort, dit l'enfant avec émotion.

— Bah ! le pays... on y revient toujours...

— Vrai ? fit Pas-de-Chance, qui eut une lueur d'espoir.

— Moi qui te parle, aussi vrai que je suis né natif de la Canebière, je te promets bien...

— Tu es Français? demanda Pas-de-Chance.

— Oui, Français..... et en plus Marseillais. Et toi?...

— Je suis Français aussi, comme tu vois...

— Comment t'appelles-tu ?

— Pas-de-Chance.

— Tu as un drôle de nom... aussi drôle que le mien.

— Comment t'appelles-tu donc?

— *Le Charançon*, répondit le jeune homme, et on m'a surnommé ainsi parce que je mange volontiers la part des autres.

En même temps, il couvait des yeux la tran-

che de bœuf qu'on avait apportée à Pas-de-Chance.

— Tu ne déjeunes donc pas? dit-il enfin.

— Non, répondit Pas-de-Chance.

— Tu n'as donc pas faim ?

— Non.

— Alors laisse-moi justifier mon nom.

Et le Charançon se mit à dévorer le déjeuner de Pas-de-Chance.

CHAPITRE XXIII

Deux mois se sont écoulés.

Le *Fowler* navigue dans les eaux de la côte d'Afrique.

Comme l'Arabe, voleur de chevaux, se glisse à la nuit dans les hautes herbes où paissent les fils du désert, comme la bête fauve épie sa proie dans l'ombre, le *Fowler* masque ses voiles, le soir, et court vent arrière, sans signaux à sa poupe, sans fanal à son beaupré.

Le jour, il se balance, calme et nonchalant, en pleine mer, hissant le drapeau britannique.

Si une frégate le rencontre et le hèle, le capitaine blond se rend à bord avec l'obéissance

et la tranquillité d'un fidèle sujet de la reine dont les papiers sont en règle, et qui s'en va chercher aux Indes un chargement de riz et de sucre.

Le soir venu, quand la brume descend après le coucher du soleil, confondant la mer et le ciel, le *Fowler* se rapprocha de la côte, guidé par quelque feu clandestin qui s'allume tout à coup sur une falaise, sous les rameaux gigantesques d'un baobab.

Ce feu, c'est un signal.

La tribu guerrière maîtresse de la côte a livré un sanglant combat à ses voisins de l'intérieur des terres.

La victoire lui est restée.

Jadis elle mangeait les prisonniers; elle les mange même encore quelquefois, mais ce n'est qu'au bout de plusieurs jours et lorsque ayant vainement allumé des brasiers, aucun négrier ne se trouve dans ces parages et ne vient leur offrir, en échange de ce bétail humain, l'*eau de feu*, cette monnaie terrible des Européens.

Le capitaine blond depuis huit jours fait des affaires d'or.

Les prisonniers sont nombreux, il peut choisir; la marchandise est abondante, elle se vend au rabais.

Un homme se donne pour une hache, un collier de verre et une bouteille d'eau-de-vie.

Le *Fowler* attend une nuit obscure pour opérer son chargement.

Le *Fowler* a pu remonter jusqu'à l'embouchure de l'un de ces immenses fleuves que les nègres couvrent de leurs pirogues.

Pendant tout le jour, le capitaine, à cheval sur une vergue, a exploré la mer.

La mer est veuve de navires; aucun bâtiment indiscret et curieux ne se mêlera cette nuit des mystérieuses affaires du *Fowler*.

La côte est plongée dans l'obscurité.

Cette fois, les nègres, qui connaissent les dangers que court l'équipage blanc, sûrs, du reste, de sa présence, ont éteint leurs feux.

La transaction est à peu près conclue.

Dans la journée, le roi de la tribu, monté dans sa barque d'apparat, s'est rendu à bord et il s'est entendu avec le capitaine blond.

Mais le roi avait un autre intérêt que l'intérêt commercial pour traiter lui-même ses affaires.

Le roi exercera cette nuit une vengeance cruelle.

Il vendra ses prisonniers, mais il vendra aussi son ennemi personnel, l'homme qui,

étant de son sang, lui succéderait un jour, s'il périssait dans un combat.

Cet homme, c'est son frère.

Tous deux ont combattu pour l'héritage paternel et le frère a fini par déposer les armes et jurer fidélité au roi.

Mais tous deux sont passés aussi sur un autre champ de bataille, et le roi a été vaincu.

Ils aimaient la même femme, et cette femme aime le frère du roi.

De là cette haine que le capitaine blond va servir.

Le frère du roi se nomme Adomo : c'est un homme jeune, intelligent et beau.

Il est plus avancé que le roi : il a horreur du sang, il n'a jamais voulu manger de la chair humaine.

Exécré par le peuple, il est aimé des grands — ceux qui entrevoient, au milieu des ténèbres de leur barbarie, un coin de ce ciel d'azur qu'on appelle civilisation.

Aussi le roi nègre n'a-t-il point osé le faire prisonnier ; il aurait craint un soulèvement en sa faveur.

Adomo est resté à la cour ; il couche dans la grande case qui sert de palais à son frère, et son frère a paru oublier tout ressentiment.

Mais il a causé longuement avec le capitaine blond, et le capitaine blond a promis de faire ce que désirait le roi.

Donc la nuit est venue.

Un épais brouillard s'allonge et rampe sur les deux larges rives du fleuve.

Au-dessus étincelait le ciel bleu constellé des tropiques.

Si la côte est dans les ténèbres, par contre le navire s'est éclairé.

Le fanal de poupe vient de s'allumer dans la nuit, et sert à son tour de phare aux pirogues des nègres.

Tout l'équipage est sur le pont, les canons sont chargés à mitraille.

Chaque matelot porte deux pistolets à sa ceinture et a le sabre d'abordage en main.

Le capitaine va et vient, de l'avant à l'arrière, un fusil de chasse sur l'épaule.

Josué se multiplie ; il a fait monter les pipes de rhum, prix de la transaction.

Le capitaine sourit en voyant ces préparatifs.

— Ne te presse donc pas tant, mon lieutenant, dit-il avec un sourire ironique.

— Quand on achète, il faut payer, répond

Josué, qui a une robuste probité commerciale.

— Et qui te dit, répond le blond capitaine, que je n'ai pas payé déjà ?

— Le roi n'a pourtant rien emporté.

— Patience! tu verras bien...

Josué s'éloigne en grommelant.

— Je n'y comprends absolument rien. Après tout, c'est l'affaire du capitaine et non la mienne.

Pas-de-Chance et le Charançon, assis auprès de la barre immobile, causaient entre eux.

Pas-de-Chance, bon gré, mal gré, est devenu matelot, et, comme l'isolement rapproche les hommes, Pas-de-Chance et le Charançon étaient devenus amis.

Le premier fait un peu la besogne du second; le second mange quelquefois le biscuit le premier et boit souvent sa ration de vin.

Mais le Marseillais est un assez bon compagnon, au demeurant; il a le mot pour rire qui sent le terroir de la Canebière, il a la philosophie du paresseux.

Pas-de-Chance n'a point oublié Bastinguette; Pas-de-Chance a toujours l'espoir de

revenir en France, mais la philosophie du Charançon a déteint sur lui.

Il prend son misérable sort en patience, et jusqu'à cette heure il s'était à peu près accoutumé à la vie de marin.

Mais, depuis deux jours, le cœur de Pas-de-Chance se soulève et se révolte : le voilà donc, lui aussi, marchand de chair humaine.

Lui aussi, comme le capitaine, il a exploré l'horizon durant tout le jour : il aurait voulu voir tout à coup surgir les mâts et le pavillon d'une frégate; à la cime d'une lame, voir briller un éclair, un jet de fumée blanche couronner la vague, et un boulet venir s'enfoncer dans la coque du *Fowler* infâme.

Mais le *Fowler* est assuré maintenant, au moins pour quelque temps, de l'impunité.

Le *Fowler* attend sa cargaison, et Pas-de-Chance et le Charançon, prêtant l'oreille, entendent le bruit des avirons qui frappent régulièrement les eaux du fleuve.

— Les voilà ! dit le Charançon, à qui le commerce de chair humaine répugne moins qu'à Pas-de-Chance.

— Dis donc, répond celui-ci, tu ne sais pas à quoi je songe?

— Parle.

— Si les nègres allaient capturer le navire.

Le Charançon haussa les épaules.

— C'est impossible, dit-il.

— Mais enfin, si cela était...

— Eh bien?

— On nous emmènerait à terre. Le capitaine ne disait-il pas tout à l'heure que nous étions à cent lieues à peine du Sénégal?

— C'est possible.

— Le Sénégal est terre française. Si nous pouvions arriver au Sénégal, nous serions libres.

— Je ne comprends pas bien la combinaison, dit le Charançon.

— C'est fort simple. On capture le navire.

— Bon!

— L'équipage prisonnier est emmené à terre.

— Très-bien!

— Nous nous échappons...

— Mais, bagasse! dit le Marseillais, outre que nous avons du canon pour balayer cette négraille, sais-tu que si ce que tu dis arrivait...

— Eh bien?

— Les nègres boiraient notre rhum.

— Et puis?

— Et puis ils nous mangeraient. Si la chair

noire a du goût, tu penses que la chair blanche est bien meilleure.

Pas-de-Chance ne répondit pas à cette saillie et retomba dans son mutisme.

Les pirogues approchaient.

Bientôt elles entrèrent dans le cercle de lumière décrit par le fanal de poupe.

Elles étaient au nombre de quatre.

Dans chacune, il y avait une trentaine de prisonniers garrottés et couchés sur le dos, gardés par des nègres armés de fusils.

Un homme était debout à l'avant de la première ; il portait une jupe rayée de bleu et de rouge, un casque fait avec la carapace d'une tortue, et un gros bracelet d'or à son pied droit.

C'était le prince Adomo, le frère du roi.

Le monarque nègre l'avait fait chef de l'expédition, et c'était lui qui allait conclure le marché avec le capitaine blond.

La pirogue vint accoster le navire au bas de l'échelle de tribord et le jeune prince monta sur le pont.

CHAPITRE XXIV

A la lueur du fanal de poupe, Pas-de-Chance et le Charançon purent considérer le prince nègre tout à leur aise.

C'était un grand et beau noir, qui paraissait âgé de vingt-cinq ans environ, et dont les cheveux assez lisses, le nez presque aquilin, et une petite barbe claire sous le menton, contrastaient avec la chevelure laineuse et les traits épatés et imberbes de ceux qui l'accompagnaient.

Le prince Adomo était grand et paraissait robuste.

Son visage, qui n'était cependant point dépourvu d'énergie, n'avait pas cette expression

de férocité bestiale commune aux gens de sa race.

Ce n'était peut-être qu'avec répugnance qu'il venait livrer les prisonniers au négrier pour en faire des esclaves, mais il obéissait en même temps à un sentiment d'humanité.

Pour les nations primitives, l'esclavage vaut mieux que la mort, et c'était la mort qui attendait ceux qui ne seraient point vendus.

Le capitaine vint à lui avec une grande affabilité et lui tendit la main.

Adomo savait quelques mots d'anglais.

Pas-de-Chance commençait à comprendre cette langue et le Charançon la parlait à merveille.

Le capitaine disait au prince :

— Soyez le bienvenu à mon bord.

— Capitaine, répondait le prince, le roi mon frère vous a promis cent trente noirs; je vous les amène. Vous êtes convenus du prix.

— Oui, dit le capitaine blond.

Adomo avait fait un signe aux gens de sa suite.

Chaque prisonnier eut les jambes déliées, afin qu'il pût monter à bord.

Mais on lui laissa les mains croisées derrière le dos.

Chaque pirogue vint, à son tour, accoster l'échelle de tribord.

Chaque prisonnier monta à son tour à bord du navire.

Pas-de-Chance regardait mélancoliquement ces hommes, guerriers la veille, esclaves maintenant, qui acceptaient avec la résignation du fanatisme le sort que leur avait fait le dieu des batailles.

Ils montèrent un à un, la tête penchée sur leur poitrine, calmes, sans colère et sans douleur.

Pas-de-Chance les vit ferrer au fur et à mesure, et ils tendaient aux fers leurs pieds et leurs mains sans même faire entendre un murmure.

Aussitôt qu'un homme était ferré, on le faisait descendre dans la cale, où il était parqué sur-le-champ.

Cette opération dura près de deux heures.

Le prince Adomo y assistait et disait au capitaine :

— Il n'est pas d'usage parmi les gens de ma race de s'inquiéter du sort de nos ennemis ; mais cependant, je t'en supplie, homme blanc, sois miséricordieux pour ces infortunés.

— Comment donc ! répondit le capitaine

d'un ton railleur, ils seront traités comme des rois.

Et se tournant vers Josué, il ajouta :

— Je le crois bien ! Nous avons là des nègres qui valent deux mille piastres comme un penny !

— Faut-il embarquer le rhum ? demanda Josué.

— Pas encore, répondit le capitaine.

— La nuit s'écoule, le jour va venir, reprit Adomo dans son langage imagé, et tu as encore une longue route à faire. Adieu, homme blanc, et que les vents te soient favorables.

Mais le capitaine répondit :

— Vous ne vous séparerez pas de moi, mon prince, sans avoir bu une bouteille de rhum dans ma cabine.

— Je ne bois jamais de cette liqueur terrible qui trouble la raison de l'homme et le rend méchant, répondit le prince.

— Mais au moins, dit le capitaine, vous ne refuserez pas un verre de vin de France.

— Soit, répondit Adomo, car tu prendrais pour une injure mon refus de boire avec toi.

Le capitaine lui montra l'échelle qui conduisait à l'entre-pont.

— Faut-il embarquer le rhum? demanda une seconde fois Josué.

— Brute! répondit le capitaine en français, langue que ne comprenait pas le prince Adomo, écoute bien les ordres que je vais te donner...

Le prince avait fait un signe à ses hommes, qui étaient descendus dans les pirogues. Deux regagnaient déjà la côte, une troisième allait partir; celle du prince attendait le chargement de rhum, de verroterie, de haches et de poudre.

— Fais hisser les ancres, dit le capitaine.

— Comment! nous partons?

— Mais tout de suite, répondit le capitaine.

— Alors il faut embarquer le rhum?

— Je te dirai ça tout à l'heure. Viens boire un coup avec nous.

Et le capitaine descendit dans sa cabine avec le jeune prince nègre et son lieutenant Josué, qui grommelait à part lui :

— Le capitaine a son idée!...

Pas-de-Chance, sur le pont, disait au Charançon étonné :

— Je crois que le capitaine médite quelque infâme action.

— Bagasse! répondit le Marseillais, il en est

bien capable. Mais qu'est-ce que cela nous fait?

— Je ne sais pas, reprit Pas-de-Chance; mais ce nègre me paraît plus intelligent et meilleur que les autres.

— C'est encore bien possible, dit l'insouciant Charançon; rien ne m'étonne plus...

— S'il allait lui arriver malheur...

— Hé! dit le Charançon, le capitaine est homme à l'emmener.

— Comme esclave?

— Parbleu!

— Mais ce serait une infâme trahison!

— Mon pauvre Pas-de-Chance, répondit le Charançon en riant, tu te fais de la bile toujours pour ce qui ne te regarde pas.

En ce moment, Josué remonta sur le pont et commanda le hissage des ancres.

— On ne peut pas avoir un moment de repos, fit avec humeur le Charançon, qui était commandé pour ce service.

— Je vais prendre ta place, répondit le bon Pas-de-Chance.

— Si tu veux, dit le Charançon, qui ne refusait jamais.

Cependant le capitaine avait donné en fran-

çais ses ordres au lieutenant Josué, tandis qu'il versait à boire au prince Adomo.

Comme Josué lui demandait pour la quatrième fois s'il fallait embarquer le rhum, le capitaine répondit :

— Tu vas faire pointer les deux canons chargés à mitraille sur la dernière pirogue.

— Après? fit Josué, qui commençait à comprendre.

— Tu feras hisser les ancres et larguer les voiles.

— Après?

— Et quand tu entendras ici un coup de pistolet...

— Je ferai feu sur la pirogue?

— Tu la couleras avec les hommes qui la montent.

En même temps, acheva le capitaine, tu monteras sur le banc de quart, ton porte-voix à la main.

— Et nous déraperons ?

— Tu l'as dit.

Josué était remonté.

Le capitaine blond avait versé au prince Adomo un nouveau verre de vin.

Mais le prince le refusa :

— Non, dit-il, je bois quand j'ai soif; mais quand je n'ai plus soif, je ne bois pas.

Et il se leva et tendit la main au négrier.

Alors celui-ci rouvrit la porte de sa cabine et invita le prince à passer le premier.

Mais soudain le prince, ayant fait un pas, jeta un cri...

Son pied avait manqué dans le vide, une trappe s'était ouverte devant lui, et le malheureux prince avait été précipité dans la cale.

En même temps, le capitaine prit un pistolet à sa ceinture, s'approcha d'un sabord et fit feu.

En même temps aussi, Josué exécuta les ordres qu'il avait reçus.

Le navire tourna sur lui-même; un matelot coupa d'un coup de hache l'amarre de la pirogue, qui se mit à danser sur la lame, au grand étonnement des gens de la suite du prince, qui n'étaient pas dans le secret de la vengeance du roi nègre.

Le *Fowler* vira de bord; deux de ses sabords s'illuminèrent, crachant une pluie de fer et de feu dans la pirogue...

Et la pirogue coula bas et disparut sous les vagues, avec ses morts et ses blessés.

Alors le *Fowler* s'élança, toutes voiles dehors,

vers la haute mer, comme un étalon fougueux qui brise ses liens pour retourner au pâturage.

Pas-de-Chance, consterné, murmurait :

— Ah ! tous ces hommes sont des monstres.

....

Le lendemain, au point du jour, comme la bordée de tribord rendait le quart, Pas-de-Chance et le Charançon causaient des événements de la nuit.

Mais le prince, qu'est-il devenu ? demanda Pas-de-Chance.

— Il est aux fers et on le vendra sur le premier marché d'Amérique, où nous allons.

— Eh bien, moi, dit Pas-de-Chance, j'ai une autre idée.

— Laquelle ?

— Si nous le délivrions ?

— Tu es fou.

— C'est possible... mais...

Le Charançon haussa les épaules et étendit la main, lui disant :

— Regarde !

On ne voyait plus que le ciel et l'eau, et depuis longtemps la côte d'Afrique s'était effacée dans la brume de l'horizon.

— Qu'importe ? répondit Pas-de-Chance, quand on veut, on finit toujours par pouvoir !

CHAPITRE XXV

Huit jours se sont écoulés.

Le *Fowler* ne s'est pourtant pas éloigné beaucoup de la côte d'Afrique.

Pourquoi?

C'est que les vents propices, que le naïf et généreux prince Adomo souhaitait à l'équipage du capitaine blond, avant d'avoir été la victime d'une trahison infâme, se sont changés en vents contraires.

Une série de tempêtes soufflant du sud-ouest ont pour ainsi dire défendu au *Fowler* d'aller plus loin.

On dirait que la route d'Amérique lui est fermée.

Le scorbut s'est déclaré à bord, parmi les

pauvres nègres entassés dans la cale et parqués comme un vil troupeau.

Le capitaine craint pour sa marchandise plus que pour son équipage.

On trouve des blancs tant qu'on veut, mais des nègres!

Chaque noir qui meurt — et on a jeté un troisième cadavre à la mer, au coucher du soleil — est une perte sèche pour l'avide jeune homme qui, sous ses traits efféminés et ses manières courtoises, cache un cœur de tigre.

Josué lui-même, le jovial Josué ne rit et ne chante plus.

Il a cessé de frapper d'un air amical sur l'épaule de Pas-de-Chance et de l'appeler M. le comte.

Il oublie même de gourmander le Charançon, qui continue à avoir bon appétit et mange la moitié des rations de son ami Pas-de-Chance.

Josué est inquiet et très-inquiet.

— J'ai mon idée, dit-il quelquefois en grommelant et sans vouloir s'expliquer davantage.

Quelle est l'idée de Josué? nul ne le sait. Mais il prétend connaître la cause de tous les malheurs qui semblent fondre successivement sur le *Fowler*.

Cependant la tempête s'est calmée, le vent est tombé.

Il est tombé tout à fait, et maintenant on a beau larguer de la toile, le *Fowler* demeure immobile.

A l'ouragan vient de succéder le calme.

Les matelots murmurent, Josué grogne de plus belle, et le blond capitaine a de l'acier dans son œil bleu.

Seuls, Pas-de-Chance et le Charançon paraissent indifférents à l'infortune générale. Depuis huit jours, Pas-de-Chance est transformé ; il est devenu bon matelot, il fait son service avec un zèle qui étonne Josué lui-même.

Le Charançon lui boit son vin, et tout semble pour le mieux aux deux Français à bord de ce navire où règne la mort.

C'est que Pas-de-Chance a été investi par le capitaine d'une mission toute de confiance.

C'est lui qui est chargé de veiller sur le malheureux prince captif.

Car le capitaine blond, l'homme au visage pâle est presque aussi cruel que le monarque nègre qui a livré son frère.

Il a trouvé plaisant de rendre des honneurs dérisoires à cet homme que l'esclavage attend.

On ne l'a point jeté dans la cale parmi les autres noirs, on n'a pas voulu mêler le prince au peuple.

— Il faut que chacun garde son rang, a dit le facétieux négrier.

Et l'on a donné une cabine au prince Adomo et avec la cabine un homme pour le servir.

Cet homme, c'est Pas-de-Chance.

— C'est drôle, a dit le capitaine à Josué, un noir servi par un blanc.

Josué s'est mis à rire, — car Josué riait encore alors, — c'est-à-dire le lendemain du départ du *Fowler*, avant que la tempête ne s'élevât, avant que le scorbut ne fît à bord sa terrible apparition.

Pas-de-Chance s'est pris d'amitié pour ce malheureux que le capitaine traite dérisoirement d'altesse et qu'il a fait enchaîner.

Il a pour lui mille égards, et le prince lève sur lui un œil reconnaissant. Entre eux, il n'y a plus ni geôlier ni captif, — il y a deux amis.

Pendant les nuits horribles où l'existence du *Fowler* était compromise à chaque minute, quand l'équipage, tout entier sur le pont ou dans les agrès, était attentif à la voix du capitaine, Pas-de-Chance, couché auprès d'Adomo,

écoutait les récits naïfs de la belliqueuse enfance du prince noir.

Adomo parlait en pleurant de sa femme et de ses enfants, à qui on l'avait arraché par trahison, et qu'il ne reverrait plus.

Adomo disait quelquefois :

— Ah! si je pouvais remettre le pied sur la terre d'Afrique, toute la tribu se soulèverait en ma faveur et me proclamerait roi.

Et si j'étais roi, j'abolirais l'esclavage, je défendrais à mes sujets de se nourrir de chair humaine; je leur apprendrais le culte du véritable Dieu.

Et lorsque, à ces derniers mots, Pas-de-Chance se montrait surpris, Adomo lui racontait que le roi, son père, avait autrefois reçu dans son royaume la visite de deux missionnaires, deux pauvres Irlandais, qu'il avait pris en estime et en amitié. Les prêtres chrétiens avaient appris au jeune prince les premières notions de la vraie religion et Adomo s'en souvenait encore.

Le vieux roi mort, le frère d'Adomo, en montant sur le trône, avait profité de la révolte de son frère pour faire massacrer les deux Irlandais.

En échange de ces confidences, Pas-de-

Chance avait dit son histoire au prince noir.

Et le prince savait maintenant que Pas-de-Chance était comme lui prisonnier à bord du *Fowler*, et ceux que réunit une commune destinée, une même infortune, s'aiment bientôt d'un amour mutuel.

Un jour le prince avait dit :

— Je suis aussi bon nageur que les poissons de la mer. Si je pouvais briser mes fers et me jeter à l'eau, par une nuit sombre, je nagerais tant et si longtemps que je gagnerais une île, un rocher, ou bien encore quelque navire monté par des êtres humains et non par des monstres.

Une heure après, Pas-de-Chance, qui était sorti de la cabine, revint avec une lime et dit au prince :

— Je vais scier les fers.

— Non, répondit le pauvre nègre, car je me sauverais seul, et je ne veux pas me séparer de toi.

— C'est bien, dit simplement Pas-de-Chance, je trouverai un moyen de me sauver avec toi.

— Ah çà, dit un jour le Charançon à Pas-de-Chance, qu'est-ce que tu manigances donc là-bas avec le prince?

— Rien, dit Pas-de-Chance, qui n'osait se fier encore à son ami le Marseillais.

Cependant Josué devenait de plus en plus sombre et très-souvent répétait à qui voulait l'entendre :

— J'ai mon idée sur tout ce guignon qui nous accable.

Et le capitaine, un soir, comme la nuit était proche, entendant retentir pour la vingtième fois les paroles malsonnantes de son lieutenant, vint se placer devant lui avec colère et lui dit :

— Eh bien! parle, voyons! Quelle est-elle, ton idée, imbécile?

— Vous voulez le savoir? fit Josué.

— Oui.

— A quoi bon? Ça n'y fera ni froid ni chaud.

Mais le capitaine, de sa main blanche et mignonne, se mit à caresser la crosse des pistolets passés à sa ceinture.

Josué eut peur et dit d'un ton bourru :

— C'est parce que nous avons commis une mauvaise action que la déveine nous a pris.

— Hein? fit le capitaine avec hauteur.

— Moi, dit Josué, je soutiens qu'il faut être honnête en affaires.

— Que veux-tu dire?

— Nous avons fait une canaillerie, le so nous punit.

Le capitaine haussa les épaules :

— Tu parles du prince nègre?

— Sans doute.

— C'est un bel homme, il vaut deux mille cinq cents piastres au moins.

— Vous verrez que Dieu nous punira, dit Josué.

— Tu crois donc à Dieu, toi?

Et le capitaine se mit à rire.

— Certainement j'y crois, répliqua Josué.

— Eh bien, tant mieux pour toi!

Et le capitaine tourna le dos à son lieutenant.

Mais tout à coup celui-ci jeta un cri.

— Voyez, voyez! dit-il.

— Qu'est-ce? fit le capitaine.

— Une voile.

Et Josué braquait la lunette sur un point de l'horizon.

— Une voile? dit le capitaine, lui arrachant la longue vue.

— Oui, une voile, dit Josué, une frégate anglaise qui vient sur nous, qui nous gagnera de vitesse, car ses mâts, plus hauts que les nô-

tres, peuvent trouver encore un brin de vent.

Elle nous lancera un boulet d'avertissement, et puis elle enverra son canot-major nous visiter, et vous et moi, avec une cravate de chanvre, nous irons dans les vergues voir si, comme vous le dites, il y a ou non un Dieu...

Y croirez-vous maintenant?

— Tonnerre et sang! s'écria le capitaine, c'est bien une frégate de la reine.

Puis jetant un regard désespéré sur la mer unie et calme comme un lac :

— Et pas un brin de vent pour filer! murmura-t-il avec rage.

— Croirez-vous à Dieu maintenant? murmura Josué avec un accent de triomphe.

CHAPITRE XXVI

Le capitaine ne répondit pas.

Mais il avait toujours sa lunette braquée sur cette voile qui montait à l'horizon.

D'abord ce n'était qu'un point imperceptible; on eût dit une mouette blanche se reposant sur une épave.

Puis la mouette grandit et devint une aile de condor, puis elle grandit encore. Alors on aurait pu croire à la voile latine d'une de ces barques catalanes qui sillonnent la bleue Méditerranée.

Puis elle grandit encore et toujours encore!

Et alors elle se divisa, se multiplia. Hurrah!

C'était bien une belle et bonne frégate de

S. M. la reine Victoria, une frégate à deux rangs de sabords, avec un commodore en habit rouge, des *midshipmen* en pantalons bleus et des officiers brodés d'or.

Une belle frégate, qui ne ferait qu'une bouchée de ce vautour des mers qu'on appelait le *Fowler*.

— Nous serons pendus, la chose est certaine, disait Josué entre ses dents.

Le capitaine haussait les épaules sans se retourner et sans lui répondre.

Mais il considérait toujours la frégate.

La frégate avait trouvé un reste de vent; mais sa course se ralentissait peu à peu, et on voyait qu'elle restait dans la zone de l'accalmie.

— Nous sommes encore loin du boulet, dit le capitaine.

Et se retournant avec calme vers Josué immobile :

— Mais fais donc mettre toutes voiles dehors, imbécile !

Josué obéit.

Le capitaine ne quittait pas sa lunette, et la frégate continuait à grossir.

Cependant le *Fowler* marchait, mais si lentement que, si le vent ne s'élevait pas avant

le coucher du soleil, la frégate l'aurait atteint dans deux heures.

Tout à coup le capitaine s'écria :

— Hurrah! hurrah! pour le *Fowler*.

— Qu'est-ce? demanda Josué en descendant de son banc de quart.

— Regarde! regarde! à gauche de la frégate, au nord-nord-ouest.

Et il lui passa la longue-vue.

Josué vit alors un point blanc au-dessus des vagues.

Etait-ce une nouvelle voile?

Le point blanc grossissait, non plus comme la frégate, d'une façon insensible, mais brusquement, rapidement.

— Du vent! c'est du vent! dit le capitaine, le *Fowler* est sauvé.

Josué gardait le silence et regardait toujours le nuage.

Le nuage grossissait toujours.

— Nous l'aurons avant la frégate, dit encore le capitaine; il souffle du nord-ouest vers la côte.

— Il soufflera pour la frégate comme pour nous, répondit Josué.

— Oui, mais il nous poussera vers la côte.

— Eh bien!

— Et la côte est semée d'écueils et de brisants. La frégate ne peut s'aventurer trop près pour nous donner la chasse. On ne risque pas, quand on est commodore et qu'on a un habit rouge brodé d'or, l'existence d'un vaisseau de guerre de Sa Majesté Britannique, pour le plaisir unique de couler bas un honnête négrier.

Josué secoua la tête :

— C'est égal, dit-il, vous verrez que ça tournera mal. Nous avons fait une mauvaise action...

— Brute ! répondit le capitaine, regarde !

Et il lui montrait les voiles qui se gonflaient peu à peu.

Bientôt il se fit à la proue du *Fowler* ce crépitement et cette écume blanche qui indiquent une accélération de vitesse.

— Nous marchons ! dit le capitaine.

Et, l'œil en feu, les narines frémissantes, il monta sur son banc de quart.

La frégate, elle, n'avait pas encore pris le vent; et de même qu'à bord du *Fowler*, on l'avait vue grossir, on la vit diminuer peu à peu et redevenir semblable à l'aile étendue d'une mouette.

— *Hurrah pour Fowler !* criait le capitaine.

Et le *Fowler* se couvrait de toile et accélérait sa course.

— Si, avant la nuit, ils peuvent nous perdre de vue, disait le capitaine, nous sommes sauvés.

. . . .

Pas-de-Chance, un moment sur la proue, était redescendu dans la cabine où le pauvre Adomo gisait sur une natte, chargé de fers.

Il se coucha auprès de lui, colla ses lèvres à son oreille, et lui dit :

— Peut-être la délivrance est proche.

— La délivrance? fit le prince étonné.

— Oui, répondit Pas-de-Chance. Ecoutez... tous les blancs ne sont pas méchants comme les hommes de cet infâme navire. En Europe, il y a des lois qui protégent le faible contre le fort, qui châtient le coupable et récompensent l'honnête homme. Le honteux trafic que fait le capitaine est défendu sous peine de mort. Si le navire sur lequel nous sommes était capturé par un vaisseau de guerre d'une nation européenne, l'équipage serait pendu, les noirs seraient rendus à la liberté.

— Les Irlandais me disaient la même chose, répondit le prince.

— Et bien ! s'écria Pas-de-Chance, je viens de voir une voile.

— Une voile?

— Oui, une voile à l'horizon, et le capitaine et le lieutenant consternés disent que c'est une frégate anglaise.

Alors, aidé par l'enfant, Adomo put se redresser, en dépit de ses fers, et se traîner jusqu'au sabord qui éclairait la cabine. La frégate était maintenant assez près pour que l'œil perçant d'un sauvage pût la découvrir sans le secours d'une longue-vue.

— La voyez-vous ? demanda Pas-de-Chance.

— Oui.

— Approche-t-elle ?

— Oui... oui...

Pendant un quart d'heure, Adomo et Pas-de-Chance firent des vœux pour la frégate.

Mais bientôt le vent se leva pour le *Fowler*, et au balancement du navire, à l'écume blanche qui jaillissait jusqu'au bord, Adomo et Pas-de-Chance comprirent qu'il essayait de se soustraire à la poursuite du vaisseau de guerre.

La frégate, après avoir grossi, diminuait de volume ; puis elle finit par disparaître.

— Ils sont sauvés et nous sommes perdus ! murmura Pas-de-Chance.

La nuit venait avec cette effrayante rapidité des tropiques, où il n'y a presque pas de crépuscule ni d'aurore.

On ne revoyait plus la frégate ; il faisait une bonne brise de nord-ouest et le *Fowler* courait toujours.

Cependant Pas-de-Chance avait rejoint le Charançon.

Le Marseillais lui dit tout bas :

— J'ai eu une jolie émotion tout à l'heure.

— Tu as vu la frégate ?

— Oui, et j'ai cru qu'elle allait nous rejoindre. Alors mon cœur a cessé de battre.

— Mais c'était la délivrance pour nous ! s'écria Pas-de-Chance.

— Ou la mort, dit le Charançon. Crois-tu pas que le commandant va s'amuser à nous interroger? Si nous avions été pris, nous étions pendus sans explication ; je sais comment ça se fait.

— Eh bien, moi, dit Pas-de-Chance, j'aimerais mieux encore être pendu que vivre plus longtemps encore avec ces hommes.

Le Charançon haussa les épaules.

— Tu n'es pas philosophe, dit-il.

— Tu ne voudrais donc pas t'échapper?

— Oh! mais si... dit le Charançon; seulement je ne m'échapperais qu'avec la certitude de n'être pas repris.

— Ah! et si tu avais cette certitude?

— Dame! on verrait...Mais nous avons le temps d'y songer, d'ici à ce que nous soyons dans un port quelconque de l'Amérique du Sud.

— Ce n'est pas plus tard, c'est bientôt, peut-être tout de suite qu'il y faudrait songer, dit Pas-de-Chance. Je suis comme le lieutenant Josué.

— Tu as ton idée?

— Oui, écoute-moi bien. Le capitaine disait tout à l'heure que nous n'étions pas à vingt milles de la côte.

— C'est possible.

— Eh bien! suppose que cette nuit un des canots du *Fowler* tombe tout à coup à la mer...

— Il faudrait pour cela lâcher les poulies.

— Bien entendu. Et que toi et moi nous nous sauvions dans le canot...

— On s'en aperçoit à l'instant même, dit le Charançon, et on nous coule bas d'un coup de canon. La délivrance dont tu parles consiste à servir de souper aux requins.

— Mais si on descend le canot sans bruit à la mer, par une nuit bien sombre...

— Eh bien ! où irons-nous ?

— Nous gagnerons la côte.

— Où les nègres nous mettront à la broche, dit le Charançon.

— Non, dit Pas-de-Chance, car nous emmènerons avec nous le prince, qui nous protégera.

— Encore une drôle d'idée ! dit le Charançon. Après ça, qui sait ?

— Ainsi tu serais des nôtres ?

— Peut-être bien...

Pas-de-Chance lui serra la main :

— Silence ! dit-il.

Et il lui montra le lieutenant qui venait de leur côté.

Mais tout à coup Josué s'arrêta et laissa entendre une exclamation de colère.

Un point lumineux apparaissait à l'horizon.

Ce n'était pourtant pas une étoile de plus dans le ciel d'un bleu presque noir.

C'était le fanal de poupe de la frégate, qui venait de prendre le vent et courait sus au *Fowler*.

Et le cœur de Pas-de-Chance se reprit à battre d'espoir, malgré les sinistres prédictions du Charançon.

CHAPITRE XXVII

La frégate marchait de nuit avec des fanaux, en brave et loyal navire qui fait honnêtement son devoir et n'a rien à se reprocher.

Le *Fowler*, au contraire, avait éteint tous ses feux à bord, peu soucieux d'attirer l'attention.

Ce qui fit que le capitaine blond et le lieutenant Josué échangèrent ces quelques mots, à dix pas de Charançon et de Pas-de-Chance :

— La frégate nous suit comme les foxhunds suivent le renard, disait Josué.

— Non, répondait le capitaine, tu te trompes ; je gage même qu'elle ne nous a pas aperçus. Seulement elle est rentrée comme nous sous le vent et elle en profite pour faire ses quinze nœuds.

— Mais le vent, bon maintenant pour elle, est mauvais pour nous. Au lieu de nous pousser vers la côte, soufflant du nord-ouest, il vient de tourner au sud-est et nous rejette au large.

Pas-de-Chance entendit ces mots et en prit bonne note.

— Demain, poursuivit Josué, aux premiers rayons du jour, si la frégate, comme vous le dites, ne nous a pas vus, elle nous verra; et, si le vent n'a pas changé et souffle de la côte au large, nous aurons du mal à nous débarrasser de sa poursuite.

— Est-ce que tu aurais peur, maître Josué? fit le capitaine avec dédain.

— C'est la première fois de ma vie, répondit Josué avec une naïve franchise.

— Mais enfin tu as peur?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que la déveine est sur nous.

— Et tu attribues cette déveine à la présence du prince noir à bord?

— Oui, dit encore Josué.

— Eh bien, dit le capitaine en riant, si demain matin la frégate est toujours à nos trousses...

— Que ferez-vous ? dit vivement Josué.

— Je prendrai mes pistolets, je brûlerai la cervelle à ce nègre de malheur, et nous le jetterons à la mer; de cette façon, le guignon s'en ira.

— Vous ne croyez donc pas à Dieu ? répéta Josué.

— Je crois que si tu continues à perdre la tête, répondit le capitaine avec son calme habituel, je vais te mettre aux fers, mon camarade.

Josué ne souffla plus.

— En attendant, reprit le capitaine, tu vas prendre le commandement jusqu'à minuit; moi, je vais me coucher.

Le fanal rouge de la frégate étincelait toujours à l'horizon.

Le *Fowler* avait beau filer vent arrière, toutes voiles dehors, la lumière grandissait, preuve certaine que le négrier était gagné de vitesse.

Le capitaine n'en tourna pas moins le dos à Josué et descendit dans sa cabine.

Pas-de-Chance disait au Charançon :

— Si demain matin le prince Adomo est encore à bord, il est perdu !

— Comment le sauver ? demanda le Charançon.

— Si tu veux m'aider, nous le sauverons.

— Que faut-il faire ?

— Et nous nous sauverons avec lui. N'as-tu pas entendu tout à l'heure Josué qui disait que le vent venait de tourner et que demain nous serions à cent milles de la côte ?

— C'est vrai.

— Eh bien, reprit Pas-de-Chance, la nuit est sombre et toute l'attention de l'équipage est concentré sur la frégate. Attends-moi.

— Où vas-tu?

— Je vais scier les fers du prince, répondit Pas-de-Chance, qui avait conservé la lime refusée quelques jours avant par Adomo.

Et il descendit dans la cabine, où le prince, toujours dressé contre le sabord, venait d'apercevoir le fanal de la frégate.

— Ah! dit-il tout bas à Pas-de-Chance, les blancs nous poursuivent toujours; nous serons peut-être sauvés demain!

— Non, dit Pas-de-Chance ; demain il sera trop tard. Le capitaine, qui vous attribue les maux qui frappent le navire, vous tuera au point du jour.

— Dieu est grand, murmura le prince avec résignation. Que ce qu'il veut soit fait.

— Non, répondit Pas-de-Chance; Dieu ne

veut pas votre mort et je vous apporte le salut.

— Toi?

— Oui, dit Pas-de-Chance, qui avec sa lime se mit à entamer un des anneaux de la chaîne qui retenait les mains du prince liées derrière son dos.

La lime était bonne, elle mordait bien.

Pas-de-Chance travaillait avec ardeur; au bout d'un quart d'heure, l'anneau fut scié, la chaîne séparée en deux, et les mains du prince se trouvèrent libres.

— Maintenant, lui dit Pas-de-Chance, vos mains peuvent tenir la lime; débarrassez-vous des entraves qui retiennent vos jambes. Et quand vous serez libre...

— Je me jetterai à l'eau par le sabord?

— Oui.

Pas-de-Chance remonta sur le pont.

Il avait calculé qu'il fallait une demi-heure encore à Adomo pour que ses fers fussent sciés.

Le Charançon s'était dirigé sans affectation vers le canot qui était suspendu au bordage.

Puis il s'était assis dedans.

Josué vint à passer :

— Que fais-tu là? lui dit-il brusquement.

— Je n'ai pas sommeil, dit le Charançon,

et je me trouve mieux dans le canot que sur le pont. Il y a un certain balancement qui me plaît fort.

— Si le capitaine te surprenait, il te ferait appliquer dix coups de corde.

— Le capitaine, c'est possible, dit le Charançon ; mais vous, lieutenant, vous êtes un bon homme.

— Tu crois ? grommela Josué.

— Et vous comprenez que les jeunes gens s'amusent, n'est-ce pas ?

— Quelquefois... grogna le brutal.

— Mais vous ne vous amusez pas, vous.

— Qu'en sais-tu?

Le Charançon montra le fanal rouge de la frégate qui grandissait toujours :

— Voilà, dit-il, une étoile qui vous donne quelque souci, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire, murmura Josué, que je donnerais une part des bénéfices de la campagne pour que le maudit prince ne fût pas à bord.

— Vraiment ?

— C'est comme je te le dis.

— Eh bien, pourquoi ne lui rendez-vous pas la liberté ?

— Parce que le capitaine ne veut pas.

— Jetez-le à l'eau alors.

— Non, dit Josué, car il en mourrait ; et la déveine vient, non pas directement de lui, mais de la mauvaise action du capitaine.

— C'est-à-dire, à vous entendre, reprit le Charançon, il faudrait que le prince pût s'échapper ?

— Oui.

— Sans que ce soit votre faute?

— Naturellement.

— Et qu'il fût assez bon nageur pour gagner la côte sain et sauf.

— C'est bien cela, fit complaisamment le lieutenant Josué.

— Vous demandez bien des choses, mon lieutenant, dit une voix derrière Josué.

Il se retourna et vit Pas-de-Chance.

— Mais, soupira-t-il, comme tout cela est impossible, la division continuera à être à bord du *Fowler*.

— Qui sait? fit Pas-de-Chance.

— Tu as peut-être un moyen de la conjurer, toi? dit railleusement Josué.

— Dame ! dit Pas-de-Chance, vous savez que j'ai été saltimbanque.

— Oui.

— Et un peu sorcier...

— Tu plaisantes !

— Tenez, reprit Pas-de-Chance, si vous voulez vous éloigner d'ici et aller à l'arrière seulement un quart d'heure.

— Que feras-tu ?

— Je vous l'ai dit, je conjurerai le charme; j'ai des paroles magiques pour cela.

— Farceur ! dit Josué d'un ton piteux, et il s'éloigna docilement.

Alors Pas-de-Chance monta tout de suite dans le canot :

— Tout est-il prêt? dit-il au Charançon.

— J'ai volé un peu de biscuit et deux bouteilles de rhum au cuisinier, répondit le Charançon.

— Borde les avirons. Bien. Maintenant, aux poulies !

En ce moment, un bruit sourd se fit entendre.

C'était le prince Adomo qui se jetait à la mer.

— Lâche tout ! dit tout bas Pas-de-Chance au Charançon.

Celui-ci tira sur le nœud des poulies et le canot tomba à la mer, tandis que le *Fowler* continuait sa route à toutes voiles.

. . . .

— Avec ça, murmurait Josué, que je ne me doutais pas du coup, mes agneaux.

Et le lieutenant suivait d'un œil perçant, en dépit de l'obscurité de la nuit, le nègre qui nageait vigoureusement vers le canot, et le canot que Pas-de-Chance et le Charançon manœuvraient comme de vieux matelots.

Josué vit le prince nègre se hisser dans l'embarcation.

— Tout va bien maintenant, murmura-t-il; la déveine est partie.

— Mais il faut que toute action ait sa récompense, dit une voix auprès de lui.

C'était le capitaine qui venait d'épauler sa carabine et ajustait Pas-de-Chance.

CHAPITRE XXVIII

En tombant à l'eau, le canot, pris par le courant qu'établissait le sillage du navire, faillit être submergé, et un moment les lames passèrent sur la tête des deux enfants.

Mais, si le Charançon était paresseux quand il ne courait aucun danger, du moins il faisait trêve à son indolence lorsqu'il s'agissait de sa vie en péril.

Et puis il était Marseillais, et chacun sait que le Marseillais est un peuple industrieux, actif au besoin, très-soucieux de son bien-être, et connaissant la mer, à laquelle il doit tout.

Le Marseillais est le premier marin du monde.

Le Charançon manœuvra donc si bien le canot qu'il parvint à lui faire franchir le courant du sillage sans qu'il chavirât.

Le prince Adomo s'était jeté à l'eau par le sabord et nageait vigoureusement.

Pas-de-Chance avait pris la barre.

Ce fut au moment où le prince se hissait dans le canot que le capitaine épaula sa carabine.

Le *Fowler* était loin déjà ; mais la carabine avait une belle portée et le capitaine visait juste, car, au moment où l'éclair se fit à bord du *Fowler*, Pas-de-Chance jeta un cri et tomba à la renverse dans le canot.

— Tonnerre de bagasse ! s'écria le Charançon en se précipitant vers son ami.

— O les hommes au visage pâle ! murmura le prince Adomo en levant les mains au ciel, comme pour le prendre à témoin de ce nouveau forfait.

Pas-de-Chance était évanoui et baigné dans son sang.

Deux nouvelles balles sifflèrent successivement, mais elles passèrent au-dessus de la tête du nègre et du Charançon.

Ce dernier, qui n'était pourtant pas sensible, murmura :

— Pauvre Pas-de-Chance! voilà qu'une fois encore il justifie son nom.

Le *Fowler* s'éloignait, le fanal de la frégate brillait toujours à l'horizon, et le canot flottait sur les vagues, n'étant plus gouverné que par le Charançon.

Le prince noir s'était penché sur Pas-de-Chance et le palpait pour se rendre compte de sa blessure.

— Il a été frappé à l'épaule, dit-il enfin.

Et il fit jouer le bras.

— Mais, ajouta-t-il, rien n'est cassé...

Le Charançon avait donné son mouchoir, et le prince, après avoir étanché le sang, banda la plaie assez fortement pour empêcher l'hémorrhagie.

Le fanal de la frégate grossissait toujours et le Charançon s'écria :

— Ah! si elle pouvait passer assez près de nous pour envoyer un canot nous recueillir.

Le noir avait pris la bouteille de rhum, et, desserrant les lèvres de Pas-de-Chance, il lui en fit avaler une gorgée.

Pas-de-Chance revint à lui.

— Vive la Canebière! s'écria le Marseillais.

Le prince ne comprit pas, mais il dit en souriant :

— Je sens la balle sous mon doigt et, si j'avais un morceau de bambou, j'en ferais avec un couteau un petit instrument pour l'exr aire.

Pas-de-Chance soupira en rouvrant les yeux.

— Où suis-je? demanda-t-il d'abord.

— Sauvés! lui dit le Charançon; nous avons quitté le *Fowler*.

L'enfant retrouva ses souvenirs sur-le-champ.

— Ah! dit-il, mais qui donc m'a frappé cependant?

— C'est une prune qu'on nous a envoyée du *Fowler*, répondit le Charançon. Il y en a eu deux autres à l'adresse du prince et à la mienne, mais elles ont passé sur nos têtes. Nous sommes plus heureux que toi.

— Je n'ai pas de chance, répéta l'enfant; mais c'est égal, j'ai de la volonté, et nous ne sommes plus à bord de cet infâme *Fowler*, au moins.

— Il est loin, dit le Charançon.

— Et la frégate est près, ajouta le prince Adomo. Souffres-tu beaucoup? ô mon ami!

— Oui, dit Pas-de-Chance, il me semble que j'ai du feu dans l'épaule.

— Rassure-toi, répondit le prince. Ta blessure n'est pas mortelle, et si nous pouvons gagner la côte, je placerai dessus une herbe pilée dont la vertu est souveraine.

— J'aimerais mieux, moi, murmura Pas-de-Chance, qui n'avait qu'une foi médiocre dans la science médicale des nègres, j'aimerais mieux que la frégate nous aperçût, nous recueillît, et que le chirurgien du bord s'occupât de moi !

Malgré ses souffrances, Pas-de-Chance voulut se tenir debout; puis, tandis que le prince noir saisissait les avirons et que le Charançon tenait la barre en main, il se mit à agiter son mouchoir en guise de signal.

Mais la nuit était sombre, et en admettant que le mouchoir fût aperçu à bord de la frégate, il pouvait être pris pour l'aile d'une mouette.

Le Charançon était un homme de précaution.

Deux heures avant, il avait embarqué petit à petit, en tapinois, une foule de choses dans le canot : du biscuit, deux bouteilles de rhum, une pièce de bœuf volée à la cuisine, et enfin une de ces mèches soufrées qui servent à descendre dans la cave, en même temps qu'un briquet et une pierre à fusil.

— Il faudra bien qu'ils nous voient! dit-il.

Et, abandonnant un moment la barre, il battit le briquet et alluma la mèche.

Une flamme bleuâtre s'éleva alors dans le canot, comme un de ces poissons aux écailles phosphorescentes qui apparaissent, la nuit, à la surface des vagues.

Mais une détonation se fit entendre dans le lointain, quelque chose passa en sifflant au-dessus de la tête du prince nègre, et le Charançon plongea vivement sa mèche dans l'eau.

— Le *Fowler* est loin, dit-il, mais il ne faut pas servir de point de mire à la carabine du capitaine.

Le fanal de la frégate était si gros maintenant que le Charançon, qui naviguait depuis son enfance, calcula que le vaisseau de guerre n'était pas à un mille du canot.

Pendant une demi-heure, Pas-de-Chance et ses deux compagnons eurent l'espoir de voir passer la frégate à portée de la voix et d'être recueillis.

Mais cet espoir s'évanouit bientôt; le fanal, après avoir grandi, rapetissa son diamètre peu à peu, et la frégate s'éloigna comme s'était éloigné le *Fowler*.

Cependant la brise avait fraîchi; le canot

dansait sur la lame et le vent le poussait à la côte.

Pendant toute la nuit, ballottés entre le ciel et l'eau, au milieu d'une obscurité profonde, Pas-de-Chance et ses compagnons luttèrent contre la bourrasque.

Puis un rayon de clarté glissa dans le ciel et le jour apparut.

Au lointain, dans la brume, la côte d'Afrique semblait sortir de la mer, et le vent s'apaisait.

— Nous sommes sauvés! dit le prince nègre, qui n'avait pas abandonné les avirons de toute la nuit.

Malgré ses souffrances, Pas-de-Chance avait voulu relayer le Charançon à la barre.

— Ouf! dit le dernier, si nous déjeunions?

— Tu es toujours en appétit, murmura Pas-de-Chance avec son sourire mélancolique.

— La vie est faite pour manger, répondit le Charançon.

Et il étala à l'arrière du canot, auprès de son compagnon toujours assis à la barre, la tranche de bœuf, le rhum et le biscuit.

Le prince noir regardait avidement la côte d'Afrique, qui devenait plus distincte, à mesure que le jour grandissait.

— Je retournerai dans mon pays, disait-il avec enthousiasme; je soulèverai les guerriers de ma tribu, les vieux guerriers qui suivirent mon père dans les batailles; je leur dirai la trahison du roi mon frère, et ils me feront roi...

Pas-de-Chance se disait tout bas :

— Je finirai bien par trouver un navire qui me conduira en Europe, et je reverrai Bastinguette.

Le Charançon mangeait et ne disait rien.

Le *Fowler* avait disparu et derrière lui la frégate. La mer était redevenue calme et une bonne brise poussait doucement le canot vers la côte.

On commençait à distinguer les hautes montagnes, les unes bleues comme l'Océan, les autres ayant des teintes grises, d'autres encore presque noires.

Celles-là étaient recouvertes de cette luxuriante végétation dont les tropiques ont le secret.

Pas-de-Chance souffrait et ne pouvait quelquefois réprimer un cri, quand le roulis le jetait contre le bordage du canot.

Mais le prince lui disait :

— C'est l'Afrique qui approche de nous, et

sur la terre d'Afrique il y a des plantes qui guérissent et que je connais.

Tout à coup, le Charançon, qui avait porté la bouteille de rhum à ses lèvres et lui donnait une longue accolade, la rejeta brusquement et s'écria en étendant la main vers le sud :

— Entendez-vous ?

Un bruit sourd, en effet, retentissait dans l'éloignement, vers la haute mer.

— C'est le canon, dit Pas-de-Chance.

— Voyez ! voyez ! répéta le noir, qui se dressa sur le banc de rame, pour voir de plus loin.

— Qu'est-ce ? demanda Pas-de-Chance.

— Deux navires qui se poursuivent.

— Hurrah ! dit le Charançon, qui avait embarqué une lunette dans le canot, c'est la frégate qui donne la chasse à l'infâme *Fowler*. Hurrah ! pour la frégate !

Et il braqua sa longue-vue sur le théâtre du combat.

CHAPITRE XXIX

Le spectacle que Pas-de-Chance et ses compagnons eurent alors sous les yeux était vraiment grandiose.

Le *Fowler* fuyait toujours, mais la frégate n'abandonnait point sa poursuite.

De minute en minute, ses sabords laissaient apparaître une fumée blanche, puis un fauve éclair, et Pas-de-Chance, qui s'était emparé de la lunette à son tour, pouvait voir un boulet ricocher sur la lame ou passer dans la mâture du *Fowler*.

Le négrier, dans sa fuite, serrait le vent au plus près et tâchait de gagner la côte, espérant que son peu de tirant d'eau lui permettrait de

se mettre à l'abri dans quelque baie où la frégate n'oserait s'avancer.

Pas-de-Chance le voyait venir sur le canot et tout à coup il s'écria :

— Gare à nous!

Mais le Charançon avait mis le cap au sud-est, et le prince Adomo, ressaisissant les avirons, nageait avec vigueur.

Tout à coup le canot fut pris par un courant qui, du large, se dirigeait vers la côte.

Alors les avirons devinrent inutiles, la barre seule fonctionna.

Mais le canot fut entraîné vers la côte avec une rapidité vertigineuse, et le *Fowler*, ayant viré de bord, s'éloigna de nouveau, toujours harcelé par la frégate.

Pas-de-Chance, debout à l'arrière du canot, ne perdait aucun détail de cette lutte.

Le *Fowler* ripostait à chaque coup de canon par un coup de canon.

— Ils sont désespérés, murmura le Charançon; ils vendront chèrement leur vie.

— Je vois distinctement tout ce qui se passe sur le pont, disait Pas-de-Chance, la lunette à la main. Le capitaine est sur son banc de quart; les matelots ont tous le pistolet et le sabre d'abordage,

— Il est capable de songer à prendre la frégate, dit le Charançon.

— Quelle folie ! murmura Pas-de-Chance.

— Mais il ne se laissera pas prendre vivant dans tous les cas, dit le Charançon.

La frégate avait fini par désemparer à coups de canon toute la mâture du *Fowler*, qui, ralenti dans sa marche, était gagné de vitesse.

— Il harangue son équipage, dit Pas-de-Chance faisant allusion au capitaine blond. Il attend l'abordage de la frégate.

— Vaincre ou mourir, dit le Charançon.

A la manœuvre qui s'exécutait sur la proue du *Fowler*, on devinait que le capitaine blond était décidé à se défendre à outrance.

Mais la frégate ne lui fit pas l'honneur d'un abordage; elle s'arrêta à une demi-portée de canon, fit feu en tournant sur elle-même de ses deux batteries, cribla la coque du *Fowler* de boulets, puis s'éloigna majestueusement.

Le *Fowler* faisait eau de tous les côtés.

Pas-de-Chance et ses compagnons le virent s'enfoncer peu à peu et couler à pic, aux cris de détresse de son équipage mutilé.

Quant à la frégate, elle continuait tranquillement sa route, après avoir détruit le vautour des mers qu'on appelait le *Fowler*.

Cependant le canot était rapidement entraîné vers la côte, dont les hautes falaises s'élevaient peu à peu.

Le prince Adomo consultait ses souvenirs et essayait de s'orienter.

Tout à coup il s'écria :

— Je me reconnais...

— Ah! dit le Charançon, vous savez où nous sommes?

— Oui, à dix lieues plus au sud que les limites du royaume de mon frère.

— Alors chez qui allons-nous aborder?

— Nous allons prendre terre chez nos ennemis, dit le prince.

— Merci bien, dit le Charançon ; et ils nous mangeront...

Pas-de-Chance se prit à sourire :

— Tu as donc bien peur de mourir? dit-il.

Le prince examinait toujours la côte.

— Mais, dit-il enfin, nos ennemis sont loin du bord de la mer; ils vivent dans l'intérieur des terres et la côte est déserte. Nous pourrons, en la suivant, atteindre le royaume de mon frère, au bout d'une journée de marche.

— J'aimerais autant rester dans le canot en ce cas, dit le Charançon. D'ailleurs je ne suis pas marcheur, moi.

Adomo regarda Pas-de-Chance et lui dit :

— Souffres-tu toujours beaucoup, frère?

Pas-de-Chance essaya de nier, mais son visage pâle et contracté disait éloquemment la douleur qu'il éprouvait de sa blessure.

— Il faut que je te guérisse, dit le prince.

Le canot n'était plus qu'à un quart de mille du rivage, et le courant sous-marin cessait de se faire sentir.

Adomo reprit les avirons et nagea de plus belle. Une demi-heure après, le canot alla s'échouer doucement sur un lit de sable, entre deux rochers.

Des milliers d'oiseaux étaient perchés sur les falaises, depuis le cormoran jusqu'à la *frégate*, cet aigle des mers, et ils s'envolèrent en poussant des cris de détresse, à la vue du canot.

— Voilà, je crois, dit Pas-de-Chance, la meilleure preuve que la côte n'est pas fréquentée par les hommes.

Adomo avait solidement amarré le canot.

— Allons ! à terre, dit-il en sautant le premier sur le sable.

Mais le Charançon ne bougea :

— Je suis bien ici, dit-il, et j'y reste.

— Comment ! fit Pas-de-Chance, tu ne veux pas venir avec nous?

— Non, dit le Charançon; il y a encore dans le canot du bœuf, du biscuit et du rhum. J'ai de quoi déjeuner.

Adomo parut hésiter.

— Reste avec ton ami, dit-il enfin à Pas-de-Chance, et attendez-moi jusqu'au coucher du soleil. Je rapporterai des plantes qui te guériront.

Et avant que Pas-de-Chance eût essayé de le retenir, il s'élança vers la falaise, qu'il se mit à escalader avec l'adresse et la légèreté d'un chat.

Les deux jeunes gens le virent disparaître à travers les rochers, et alors le Charançon, qui était sceptique de sa nature, dit à Pas-de-Chance :

— Je crois bien qu'il vient de se moquer de nous.

— Que veux-tu dire?

— Il est dans son pays ou à peu près... nous ne le reverrons plus.

— Et moi, je suis sûr du contraire, dit Pas-de-Chance; il est aussi loyal que brave.

— C'est possible; mais si les nègres qui habitent là-haut le font prisonnier?

— Il leur dira la trahison de son frère et deviendra leur ami après avoir été leur ennemi.

— Tu es plein de confiance en toutes choses, murmura le Charançon.

— Ai-je donc si mal réussi jusqu'à présent? demanda Pas-de-Chance. Si nous étions restés à bord du *Fowler*...

— Ah! dame! nous aurions subi le sort des autres, c'est vrai.

— Tandis que nous voilà libres, reprit Pas-de-Chance.

— Libres, oui, dit le Charançon, mais avec des vivres pour une journée, et sur une terre de cannibales. Tu n'as donc pas peur d'être mangé, toi?

— Non, dit Pas-de-Chance, c'est la dernière terreur que j'éprouverai.

— Et puis, reprit le Charançon, quand ce nègre nous aura rejoints, à quoi cela nous avancera-t-il?

— Nous gagnerons son pays.

— Où son frère nous fera massacrer.

— Mais non... puisqu'il a un parti.

— Alors il deviendra roi, très-bien. Et quand il sera roi, à quoi cela nous avancera-t-il? à être premiers ministres?

— Non, mais à retourner en Europe, en gagnant le Sénégal.

— Il y a un moyen bien plus simple que tout cela, dit le Charançon.

— Lequel?

— C'est de reprendre la mer, de longer la côte et d'attendre qu'un navire quelconque vienne à passer au large; nous lui ferons des signaux.

— Et s'il ne les voit pas?

— Nous attendrons le passage d'un autre navire.

— Pourquoi n'as-tu pas confiance dans le nègre?

— C'est une idée, reprit le Charançon; je m'imagine, vois-tu, qu'il est dans sa tribu, qu'il va revenir avec des guerriers s'emparer de nous et du canot.

— Mais pourquoi faire?

— Un canot est toujours bon à quelque chose.

— Soit, mais nous...

— On nous engraissera et on nous mangera.

Pas-de-Chance se mit à rire et répondit :

— Nous avons promis de l'attendre jusqu'au coucher du soleil; il faut lui tenir parole.

Et il sauta du canot sur le sable.

— Où vas-tu? fit le Charançon.

— Chercher des œufs de tortue, répondit Pas-de-Chance.

Le Charançon se coucha dans le canot et s'endormit, ce qui était la meilleure manière de faire sa digestion.

Quelques heures après, Pas-de-Chance était de retour ; il rapportait deux œufs de tortue, des coquillages que le Charançon ouvrit avec son couteau et qu'il proclama délicieux après les avoir goûtés, et une sorte de crabe qu'il avait trouvé se traînant sur le sable.

— Si tu veux, dit le Charançon, en attendant ton nègre, qui, je l'espère bien, ne reviendra pas, nous allons faire cuire notre souper.

Il y avait sur la plage du varech desséché. Pas-de-Chance l'amoncela, battit le briquet et y mit le feu ; mais, comme le varech commençait à pétiller et que la flamme se dégageait d'un tourbillon de fumée, le Charançon s'écria :

— Les nègres ! les nègres ! les vois-tu ?

Pas-de-Chance leva la tête et vit, en effet, une demi-douzaine d'hommes qui dégringolaient du haut des rochers sur la plage.

— Embarque ! embarque ! dit le Charançon avec effroi, et poussons au large.

Mais Pas-de-Chance, qui avait l'œil perçant, s'écria :

— Adomo est avec eux.

— C'est bien ça, dit le Charançon; il les ramène... ils nous mangeront... tu verras !...

Et il essayait de délier l'amarre du canot.

Mais déjà les nègres, ayant Adomo à leur tête, étaient sur la plage.

CHAPITRE XXX

Pas-de-Chance n'avait pas un seul instant partagé l'effroi du Charançon, mais en eût-il été autrement, il aurait été bientôt rassuré.

En effet, le prince Adomo avait son visage souriant et calme comme toujours, et les six nègres qui le suivaient paraissaient lui témoigner un profond respect.

Le prince avait sur son épaule un petit sac fabriqué avec de l'écorce de palmier, et les nègres qui le suivaient en possédaient un aussi.

Ces sacs paraissaient remplis de provisions.

En outre, le prince, qui avait quitté le canot nu comme un ver et sans armes, revenait

les reins ceints d'une belle jupe rouge, la tête couverte d'un large chapeau de paille, un poignard à la ceinture et une carabine d'origine anglaise sous le bras.

Les nègres qui le suivaient étaient pareillement armés, à l'exception d'un seul, qui paraissait très-vieux et dont les cheveux étaient tout blancs.

Le prince Adomo sauta au cou de Pas-de-Chance; puis, le désignant à ceux de sa suite, il leur adressa quelques mots dans une langue inconnue.

Mais Pas-de-Chance comprit qu'il faisait son éloge, et qu'il était l'objet d'une admiration pleine de gratitude de la part des nègres.

Le Charançon continuait à se montrer fort inquiet.

Cependant son inquiétude diminua lorsque les sacs d'écorce de palmier furent vidés dans le canot.

Les uns contenaient de la farine de manioc, les autres du riz, d'autres des oiseaux ressemblant quelque peu à des oies d'Europe.

Un dernier renfermait de la poudre et du plomb.

Le prince fit alors le récit de ses aventures de la journée.

Quand il avait été en haut des falaises, il s'était orienté de son mieux, sachant qu'il se trouvait sur le territoire de la tribu ennemie de celle sur qui son frère régnait.

Ce que voulait trouver le prince à terre, c'était cette herbe bienfaisante dont le suc cicatrise si promptement les blessures, surtout celles qui sont produites par les armes à feu.

Mais tout à coup il s'était arrêté, l'oreille charmée par un bruit qui lui était familier, les sons d'une flûte de bambou, mêlés à ceux d'un tambour recouvert d'une peau de serpent.

C'était la musique militaire de sa tribu.

Adomo n'en pouvait croire ses oreilles; et bientôt il fut pourtant obligé d'en croire ses yeux.

Les sons qu'il avait entendus partaient des profondeurs d'une forêt qui s'étendait à quelques centaines de pas devant lui.

Le jeune prince s'y engagea.

Bientôt, et toujours guidé par cette musique chérie, il arriva à l'entrée d'une clairière...

Et soudain il s'arrêta, le cœur palpitant, la sueur au front, et comme fasciné par le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Au milieu de la clairière, se dressaient trois

grandes cases faites avec des tiges de bambous.

Au-dessus de l'une d'elles, la plus grande, flottait un morceau d'étoffe rouge, ce qui était son drapeau, à lui, le prince Adomo.

A la porte de ces cases une trentaine de nègres armés entouraient un enfant qu'on avait fait asseoir sur une espèce d'estrade recouverte d'un autre lambeau d'étoffe rouge.

Auprès de l'enfant, une femme se tenait debout et chantait, en s'accompagnant du tambour à peau de serpent, un chant bizarre et monotone dont voici la traduction :

« Non, il n'est pas mort, le guerrier devant lequel fuyaient les ennemis consternés ; il n'est pas mort et il reviendra.

« Non, il n'a pas succombé dans la lutte avec les hommes blancs du navire ; c'est la devineresse qui loge dans les flancs du baobab qui l'a affirmé, et la devineresse n'a jamais menti.

« Adomo a été trahi par son frère, et les guerriers que celui-ci avait courbés sous son obéissance se sont révoltés et ont pris les armes. Ils n'ont pas voulu demeurer plus longtemps sur la terre souillée par la trahison, et ils ont abandonné le pays de leur enfance pour aller vivre sur un sol indépendant et vierge.

« Là ils attendront avec confiance le retour d'Adomo, car Adomo reviendra tôt ou tard, la devineresse l'a dit.

« Et, en l'attendant, ils élèveront son fils dans l'esprit de la vengeance, cette passion que nos divinités protégent...

« Et quand le fils d'Adomo sera devenu un homme, si son père n'est point revenu, il le vengera ! »

Ce chant bizarre disait éloquemment tout ce qui s'était passé.

En vain le roi nègre avait-il essayé de persuader à son peuple que son frère avait été la victime du capitaine blanc :

Une prophétesse avait démenti cette assertion et crié bien haut que le traître, c'était le roi lui-même.

Alors la femme d'Adomo avait essayé d'appeler le peuple et la noblesse à elle et de les soulever contre leur souverain.

Le peuple était resté sourd.

Mais quelques nobles, quelques guerriers qui aimaient Adomo et partageaient ses idées civilisatrices s'étaient rangés autour de la jeune femme et de l'enfant à qui on avait ravi son père, et ils avaient émigré.

Le pays que le prince Adomo avait désigné

à ses amis du canot comme habité par le peuple ennemi du sien avait été abandonné par lui.

Les guerriers ses partisans s'y étaient établis paisiblement, et ils y étaient depuis quatre jours, jetant les fondements d'une colonie nouvelle.

Tandis que cette femme, qui était la sienne, chantait, Adomo s'était tenu à distance, les yeux pleins de larmes, caché derrière le tronc gigantesque d'un baobab.

Mais, quand elle eut fini, il n'y tint plus et s'élança comme la foudre au milieu de ses guerriers, prit sa femme dans ses bras et la tint longtemps embrassée.

Puis ce fut le tour de l'enfant, assis déjà sur la pourpre royale.

Et les guerriers enthousiasmés répétaient :

—La devineresse du baobab n'a jamais menti!

Mais Adomo était un homme loyal; après avoir cédé quelques heures aux épanchements de sa joie, il s'était souvenu des deux visages pâles qui lui avaient rendu la liberté et dont il avait partagé la destinée.

Il avait raconté à sa femme et à son petit peuple ce que Pas-de-Chance et le Charançon avaient fait pour lui et tous s'étaient écriés :

— Il faut aller les chercher. Nous les traiterons comme des frères, et à l'heure du repas, ils auront la place d'honneur parmi nous.

Adomo était parti, emmenant avec lui les plus fidèles et le vieillard à tête blanche, médecin célèbre dans la tribu.

— Frères, dit-il aux deux jeunes gens après leur avoir fait le récit de ses aventures, je viens vous donner à choisir.

La soif de revoir votre patrie vous tourmente-t-elle? Voici des vivres, voilà de la poudre et des armes. Partez, et que le vent du bonheur pousse votre barque.

Ou bien préférez-vous vivre sous mon toit, partager mon bonheur et ma puissance? Restez.... et venez avec moi.

Pas-de-Chance et le Charançon regardaient la mer veuve de navires.

— Qu'en dis-tu? fit Pas-de-Chance.

— Je dis, répondit le Charançon, que les vivres s'épuisent vite, quand on est en mer.

— Mais nous pouvons trouver un navire?

— Et si ce navire va aux Indes, cela ne nous avancera pas beaucoup.

— Ah! fit le Charançon, en manière de conclusion, en s'exprimant en français pour ne pas froisser les susceptibilités du prince nègre,

si j'étais bien sûr que cette négraille, un beau matin, n'ait la fantaisie de nous manger...

Pas-de-Chance haussa les épaules.

— Après tout, reprit le Charançon, nous aurons toujours aussi vite fait de regagner le Sénégal par la voie de terre.

— Soit, dit Pas-de-Chance, partagé entre son amitié naissante pour Adomo et le souvenir de sa chère Bastinguette.

— Restons-nous ? dit le Charançon.

— Oui, répondit Pas-de-Chance en soupirant.

....

Ici le jeune homme qu'on appelait maintenant Godefroy interrompit son récit.

Le soleil entrait dans le boudoir de la diva et se jouait dans les tentures et sur le tapis à rosaces.

Celle qui avait eu nom Bastinguette prit les deux mains du jeune homme et lui dit :

— Tu vas déjeuner, et tu me finiras ton histoire.

— Madame... balbutia-t-il un peu confus.

Mais elle lui posa ses deux bras autour du cou.

— Mais, chéri, dit-elle, n'es-tu pas toujours Pas-de-Chance, et ne suis-je pas encore ta petite Bastinguette?

Godefroy avait les yeux pleins de larmes.

CHAPITRE XXXI

La diva sonna et un domestique en livrée parut.

Elle lui donna quelques ordres et dit à Pas-de-Chance :

— Où demeures-tu ?

— A Montmartre, répondit-il.

— Depuis quand es-tu à Paris ?

— Depuis deux ans.

— Et tu ne savais pas que j'y étais ?...

— Ah ! dit le jeune homme avec émotion ; je ne le sais que depuis huit jours, et il y en a cinq que je remue ciel et terre pour venir ici... J'espérais que vous ne me reconnaîtriez pas...

— Mais, malheureux! s'écria-t-elle, tu as donc douté de mon cœur?

Il leva sur elle un œil tendre et timide tout à la fois :

—Il y a si loin, dit-il, dela diva Paquita à la pauvre Bastinguette.

— Imbécile! fit-elle en riant. Je suis donc enlaidie?...

— Oh! fit-il en baissant les yeux, pouvez-vous croire que je pense de telles choses?

Et il soupira plus fort.

Elle lui prit le front à deux mains et y mit un baiser :

— Je devine ce qui se passe en toi, dit-elle; mais tu n'auras aucune explication avant de m'avoir achevé le récit de tes aventures.

— Et quand j'aurai fini?... demanda-t-il, frémissant d'une émotion inconnue.

— Tu verras...

Elle se leva, le prit par la main et l'entraina du boudoir dans la salle à manger, un bijou de salle à manger tout en poirier sculpté et velours feuille morte, avec des bronzes sur les dressoirs et un lustre flamand au plafond.

— Nous allons déjeuner en tête-à-tête, lui dit-elle, comme deux amoureux... d'autrefois.

fit-elle en le menaçant du bout de son doigt rosé.

Il baissa la tête et soupira.

— Et de maintenant, si tu veux, dit-elle.

Mais il devint tout pâle et ne répondit pas.

Bastinguette essuya une larme qui perlait au coin de ses grands yeux d'un bleu sombre et lui dit vivement :

— Mais finis-moi vite ton histoire...

Pas-de-Chance obéit, et voici la suite de son histoire :

Le prince Adomo avait fait du Charançon et de Pas-de-Chance ses amis, ses conseillers intimes.

Si naïf que fût Pas-de-Chance, si paresseux que fût le Charançon, ils étaient Européens, avaient une certaine instruction et pouvaient être d'un grand secours pour un pauvre monarque nègre, en quête de reconquérir son royaume.

Adomo voulait, la nuit même, se mettre à la tête de la poignée d'hommes qui lui était restée fidèle et marcher contre les troupes de son frère.

Ce fut le Charançon qui l'en dissuada.

Le Marseillais joignait à la paresse de la couleuvre la prudence qu'on accorde générale-

ment à ce reptile; et après s'être fait énumérer les forces dont pouvait disposer le monarque nègre qu'on aurait à combattre, il déclara que, malgré sa valeur, le prince Adomo serait battu, fait prisonnier, et mangé ainsi que ses guerriers noirs et ses deux amis blancs, perspective qui était loin de lui sourire.

Adomo disait cependant :

— Je n'aurai qu'à me montrer pour que le pays se soulève.

A quoi le Charançon répondait :

— Voilà une chose dont il faudrait s'assurer.

Parmi les peuplades de la côte septentrionale d'Afrique, il est certains nègres qui sont réputés saints, c'est-à-dire qu'ils passent d'une tribu dans une autre, d'un camp ami dans un camp ennemi, sans qu'on cesse de leur témoigner le plus grand respect.

Ces nègres sont des musiciens charmeurs de serpents.

Le serpent est au nombre des divinités et des fétiches adorés par les nègres.

L'homme qui joue avec ces dangereux reptiles, dont la morsure foudroie, ne saurait être un homme ordinaire; il entretient commerce avec les dieux et se trouve au-dessus

des passions humaines. De là le respect dont on les entoure.

Adomo avait raconté tout cela à Pas-de-Chance et au Charançon, ce qui fit que ce dernier, qui avait l'esprit ingénieux des Marseillais, dit à Adomo :

— Est-ce que tu ne nous disais pas, quand nous luttions contre la mer, que tu avais horreur du sang?

— Oui, répondit Adomo; mais il faut quelquefois que le sang soit versé. Ce n'est qu'en versant le sang que je pourrai reconquérir le trône de mon père.

— Eh bien, répondit le Charançon, si tu écoutes mes conseils, tu en verseras beaucoup moins.

— Je t'écoute, homme pâle, dit Adomo.

Le Marseillais conseilla alors de faire de beaux présents à deux charmeurs de serpents qui étaient venus, la veille, demander l'hospitalité dans la case du prince, et de les envoyer en éclaireurs dans le royaume de son frère.

Les prétendus saints annonceraient le miraculeux retour d'Adomo et prédiraient qu'il était l'élu des dieux.

Cette combinaison parut sourire au prince nègre.

On fit la leçon aux charmeurs de serpents et ils partirent.

Huit jours s'écoulèrent.

Au bout de ce temps, la petite colonie fut réveillée une nuit par un bruit de tambours et de flûtes.

Le prince se leva à la hâte et vit sa case entourée de guerriers.

A leur tête, marchait un homme qu'il reconnut pour un des plus riches et des plus puissants du royaume de son frère.

— Vive le roi Adomo! cria cet homme.

— Vive le roi Adomo! répétèrent les guerriers qui marchaient sous ses ordres.

Les charmeurs de serpents avaient consciencieusement rempli leur office; ils avaient annoncé le retour du prince, et le peuple, voyant dans ce retour la volonté des dieux, s'était soulevé en sa faveur.

— Bagasse! dit le Marseillais, convenez que j'ai donné un joli conseil à Votre Majesté.

Pas-de-Chance et le Marseillais durent accompagner le prince Adomo.

Celui-ci avait entonné son chant de guerre et rangé sa petite armée en bataille.

On partit dès le point du jour, musique en tête, c'est-à-dire précédés par cette horrible

flûte de bambou et ce tambour de peau de serpent qui à eux deux composaient une véritable cacophonie.

Pendant une dizaine de lieues, ce fut une marche triomphale.

Les nègres épars dans les vallons, au flanc des montagnes et dans les plaines, quittaient leurs cases un à un, et venaient se joindre à l'armée du prince en criant à tue-tête :

— Vive le prince Adomo!

Il y en avait bien par-ci par-là quelques-uns qui jetaient un regard de curiosité sur Pas-de-Chance et le Charançon.

Celui-ci frissonnait légèrement et disait :

— C'est incroyable comme ces gens-là mangeraient volontiers de la chair blanche; ils la croient meilleure.

Mais l'amitié que le nouveau roi témoignait aux deux Européens forçait les gastronomes à se tenir tranquilles, et le Charançon se reprenait à respirer.

Le premier village qu'on rencontra se rendit comme un seul homme; puis le second, puis encore le troisième.

Adomo disait joyeusement à ses deux amis blancs :

— Vous verrez que je monterai sur le trône sans qu'il soit versé une goutte de sang.

Et, tout en poursuivant sa marche triomphale, le prince exposait à Pas-de-Chance ses théories sur la politique :

Il abolirait l'esclavage, il défendrait qu'on mangeât de la chair humaine; il remplacerait la musique de peau de serpent par des trompettes de cuivre comme en avaient les princes du Soudan, qui cependant sont des nègres.

Et comme les villages se rendaient toujours, le prince agrandissait pareillement sa politique :

Il ferait un traité d'alliance avec le gouverneur du Sénégal; il aurait sur tous les fleuves de ses Etats une flottille de pirogues qui seraient construites sur le modèle du canot pris au *Fowler*.

— Pauvre canot! murmurait le Charançon entre ses dents, nous serons peut-être bien heureux de te retrouver un de ces jours.

Et la marche triomphale continuait.

Enfin on arriva sur le bord d'une rivière fort large, mais que l'on pouvait passer à gué en de certains endroits.

Les rives en étaient bordées de grands arbres au feuillage presque impénétrable.

Cependant Pas-de-Chance et le Charançon crurent voir derrière une troupe nombreuse.

Le soleil fit même étinceler des canons de fusil.

— Hé! Majesté, dit le Marseillais au nouveau roi, déjà à l'eau jusqu'à la ceinture, qu'est-ce que cela?

— Sans doute une nouvelle population qui vient à moi, répondit le prince, plein de confiance.

Le prince Adomo se trompait.

A peine son armée fut-elle dans l'eau, qu'elle fut saluée par une décharge d'armes à feu.

— Troun de l'air! s'écria le Charançon, il ne dira pas que ce sont des salves d'artillerie en son honneur, toujours!

Et il montrait à Pas-de-Chance une douzaine de nègres qui, frappés en pleine poitrine, rougissaient de leur sang l'eau de la rivière.

C'était l'armée du roi nègre qui attendait fort tranquillement le prince Adomo et les populations soulevées en sa faveur.

— Mon bonhomme, dit le Charançon à Pas-de-Chance, je crois que nous allons nous battre un peu sérieusement cette fois.

— Eh bien, on se battra, dit Pas-de-Chance, qui était brave.

— Je parie que le prince ne songe plus à remplacer les tambours par des trompettes, dit encore le Marseillais.

Une balle qui siffla à ses oreilles ne lui permit pas de continuer ses plaisanteries.

Il arma son fusil et riposta au hasard; mais un grand diable de nègre, qui se trouvait sur l'autre rive et paraissait un des chefs de l'armée ennemie, tomba roide mort.

— Touché! murmura le Charançon.

Puis il ajouta :

— Allons! mon pauvre Pas-de-Chance, il faut vaincre ou être mangé!

Et la bataille s'engagea meurtrière entre les deux armées nègres.

CHAPITRE XXXII

La bataille continua. Elle dura jusqu'à la nuit.

Le prince Adomo fit des prodiges de valeur, mais ses compagnons tombèrent un à un ou prirent la fuite.

Vers le soir le prince était presque seul, — seul avec Pas-de-Chance et le Charançon qui ne l'avaient pas quitté un seul instant.

Une fois de plus notre héros avait justifié son nom. Il était couvert de blessures et de horions; mais dans ce frêle corps la volonté tenait lieu de robustesse, et bien que sanglant, épuisé, il marchait encore.

Quand le prince vit sa cause perdue, il s'écria:

— Je ne veux pas tomber vivant au pouvoir de mon frère!

Et il prit la fuite, toujours suivi par le Charançon et Pas-de-Chance.

Le combat avait eu lieu, comme nous l'avons dit, au bord d'une rivière plus large que profonde et tout près de la mer.

Le prince Adomo, qui ne prévoyait point sa défaite, le matin avait dit à ses deux compagnons :

— Je veux que cette barque, dans laquelle j'ai quitté le *Fowler* et échappé à l'esclavage, soit suspendue dans mon palais et couronnée des trophées pris sur mes ennemis.

Or ce canot devait être le salut du prince maintenant.

Deux de ses guerriers l'avaient monté le matin avec ordre de longer la côte.

Adomo calcula, et le calcul était juste, que le bruit de la bataille avait dû se faire entendre jusqu'au bord de la mer; que dès lors, s'il pouvait gagner la grève, il apercevrait le canot au large et pourrait s'en servir pour fuir.

Les nuits des tropiques arrivent avec rapidité; le jour s'éteint tout à coup, au coucher du soleil, et le crépuscule n'a que quelques minutes de durée.

La nuit mit donc fin au combat, et le prince se réfugia dans les grands ajoncs d'un marécage qui côtoyait la rivière sur une longueur de plus d'une lieue.

Le prince avait reçu plusieurs blessures, une entre autres d'où le sang s'échappait avec abondance.

Il se coucha dans la vase, et ses plaies se trouvèrent bouchées et l'hémorragie s'arrêta.

Pas-de-Chance en fit autant.

Quant au Charançon, bien qu'il se fût battu assez bravement, il n'avait reçu aucune blessure.

Tous trois entreprirent alors un voyage pénible à travers le marécage, entrant souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et quelquefois jusqu'aux aisselles.

Mais avec un merveilleux instinct, le noir savait éviter les crevasses, les endroits où l'eau était profonde ou la vase perfide, et il se frayait un chemin au travers du marais comme un crocodile au bord du Nil.

Pas-de-Chance et le Charançon le suivaient toujours.

Quelquefois, tous trois s'arrêtaient pour écouter les derniers bruits du combat, car les vainqueurs poursuivaient les fuyards.

Mais bientôt Adomo se remettait en route.

Les deux blancs le suivaient toujours.

— Ah! disait Adomo tout bas, en soutenant Pas-de-Chance épuisé, j'ai bien fait de laisser ma femme et mon enfant dans la case que mes fidèles avaient construite sur le pays abandonné. S'ils étaient tombés au pouvoir de mon frère, il eût fait périr l'enfant dans les tortures et mis la mère dans son sérail.

L'espoir de revoir sa femme et son enfant soutenait Adomo.

Pas-de-Chance songeait à Bastinguette, et cette pensée lui donnait la force de continuer ce pénible voyage.

Le Charançon, lui, qui n'aimait ni à marcher, ni à se battre, cheminait comme un gymnasiarque et s'était battu comme un lion.

Mais il avait une raison excellente pour cela; il ne voulait pas être mangé.

Si ce n'eût été cette crainte, il ne se fût point mêlé des querelles du prince Adomo, il aurait gagné une éminence et assisté, paisible spectateur, aux péripéties du combat.

Mais la pensée qu'il pouvait être mis à la broche avait fait de lui un héros, le forçant à sortir un moment de sa nature égoïste et paresseuse.

La mer n'était pourtant pas bien loin ; mais la marche était si difficile à travers le marécage que plusieurs heures s'écoulèrent, avant que les trois fugitifs eussent atteint la plage.

Quand ils y arrivèrent, une clarté indécise glissait au sommet des montagnes et ricochait au loin sur la mer.

Le prince s'arrêta et se fit de ses deux mains réunies une longue-vue.

Un point noir se mouvait au large, c'était le canot.

Mais le canot veuf des deux nègres qui le montaient et abandonné au caprice des lames.

Qu'étaient devenus les deux nègres?

Sans doute ils avaient abordé en entendant le lointain fracas de la mousqueterie; puis ils s'étaient sauvés à l'intérieur des terres, abandonnant l'embarcation.

Le prince marchait toujours, et quelques centaines de pas encore le séparaient à peine de la première vague, lorsqu'un bruit se fit derrière les fugitifs.

C'était celui d'une arme à feu.

Une balle siffla au-dessus de la tête du prince; puis une autre, puis encore une autre.

Puis une dizaine de nègres, armés les uns de fusils, les autres d'arcs et de flèches, sortit

du marécage en poussant des cris de mort.

— Au canot! au canot! s'écria le prince Adomo.

— Tout à l'heure, dit froidement Pas-de-Chance. Puisque ma poudre se mouillerait, autant la brûler tout de suite.

Et il fit face aux ennemis et lâcha ses deux coups de fusil dans le groupe.

Deux nègres tombèrent.

Le Charançon imita Pas-de-Chance et deux autres noirs roulèrent dans le marécage.

Puis Pas-de-Chance et le Charançon, au milieu d'une grêle de balles et de flèches, se jetèrent à l'eau.

Le prince les imita.

Mais comme déjà il était à une brasse du rivage, une flèche siffla et vint s'enfoncer entre ses deux épaules.

Il jeta un cri de rage, mais il continua à nager.

Pas-de-Chance atteignit le canot le premier, s'y cramponna, lutta un moment avec la vague et finit par monter dans l'embarcation.

Le Charançon le suivait à peu de distance, et comme lui, il atteignit le canot.

Mais le prince qui était cependant un vigoureux nageur demeurait en arrière.

Pas-de-Chance et le Charançon gouvernèrent le canot sur lui.

Adomo paraissait épuisé; cependant, avec l'aide de ses deux amis, il parvint à se hisser à son tour dans l'embarcation.

La flèche qui l'avait atteint entre les deux épaules était demeurée dans la blessure.

Pas-de-Chance l'arracha.

— Ah! dit le prince, je sens que je vais mourir...

— Mourir! exclamèrent les deux jeunes gens.

— Oui, dit-il avec un sourire doux et triste, cette flèche est empoisonnée.

Un flot de sang noir jaillissait de la blessure.

— Et le poison est sans remède, ajouta le prince.

Cependant plusieurs des nègres s'étaient jetés à la nage, espérant rejoindre le canot et s'en emparer.

— A la barre! à la barre! cria le Charançon.

Et il s'empara des avirons et se mit à nager vigoureusement.

Le canot glissa sur les lames comme un alcyon et eut bientôt distancé les nègres épuisés.

Mais le prince pâlissait sous sa peau d'ébène, une torpeur générale s'emparait de ses membres, son œil devenait vitreux.

— Je vais mourir ! répétait-il.

Pas-de-Chance, tout en manœuvrant la barre, le soutenait dans ses bras.

— Amis, dit le prince, faites-moi une promesse.

— Parle, dit Pas-de-Chance.

— Quand je serai mort, vous ne jetterez pas mon corps à la mer, n'est-ce pas?

Le Charançon eut un singulier regard à l'adresse de Pas-de-Chance.

Un regard qui voulait dire :

— Que veut-il donc que nous en fassions?

Mais Pas-de-Chance répondit :

— Je devine ton désir et j'accomplirai ton dernier vœu. Nous retournerons t'ensevelir sur la côte d'Afrique, dussions-nous y trouver la mort.

Le prince fit un geste de remerciement, puis de sa voix qui s'affaiblissait de plus en plus :

— Mais ce n'est pas mon dernier vœu, dit-il.

— Que veux-tu encore?

Le prince tourna ses yeux vers le nord :

— Les hommes blancs que j'ai connus dans mon pays, dit-il, ces prêtres irlandais que protégeait le roi mon père et que mon frère a

fait mettre à mort, parlaient d'un Dieu unique qui est bon et miséricordieux.

— Tu veux être chrétien, dit Pas-de-Chance avec joie.

— Oui, dit le prince.

Il y avait dans le canot une outre pleine d'eau douce.

Le prince le regarda et dit encore :

— Les hommes blancs disaient qu'en répandant quelques gouttes d'eau sur la tête d'un homme, il devenait le serviteur de leur Dieu.

— C'est vrai, dit Pas-de-Chance.

Puis il ajouta :

— Mets-toi à genoux.

Le prince s'agenouilla en faisant un suprême effort, car ses forces l'abandonnaient.

Alors Pas-de-Chance trempa ses deux mains dans l'outre, les souleva au-dessus de la tête du mourant et dit en faisant un signe de croix :

— Au nom du Dieu vivant, je te baptise et te fais chrétien.

Le nègre répéta le signe de croix; puis un sourire ineffable passa sur ses lèvres, et son œil eut un rayonnement céleste et contempla

tour à tour les montagnes bleues de son pays et la mer infinie sur laquelle il flottait...

Puis le rayonnement s'éteignit et l'œil se ferma, en même temps qu'un dernier soupir s'échappait de sa poitrine.

Le prince Adomo, devenu chrétien, venait de rendre son âme à Dieu...

CHAPITRE XXXIII

Les deux enfants laissèrent un moment le canot sans direction, penchés qu'ils étaient sur le pauvre nègre qui venait de rendre le dernier soupir.

Mais enfin ce fut le Charançon qui reprit courage le premier.

— Est-ce que tu tiens beaucoup, dit-il à Pas-de-Chance, à accomplir la promesse que tu as faite à ce pauvre diable?

— Mais oui, dit Pas-de-Chance. L'engagement pris avec un mourant est sacré.

— Ainsi tu vas le porter à terre?

— Sans doute.

— Mais, malheureux, dit le Charançon, la côte est hérissée d'anthropophages.

— Nous attendrons la nuit...

— Ce qui ne nous empêchera pas de courir le risque d'être mangés.

Pas-de-Chance était tenace dans ses résolutions.

— Je l'ai promis, dit-il.

Le Charançon soupira et se mit à faire l'inspection du canot.

Les fusils, les vivres, la poudre qu'Adomo y avait fait transporter, s'y trouvaient encore.

Il y avait une outre d'eau douce, une autre d'une boisson fermentée que les nègres obtiennent avec la noix de coco, plusieurs livres de farine de manioc, des bananes et d'autres fruits.

— Tout cela, murmurait le Marseillais, ne vaut pas un quartier de lard et deux bonnes bouteilles de rhum.

Pas-de-Chance maintenait le canot au large, mais en vue des côtes.

Il avait couché le cadavre au fond de la barque, et la mort du nègre avait été si calme qu'il paraissait dormir.

Pendant toute la journée les deux enfants purent voir la côte d'Afrique à leur gauche; Pas-de-Chance, du moins, ne la perdit pas de vue.

Car le Charançon qui n'était cependant pas

blessé, s'était endormi de lassitude quelques heures après la mort du prince. Il est vrai qu'avant de fermer les yeux il avait bu et mangé tout son soûl.

Aucune des blessures de Pas-de-Chance n'était grave; il se lava avec de l'eau de mer et se fit de la charpie avec sa chemise qu'il déchiqueta avec ses dents.

La lunette emportée par le Charançon était toujours dans le canot.

Pas-de-Chance s'en servit pour explorer la côte. Le vent avait porté le canot du nord au sud, et, bien que Pas-de-Chance ne fût pas très-marin, il calcula qu'il était à peu près à trente lieues plus bas que la pointe où il se trouvait le matin; il était donc loin de cette vallée marécageuse parcourue la nuit précédente, et de cette rivière sur les bords de laquelle le prince Adomo avait été vaincu.

Il était plus que probable, en outre, que le pays vers lequel le vent semblait pousser le canot était sinon désert, du moins habité par des nègres vivant loin de la côte.

Grâce à sa lunette, l'enfant apercevait de hautes falaises noires et presque à pic.

Le soleil déclinait rapidement à l'horizon, la nuit allait venir.

Le Charançon dormait toujours.

Pas-de-Chance l'éveilla.

— Bagasse! dit le Marseillais en ouvrant les yeux, je rêvais que j'étais sur la Cannebière et qu'on venait de me nommer amiral.

Il se frotta les yeux, vit son compagnon d'abord, puis le cadavre du pauvre nègre, et dit :

— Allons! tu y tiens donc décidément? Et il faut aller enterrer ce prince moricaud.

— Je l'ai promis, répéta Pas-de-Chance.

Une bonne brise ventait du large, c'est-à-dire de l'ouest à l'est.

Le Charançon dressa le mât du canot, hissa la petite voile latine et se mit à la barre.

La voile se tendit et se mit à courir vent arrière.

Quelques heures après, elle abordait sur une plage déserte au pied des falaises.

Pas-de-Chance et le Charançon passèrent la nuit à terre, couchés sur le sable, après avoir solidement amarré le canot entre deux blocs de granit détachés des falaises et vainement battus par la mer.

Au petit jour, bien avant le lever du soleil, ils étaient à l'œuvre.

Pas-de-Chance avait pris un aviron et s'en servait comme d'une bêche.

Ils creusèrent un trou dans le sable, au bas de la falaise, et hors de la portée de la mer, même au temps des plus grandes marées.

Puis ils y déposèrent respectueusement le corps du prince Adomo, qu'ils recouvrirent avec du sable et de grosses pierres.

Après quoi, Pas-de-Chance coupa une branche à un arbuste sauvage qui croissait dans les anfractuosités du rocher, la tailla en forme de croix et la planta sur la fosse.

Mais à peine avait-il fini que le Charançon poussa un cri de joie :

— Une voile! une voile! dit-il.

Pas-de-Chance se tourna vers la mer.

Un navire passait toutes voiles dehors à deux portées de canon seulement de la côte.

Pas-de-Chance et le Charançon se précipitèrent vers le canot et le remirent à flot.

— Tu vois, dit le premier, une bonne action est toujours récompensée. Nous avons enterré le pauvre nègre et voici qu'un navire passe au large, et s'il nous aperçoit nous sommes sauvés!

Le Charançon avait hissé la voile, plutôt comme un signal que comme un moyen de gagner la haute mer, car le vent était tombé et il leur fallut prendre les avirons.

Pas-de-Chance chargea les fusils et se mit à exécuter de véritables feux de peloton.

Le navire paraissait se rapprocher de la côte à mesure que le canot qui s'en éloignait allait à sa rencontre.

Enfin le bruit des coups de fusil furent entendus à bord du navire.

C'était un brick de commerce hollandais; le Charançon le reconnut à son pavillon.

Le brick mit une embarcation à la mer et suspendit un moment sa course rapide.

Une heure après, nos deux jeunes aventuriers montaient à bord.

Le capitaine du brick hollandais était un gros buveur de bière, assez bonhomme, mais positif en affaires.

Le récit dela romanesque odyssée de Pas-de-Chance et de son compagnon le toucha médiocrement.

— Mes petits amis, leur dit-il, je vous ai recueillis parce que les lois de l'humanité m'en faisaient un devoir. Mais vous pensez bien que je ne me détournerai pas de mon chemin pour retourneren Europe. Je vais au Cap, j'y resterai jusqu'à l'automne, et je ne reviendrai à Amsterdam que l'hiver prochain. Avez-vous

de l'argent pour payer votre passage et votre nourriture à bord ?

Pas-de-Chance et le Charançon ne possédaient pas un rouge liard, et ils en firent l'aveu.

— Alors, dit le capitaine, vous servirez en qualité de matelots.

Les deux jeunes gens acceptèrent, et le navire continua sa route vers le Cap.

En cet endroit de son récit, Godefroy fut interrompu par un coup de sonnette qui se fit entendre dans l'autre chambre.

Il tressaillit, regarda la diva et lui dit avec embarras :

— Peut-être bien que ma présence ici...

— Eh bien ? fit la diva.

— Vous gênera... peut-être...

Elle se mit à rire comme au bon temps où elle n'était que Bastinguette.

— Tu es un sot ! dit-elle.

En même temps la porte s'ouvrit, Godefroy jeta un cri de stupéfaction et de joie :

Deux personnes s'étaient arrêtées sur le seuil non moins étonnées, non moins interdites.

C'étaient un homme tout grisonnant, et une bonne grosse femme rondelette et haute en couleurs.

L'homme portait un bon paletot de gros drap et une casquette à visière de cuir.

La femme avait un châle tartan sur les épaules et un bonnet à rubans sur la tête.

— Mon oncle, ma tante, dit Bastinguette, ne le connaissez-vous donc pas?

Mais déjà Pas-de-Chance était dans les bras de Coqueluche et de sa femme.

Et tous deux pleuraient, les bonnes gens, et ils disaient en le couvrant de baisers :

— Ah! cher enfant du bon Dieu, c'est donc bien vrai que tu n'es pas mort?

CHAPITRE XXXIV

Pas-de-Chance pleurait de joie sous les baisers de la bonne mère Coqueluche et du vieux saltimbanque.

Et celle qui s'était appelée Bastinguette et qui l'était restée par le cœur souriait à ses épanchements.

Coqueluche qui avait la larme à l'œil, s'assit, frappa du poing sur la table et s'écria :

— Eh bien! non, maman Coqueluche était comme moi tout à l'heure, elle n'y voulait pas croire.

Et comme Pas-de-Chance les regardait avec étonnement, Bastinguette lui dit :

— Tout à l'heure, quand j'ai donné des or-

dres pour le déjeuner, j'ai envoyé ma femme de chambre prévenir mon oncle et ma tante que tu étais de retour, comprends-tu ?

— Oui, répondit Pas-de-Chance qui essuyait ses yeux tout rouges.

Bastinguette reprit, en s'adressant à Coqueluche :

— Mon oncle, avez-vous déjeuné ?

— Nous allions nous mettre à table quand mamzelle Fanny est venue, répondit la mère Coqueluche.

— Alors mettez-vous là et déjeunez... et laissez mon pauvre Pas-de-Chance me finir son histoire.

— Mais d'où viens-tu, mon enfant? et comment se fait-il que tu ne sois pas mort? demanda le bon Coqueluche.

— Moi, dit la bonne grosse femme, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps et voilà cinq ans que je te fais dire des messes, mon garçon.

— On vous dira tout cela, répondit Bastinguette; mais pour le moment laissez-le continuer, car je suis encore plus pressée que vous.

Coqueluche et sa femme s'inclinèrent en gens qui étaient habitués à faire les trente-six mille volontés de Bastinguette.

Et Pas-de-Chance reprit le récit de ses aventures :

— Le capitaine hollandais faisait donc route vers le Cap — celui que Vasco de Gama appelait le cap des Tempêtes et sur lequel veillait le terrible génie Adamastor — celui qu'on nomme aujourd'hui cap de Bonne-Espérance, car la difficulté vaincue dans le présent ou le passé, c'est l'espoir dans l'avenir.

La traversée fut longue, difficile, mélangée d'accalmies et de gros temps; Pas-de-Chance se conduisit en bon matelot, laissant souvent sa part de ration au Charançon qui, en échange, lui laissait volontiers sa part de besogne.

Enfin on arriva au Cap.

Mais là le Hollandais fit appeler les deux jeunes gens, et leur dit :

— Vous êtes marins comme de vrais Lascars, mes enfants, et je ne veux pas à mon bord des matelots ignorants du métier.

Vous n'avez pas même gagné votre nourriture; par conséquent je vous conseille d'attendre ici qu'un navire, dont le typhus, le scorbut ou la fièvre jaune aura décimé l'équipage, vous embauche; mais moi je n'ai plus besoin de vous.

Le Charançon était un bon Marseillais, comme on dit, il vantait fort la Cannebière

mais comme il n'avait ni père ni mère, ni frères ni sœurs, il ne tenait pas plus que ça à y retourner.

Il prit donc philosophiquement son parti.

Mais Pas-de-Chance, qui, songeant toujours à Bastinguette, s'était bercé de l'espoir de retourner en Europe, Pas-de-Chance se mit à pleurer.

Le Charançon essaya de le consoler.

— Que tu es bête! dit-il. On crevait de faim à bord du navire hollandais. Le capitaine est un grigou. Nous étions beaucoup mieux à bord du *Fowler*, sauf que le métier ne te convenait pas. Mais autrement...

— Je ne reverrai jamais Paris, ni Bastinguette, ni le père et la mère Coqueluche, disait Pas-de-Chance en se lamentant.

Le Charançon répondait :

— Moi, j'ai dans l'idée que nous allons faire fortune dans ce pays-ci, et que nous épouserons la fille de quelque boër.

— Qu'est-ce que ça, un boër? demanda Pas-de-Chance.

— Comment! tu ne sais pas?

— Non...

Alors, le Charançon, qui, en sa qualité de Marseillais, savait tout et inventait le reste, le Charançon se mit en devoir d'expliquer que

les boërs sont, au Cap, de riches fermiers d'origine hollandaise, qui vivent comme des seigneurs dans de véritables principautés, qu'ils ont de nombreux esclaves, d'innombrables troupeaux, des femmes ravissantes, et en abondance toutes les joies et toutes les douceurs de la vie.

Le Charançon faisait l'énumération de toutes ces belles choses, n'ayant pas un shilling dans sa poche et fumant sa dernière pipe de tabac.

Pas-de-Chance, qui croyait assez volontiers ce que disait le Charançon, ne révoquait nullement en doute l'existence opulente des fermiers hollandais, mais il n'était nullement séduit par les promesses de son compagnon d'exil de France.

Peu soucieux du confortable de la vie hollandaise, Pas-de-Chance regrettait toujours sa misérable existence de saltimbanque, son grabat dans la baraque de Coqueluche et le doux regard de sa chère Bastinguette.

La ville du Cap est grande.

Les deux enfants errèrent une partie de la matinée à l'aventure et finirent par s'arrêter sur une immense place où se tenait un marché de bestiaux.

Il y avait sur cette place beaucoup de monde,

des gens de toute nation et principalement plusieurs de ces fameux fermiers tant vantés par le Charançon.

Ils passaient fiers et superbes, avec leurs chapeaux de paille grands comme des parasols, leur pipe à tuyau de bambou, écrasant leurs petits chevaux de pays du poids de leur ventre florissant.

Le Charançon les lorgnait du coin de l'œil, disant de temps en temps à Pas-de-Chance :

— Tu vas voir qu'ils vont nous emmener!

Mais les boërs passaient l'un après l'autre et ne faisaient même pas attention aux deux Européens.

Alors le Charançon, voyant que la montagne ne venait pas à lui, se décida à aller vers la montagne.

C'est-à-dire qu'il prit la résolution d'offrir ses services au premier fermier hollandais qui passerait.

Il hésita un moment à faire son choix, cependant, car il y en avait bien une trentaine sur le marché, les uns achetant, les autres vendant.

Enfin, comme l'un d'eux qui avait mis pied à terre pour conclure une affaire remontait à cheval de fort belle humeur, signe certain que

la transaction lui était avantageuse, le Charançon n'hésita plus.

Il s'avança vers le Hollandais, le salua avec respect, l'appela esquire, c'est-à-dire chevalier, et le Hollandais s'arrêta un peu étonné.

Tous les Hollandais parlent anglais.

Le Charançon savait l'anglais mieux que le français et presque aussi bien que le provençal.

Le mot esquire flatte toujours un boër.

Le boër s'arrêta donc et dit au Charançon :

— Que veux-tu?

— Excellence, répondit le Marseillais, mon compagnon et moi nous naviguions sur le brick le *Rotterdam* que vous voyez en rade, et le capitaine nous a renvoyés.

— Pourquoi ?

— C'est un homme fantasque, dit le Charançon. Quand il a un bon matelot sous la main, il n'en veut plus. Cette fois, il en avait deux, et il les a congédiés tout de même.

En parlant ainsi, le Charançon montrait Pas-de-Chance.

— Eh bien, que puis-je faire à cela, mon garçon ? demanda le boër.

— Dame! je ne sais pas, dit le Charançon qui prit un air ingénu ; mais je vous avouerai, excellence, que mon camarade et moi nous

sommes sans aucune recommandation, et que nous ne connaissons personne dans ce pays qui est le plus beau pays du monde.

Le boër crut que les deux matelots lui demandaient l'aumône, et il tira une pièce de monnaie de sa poche.

Mais le Charancon la repoussa avec fierté :

— Nous ne mendions pas, dit-il.

— Alors, dit le boër un peu surpris, mais dès lors favorablement prévenu, que puis-je faire pour vous, mes enfants ?

Et il regardait alternativement, du haut de sa selle, la mine fûtée du Charançon et le joli visage de Pas-de-Chance.

Le Charançon continua son rôle d'orateur :

— Nous voudrions, dit-il, un travail honnête qui nous permît de gagner loyalement notre vie.

— Mais, dit le boër, je ne suis pas marin, mes enfants ; je n'ai pas de navire, et n'ai nul besoin de matelots par conséquent.

— Quand on est matelot fini, dit avec aplomb le Charançon, on est bon à tout.

— Je suis un fermier de l'intérieur des terres, dit encore le boër.

— Nous travaillerons à la terre.

— Je ne cultive pas, je n'élève que des troupeaux.

— Eh bien! nous serons bergers...

Le boër fut séduit par tant de bonne volonté unie à tant de bonne humeur.

C'était surtout le visage intéressant et doux de Pas-de-Chance qui l'intéressait.

Celui-ci, cependant, n'avait rien dit encore, laissant au Charançon cette occasion de déployer ses qualités d'orateur.

Le boër, un moment pensif, dit enfin :

— Savez-vous monter à cheval?

— Bagasse! grommela le Charançon, un Marseillais doit savoir tout faire.

Et il répondit :

— Certainement, excellence.

Pas-de-Chance fit également un signe de tête affirmatif.

Seulement, si le Charançon se vantait peut-être, assurément Pas-de-Chance, qui depuis quatre ou cinq ans soignait les chevaux du père Coqueluche, disait la vérité.

— Eh bien! mes enfants, reprit le boër, je vais vous emmener à ma ferme. J'ai acheté un lot de chevaux, là, tout à l'heure, sur le marché, et je vous chargerai de les conduire.

— Nous sommes prêts, dit le Charançon.

— Oh! un moment... dit encore le Hollandais, combien voulez-vous gagner?

— Nous ne voulons que gagner votre bienveillance pour le moment, excellence; après quoi vous nous rétribuerez selon nos faibles mérites.

Cette réponse du Charançon eût décidé le fermier s'il eût hésité encore :

— Eh bien ! venez avec moi, dit-il.

Pas-de-Chance et le Charançon le suivirent.

CHAPITRE XXXV

Le boër était un homme d'environ quarante-cinq ans, de type hollandais pur sang, et le visage empreint de cette bonhomie que les peintres flamands ont prêtée aux gens des Pays-Bas.

Il était un peu obèse, mais de haute taille, les épaules larges et bâti comme un hercule de foire.

Son front de moyenne grandeur annonçait cependant l'intelligence, et ses yeux bleus n'étaient pas dépourvus d'une certaine vivacité pleine d'énergie.

Pas-de-Chance se sentit tout de suite entraîné vers lui par une irrésistible sympathie.

Ce fut peut-être cette rapide inspection et ce sentiment d'attraction presque instantané qui décida notre héros à suivre le Charançon et, par conséquent, le boër.

Celui-ci, à demi tourné sur sa selle, avait mis son cheval au pas et disait, en remontant une de ces belles rues aux toits en terrasse qui font l'orgueil de la ville du Cap et descendent par une pente insensible du flanc de la montagne de la Table vers la mer :

— Vous êtes donc sans ressources, mes enfants ?

— Absolument, excellence.

— Et peut-être n'avez-vous pas mangé depuis hier?

— Ni bu, dit le Charançon avec la stoïque franchise d'un Spartiate.

— Eh bien, venez à mon hôtellerie... et vous déjeunerez avec moi, car je ne compte partir du Cap qu'au coucher du soleil.

Le Charançon jeta à Pas-de-Chance un regard de triomphe, et lui dit en français :

— Tu vois bien, bagasse! que quand on a l'honneur de voyager avec un enfant de la Cannebière, on se tire toujours d'affaire.

Le boër, au bout d'un quart d'heure de marche, s'arrêta devant une magnifique hôtel-

lerie qui tenait à la fois, pour le confortable et la simplicité, de la taverne flamande et de l'hôtel anglais.

Il mit pied à terre, et les domestiques s'empressèrent autour de lui.

Il donna alors quelques ordres en hollandais et entra dans une vaste salle qui se trouvait au rez-de-chaussée, et dans laquelle régnait le long des murs une immense table en fer à cheval.

Les narines du Charançon se dilatèrent, et toute sa physionomie exprima la sensualité la plus gastronomique.

La table était chargée de viandes chaudes et froides, et, de proche en proche, miroitait dans les flacons de cristal ce vin jaune comme de l'ambre des collines du Cap, que l'Europe paye un prix fou.

Le Hollandais se mit à table et dit aux jeunes gens :

— Mangez à votre faim, buvez à votre soif d'abord. Nous causerons après.

Le Charançon fut fidèle au programme, et bien qu'il soit convenu qu'un héros de roman, doublé d'amoureux, est un être trop poétique pour descendre aux misérables besoins de la vie, nous devons avouer humblement que Pas-de-Chance imita le Charançon.

Le Hollandais souriait en voyant ces deux enfants se consoler en quelques minutes de longues et cruelles heures de privation.

Le Marseillais, qui naviguait depuis l'âge de dix ans et avait relâché déjà un peu partout, ne s'était pourtant jamais trouvé à pareille fête.

Quant au pauvre Pas-de-Chance, les maigres repas de la troupe de Coqueluche, le biscuit du *Fowler* et la viande salée du navire américain, ne l'avaient point gâté, comme on pense!

Le boër regardait toujours Pas-de-Chance et semblait reporter sur lui toute la sympathie que les deux jeunes gens lui avaient d'abord inspirée.

Le repas fini, le boër se fit apporter une longue pipe en terre toute chargée et l'alluma.

Puis il se mit à fumer silencieusement.

Mais le Marseillais s'était mis en belle humeur, grâce au vin du Cap, et sa verve méridionale surexcitée se fit jour en un flot de paroles et de plaisanteries.

Les peuples du Nord, hommes graves avant tout, goûtent peu l'esprit français. La finesse parisienne glisse sur eux et n'est jamais comprise.

En revanche, le Marseillais a du succès partout.

Sa hâblerie traditionnelle, ses plaisanteries au gros sel finissent par dérider les Allemands, — un peuple qui ne rit pas facilement, pourtant.

Et le boër, qui avait cependant le sérieux et la gravité de ses ancêtres, fut contraint de sortir de cette nonchalance de corps et d'esprit où le plongeait la fumée de sa pipe, pour faire accueil à la gaieté du Charançon.

Mais, tout en riant, il considérait le visage mélancolique de Pas-de-Chance, et c'était Pas-de-Chance qui seul, maintenant, l'intéressait.

Le maître de l'hôtellerie vint avertir le boër qu'on venait d'amener dans les écuries le lot de chevaux qu'il avait acheté.

Mais le Hollandais ne se dérangea point et continua à écouter les histoires du Marseillais.

Sa pipe finie, il se leva pesamment et alla visiter, toujours suivi par ses nouveaux serviteurs, les chevaux qu'il avait achetés.

Il y en avait trente.

Pas-de-Chance admira naïvement cette petite race pleine de feu et de vaillance, et la vue de ces beaux étalons ne contribua pas peu dans sa résolution de suivre le boër.

Le fermier, comme on le pense bien, n'était point venu seul au Cap.

Il avait amené une demi-douzaine de serviteurs, Cafres et Hottentots, sous la conduite d'une manière d'intendant de race blanche, d'origine hollandaise comme lui.

Ce dernier personnage se nommait Paddy.

C'était un solide gaillard, fondu à peu près dans le même moule que son maître, mais beaucoup plus jeune.

Il toisa les deux jeunes gens avec une certaine insolence qui déplut fort au Charançon.

Celui-ci dit à Pas-de-Chance :

— Voilà un drôle qui paraît peu satisfait de nous voir de la maison ; il faudra nous en méfier.

Le Hollandais lui donna des ordres.

Paddy, qui parlait anglais comme tous les Hollandais, assez jeunes pour être nés sous la domination britannique, — car le Cap appartient maintenant à l'Angleterre, — Paddy emmena Pas-de-Chance et son compagnon courir la ville pour leur acheter des vêtements.

Les pauvres vareuses de nos deux héros étaient en loques, et leur chapeau ciré était loin de les pouvoir garantir de l'ardeur du soleil.

En route, le Marseillais essaya de sa belle

humeur sur Paddy, comme sur le boër, mais sans succès aucun.

Paddy était un être taciturne qui ne riait jamais; seulement il exécuta ponctuellement les ordres qu'il avait reçus.

En moins d'une heure, le Charançon et Pas-de-Chance furent vêtus comme des fermiers du Cap.

— Voilà un homme qui fait bien les choses, dit le Charançon qui s'admirait dans sa veste rayée de bleu et de blanc, sous son large chapeau d'écorce de palmier.

Il faisait allusion au boër.

Mais Pas-de-Chance secoua la tête :

— C'est trop beau pour durer, dit-il.

— Bagasse! dit le Marseillais, est-ce que tu vas nous porter malheur?

— A toi, non, mais à moi...

Et Pas-de-Chance eut son sourire mélancolique.

Le Charançon essaya de faire causer Paddy en revenant à l'hôtellerie où le boër faisait ses préparatifs de départ.

Mais Paddy y répondait par monosyllabes.

Cependant il apprit que la ferme et les vastes propriétés du boër se trouvaient situées à quinze lieues du Cap, dans la province de Saldanah,

dans un pays isolé de toute habitation, mais en revanche très-voisin des Cafres, race féroce, perpétuellement en guerre avec les Européens.

— Sont-ils cannibales? avait demandé avec inquiétude le Charançon, qui avait toujours peur d'être mangé.

— Nön, répondit laconiquement Paddy.

Le noir qui s'appelait Van-Hopp était déjà à cheval, lorsque Pas-de-Chance arriva à l'hôtellerie.

Les chevaux achetés étaient couplés deux par deux, et chaque couple portait un coffre.

Le boër était au milieu, comme un officier qui commande son escadron.

— A cheval! dit-il au Marseillais et à Pas-de-Chance.

On amena au Charançon une petite jument pleine de feu, et Paddy l'invita ironiquement à se percher dessus.

— Bagasse! murmura le Marseillais en se mettant en selle, je ne suis pas bien sûr d'être ici chez moi.

En effet, trois minutes après, le Marseillais passait par-dessus la tête de sa monture qui s'était mise à ruer.

En revanche, Pas-de-Chance se souvenait de

son éducation première et sautait, en vrai saltimbanque, sur le dos de l'étalon le plus fougueux du convoi.

D'un coup d'œil, le boër qui riait en voyant le Charançon se relever honteux et meurtri, jugea que Pas-de-Chance était cavalier, et il lui fit signe de prendre son malheureux compagnon en croupe.

Puis il ordonna le départ, et le convoi sortit au pas de la ville du Cap, pour se diriger vers l'intérieur des terres.

Pas-de-Chance se tourna sur sa selle; à mesure que la petite caravane gravissait les hauteurs qui dominent la ville, il jeta un long regard sur la mer...

N'était-ce pas la route de France?

La route qui le ramènerait, si jamais il pouvait la reprendre, vers sa chère Bastinguette !

CHAPITRE XXXVI

Le boër Van Hopp et sa troupe quittèrent donc la ville du Cap au coucher du soleil.

A la nuit, ils entraient dans un pays où disparaissait toute trace d'habitation.

Ils avaient contourné la montagne de la Table et n'apercevaient plus la mer.

Le Charançon, pris en croupe par son ami Pas-de-Chance, le serrait à l'étouffer et se cramponnait à lui comme un homme qui se noie à la corde qu'on lui jette.

Celui-ci avait rangé son cheval auprès de celui du boër qui, de temps en temps, se prenait à admirer la souplesse de jambes, la légèreté de main du jeune Français.

C'était un homme assez communicatif que

maître Van Hopp, en dépit de son origine hollandaise. Il se mit à causer avec Pas-de-Chance tout en trottant, et il le mit au courant de l'existence que lui et ses pareils menaient dans l'intérieur des terres.

Mais le Charançon, trop occupé de se maintenir sur la croupe du cheval, n'écoutait guère.

Pas-de-Chance, au contraire, était tout oreilles, et voici ce qu'il apprit :

Les boërs sont les descendants des premiers colons hollandais, et ils ont conservé intacts les mœurs et les opinions de leurs pères. Soumis aujourd'hui à l'Angleterre, ils n'ont jamais accepté franchement sa domination, et regretteront, éternellement peut-être, le drapeau protecteur de la mère patrie.

Le boër se dit gentilhomme, gentilhomme fermier, bien entendu. Il est demeuré fidèle au culte des souvenirs; il boit, dans les fêtes de famille, à la santé du roi Guillaume.

L'Angleterre est tolérante pour les boërs; elle les laisse tranquilles dans leurs vastes solitudes, où ils sont sans cesse en butte aux attaques des Cafres et des Hottentots.

Aussi chaque ferme de boër est-elle une manière de forteresse entourée de hautes murailles en terre, d[illegible]issades et de fossés.

Les hommes ne sont pas les seuls ennemis qu'aient à craindre les boërs.

L'Afrique méridionale est peuplée de bêtes féroces, telles que chats-tigres, panthères, léopards et buffles sauvages désignés sous le nom d'aurochs.

Les fermes sont loin les unes des autres, souvent à une distance de quatre ou cinq lieues, et presque toujours séparées par de vastes forêts.

Le sol est humide, détrempé par les pluies, couvert de hauts pâturages au milieu desquels rampent de dangereux reptiles.

Quelquefois, la nuit, le boër, sa femme et ses enfants et ses nombreux serviteurs dorment paisiblement lorsqu'ils sont tout à coup éveillés en sursaut.

Les chiens font entendre des aboiements furieux ; les chevaux tremblent à l'écurie ; dans les étables, les troupeaux bêlent de frayeur.

C'est une bande de loups qui rôde autour de la ferme.

Le boër et ses hommes se lèvent ; on repousse l'ennemi à coups de fusil.

Une autre fois ce sont les Cafres qui mettent à exécution une razzia.

Alors le boër et ses gens montent à cheval et le combat s'engage.

Au jour l'ennemi, hommes ou animaux, a disparu, et le calme est revenu jusqu'à la nuit suivante.

Car le jour, c'est le règne de la paix. Le soldat redevient laboureur.

Le boër donnait complaisamment tous ces détails à Pas-de-Chance, et lui montrait les pistolets contenus dans les deux fontes de sa selle et la carabine que lui et ses gens portaient à l'arçon de la selle, dans un talon de cuir.

Cependant la nuit était venue et les serviteurs du boër s'étaient rangés deux par deux, plaçant entre eux les chevaux sans cavaliers.

Paddy était à leur tête.

Paddy causait avec un Cafre presque blanc et appartenant à cette race métisse, qui est née du croisement des Hollandais avec les Cafres et qu'on désigne sous le nom d'*Africanders*.

L'Africander, que Paddy, homme de pur sang, honorait de sa conversation, était un petit homme sec, maigre, très-nerveux, à l'œil noir profondément enfoncé sous l'arcade sourcilière, aux lèvres minces et railleuses.

Tout, dans cet homme, indiquait l'astuce et la méchanceté.

— Hé! petit père, disait-il, se servant d'une locution familière aux gens de couleur quand

ils s'adressent à un homme de sang blanc, — que pensez-vous de ces deux jeunes gens que le maître a trouvés on ne sait où, et qui paraissent être déjà ses amis.

— Je n'en pense rien de bon, répondit Paddy.

— Ni moi, dit l'Africander qui se nommait Tom.

— Ah! fit Paddy.

— Le maître est faible, reprit le rusé mulâtre, on entre dans son amitié comme dans une maison ouverte,

— C'est vrai, ce que tu dis là, répondit le Hollandais.

Tom continua :

— Le maître est facile à conduire avec des paroles flatteuses; on fait de lui ce qu'on veut. Ces deux hommes blancs ont la langue dorée; il faut prendre garde, petit père.

— Que veux-tu dire? demanda séchement Paddy.

— Eh! Katt est bien belle, ajouta le Cafre.

A ce nom, Paddy se trémoussa sur sa selle comme un possédé, puis, son visage ordinairement enflammé devint d'une pâleur mortelle.

— Te railles-tu, esclave? fit-il d'une voix sourde.

— Non. Mais j'ai peur pour vous.

— Et pourquoi donc ?

— Est-ce que vous n'aimez pas Katt, la fille du maître?

— Oui, je l'aime...

— Et vous espérez que le maître vous la donnera en mariage, n'est-ce pas, petit père ?

Paddy ne répondit pas tout d'abord; puis au bout d'un moment, avec un gros rire nerveux :

— Et à qui veux-tu donc qu'il la donne ? à un homme de couleur, peut-être ?

— Non, dit le mulâtre, la blanche Katt, la fille du maître, n'est point faite pour un homme qui a du sang mêlé. Et comme après le maître et son fils Joë vous étiez, hier encore, le seul blanc qui se trouvait sur la ferme....

Paddy serra les poings :

— Oh ! dit-il, ce n'est pas ces deux avortons que vous emmenez avec vous qui me rendront jaloux.

— Hé ! hé ! ricana l'Africander.

— Je leur tordrais plutôt le cou comme à un poulet, vois-tu, Tom !

— C'est égal, si j'osais vous donner un conseil, petit père...

— Parle.

— Je vous dirais : Il vaut mieux prévenir le mal que le réparer,

— Je ne te comprends pas...

— A votre place, je m'arrangerais de façon que Katt ne vît point les deux étrangers...

— C'est difficile.

— Et que les deux étrangers quittassent la ferme dès demain.... de gré ou de force.

— Tu as peut-être raison, murmura le jajoux Paddy, mais ce que tu me proposes là est difficile.

— Vous croyez ? fit le Cafre qui montra ses dents blanches en un sourire perfide.

— Dame ! répondit Paddy. Le maître ne les a pas emmenés aujourd'hui pour les renvoyer demain.

— Le maître peut changer d'idée...

Paddy secoua la tête.

— Et si vous me vouliez laisser carte blanche, reprit l'Africander.

— A toi ?

— Oui. Je me chargerais bien de vous en débarrasser.

— Que ferais-tu ?

— C'est mon secret, répliqua Tom. Seulement, je vais vous proposer un marché.

— Voyons !

— Vous savez que j'aime Gipsy.

— La fille du Hottentot Jupiter?

— Oui, petit père.

— Eh bien?

— Gipsy est promise en mariage par le maître à cet idiot de Patrick, un nègre presque blanc, et Gipsy n'aime pas cet homme.

— T'aime-t-elle, toi?

— Comme vous aimez Katt.

— Et tu voudrais que je détournasse le maître de l'idée de marier Patrick et Gipsy?

— Vous l'avez dit, petit père.

— Et alors tu me débarrasserais des deux étrangers?

— Précisément, ce serait troc pour troc.

— Je le veux bien, répondit Paddy, un service en vaut un autre.

— Si j'épouse Gipsy, dit l'Africander, vous épouserez Katt. Mais, si je ne vous débarrasse pas des deux étrangers, c'est que le maître ne voudra pas que Gipsy soit ma femme, et alors je ne réponds plus de rien.

— C'est marché conclu, répondit Paddy.

Cependant la petite troupe avait fait du chemin, et depuis longtemps elle trottait au milieu de vastes solitudes et par une obscurité

profonde, lorsque la lune se leva derrière les hautes montagnes.

En même temps, au fond d'un vallon boisé, Pas-de-Chance, qui suivait des yeux le doigt indicateur du boër, aperçut les toits d'un vaste corps de bâtiment qui ressemblait plutôt à une petite ville qu'à une habitation particulière.

C'était Ankastrem, la ferme du boër.

CHAPITRE XXXVII

Il y avait huit jours que nos deux héros étaient à Ankastrem.

C'était, nous l'avons dit, le nom de la ferme du boër Van Hopp.

Dès le lendemain de leur arrivée, ils avaient été installés chacun dans leurs nouvelles fonctions.

Fonctions tout à fait différentes, comme on va le voir.

Le Charançon parlait assez bien l'anglais, et il avait une demi-instruction, c'est-à-dire qu'il savait lire, écrire et calculer.

Pas-de-Chance était bien tout aussi lettré, peut-être, mais ses talents d'écuyer avaient fixé l'attention du boër.

Or donc, le Charançon avait eu pour emploi de tenir une espèce de comptabilité de la ferme et de rester à la maison.

Les comptes du boër étaient loin d'être en ordre.

Moitié fermier, moitié soldat, le boër n'était pas, comme on dit, un homme de plume, et son fils, qui avait reçu plus d'éducation et qu'il avait envoyé au collége du Cap, se trouvait trog grand seigneur pour descendre à certains détails.

Le Charançon était donc devenu, dès le premier jour, le teneur de livres, l'économe de la ferme.

Le boër l'avait présenté à sa fille Katt, en lui disant qu'il n'aurait affaire qu'à elle, pour ainsi dire.

Katt était une grande et belle jeune fille de vingt ans environ, aux yeux bleus, aux cheveux châtains, fraîche comme une rose et rieuse comme une Française.

Du moins telle était la réputation qu'elle avait à la ferme lorsque le Charançon et Pas-de-Chance y étaient arrivés.

Pas-de-Chance avait donc attiré par sa hardiesse à cheval et sa merveilleuse adresse à tous les exercices du corps l'attention du boër.

Celuí-ci, comme nous l'avons dit, avait éprouvé dès le premier jour un irrésistible sentiment de sympathie pour l'enfant.

— Mon fils, lui dit-il, se servant d'une expression assez usitée chez les Hollandais, je te fais chef de troupeaux. C'est toi qui auras le département des chevaux à demi sauvages que j'élève dans mes vastes prairies.

Donc, depuis huit jours, Pas-de-Chance était devenu l'égal du Hollandais Paddy.

Paddy avait sous son commandement les troupeaux de moutons et de bœufs, Pas-de-Chance les chevaux.

Dès le matin, le jeune homme était à cheval, la carabine à l'arçon, les épaules couvertes d'une peau de buffle pour le préserver du froid et de la pluie; et souvent il ne rentrait à la ferme que bien avant dans la soirée.

Les mœurs des boërs sont patriarcales; maîtres et serviteurs mangent à la même table, et les blancs occupent le haut bout, les gens de couleur le bas bout.

Le Charançon s'asseyait donc à la table du boër et son intarissable gaieté faisait rire aux éclats la belle Katt.

Cela avait été ainsi d'abord, car depuis quelques jours Katt ne riait plus d'aussi bon cœur.

On eût dit que la mélancolie de Pas-de-Chance avait déteint sur elle.

Mais le Charançon dont les prétentions étaient multiples s'attribuait cette modification dans le caractère de Katt, et comme un Marseillais n'a jamais gardé un secret pour lui seul, il éprouva le besoin de s'épancher un soir dans le cœur de son ami Pas-de-Chance.

Le souper était fini, et le boër avait donné le signal du repos.

Les Cafres et les Hottentots employés à Ankastrem regagnaient le bâtiment qu'ils occupaient et qui était séparé du principal corps de logis.

La belle Katt était montée dans sa chambre.

Le boër, armé de son fusil et suivi par deux molosses énormes, faisait l'inspection quotidienne des divers corps de logis, des basses-cours et des clôtures.

Le Charançon emmena Pas-de-Chance dans le jardin de la ferme, et tous deux, en fumant, se promenaient au clair de lune.

— Dis donc, camarade, dit alors le Charançon, réponds-moi franchement.

— Sur quoi? demanda Pas-de-Chance étonné.

— Aimes-tu toujours Bastinguette?

— Toujours.

— Et tu songes à retourner en Europe?

— Plus que jamais.

— Nous sommes pourtant bien ici. Le boër est le meilleur homme du monde.

— C'est vrai, murmura Pas-de-Chance.

— Katt est charmante.

— C'est vrai, dit encore Pas-de-Chance sans la moindre émotion.

— Là, sérieusement, reprit le Charançon, c'est toujours Bastinguette que tu aimes?

— Et qui peut-on aimer, si on n'aime Bastinguette? fit le naïf Pas-de-Chance.

— On peut aimer Katt, dit le Charançon.

— La fille du maître?

— Pourquoi pas?

Pas-de-Chance regarda son compagnon d'un air qui voulait dire :

— Je crois que tu es un peu fou.

Mais le Charançon continua :

— As-tu remarqué comme elle riait de bon cœur quand nous sommes arrivés ici?

— Oui certes; est-ce qu'elle ne rit plus?

— Beaucoup moins. Elle est devenue toute songeuse.

— Ah!

— Ensuite, continua le vantard Marseillais, je crois bien qu'elle s'attendait à devenir un

jour ou l'autre la femme de cet imbécile de Paddy.

— Je le crois aussi, dit Pas-de-Chance.

— Elle riait volontiers avec lui, et quand il lui prenait la main, elle ne la retirait pas.

— A quoi veux-tu donc en venir?

— A ceci. Elle ne rit plus avec Paddy; et ce soir, comme il voulait lui prendre la main, elle l'a retirée vivement.

— Elle lui boude peut-être...

— Non, elle ne l'aime pas. Et si elle ne l'aime pas... c'est qu'elle en aime... un autre...

Ici le Charançon s'arrêta un moment; puis regardant Pas-de-Chance avec une sorte de commisération :

— Bien vrai, dit-il, tu aimes toujours Bastinguette?

— Ma vie est à elle, répliqua simplement Pas-de-Chance.

— Oh! je respire, fit le Charançon, qui, en effet, respira fort bruyamment!

— Mais pourquoi?

— Pourquoi? mais parce que Katt m'adore, dit le Charançon.

Pas-de-Chance ne put se défendre d'un regard de doute; mais le Marseillais continua :

— Elle m'adore, mon cher, et je l'épouserai.

— Tu crois ? fit Pas-de-Chance, naïf dans son scepticisme.

— Je l'épouserai, te dis-je. Et je serai riche... et puisque tu as tant envie de retourner en Europe.

— Eh bien ?

— Je te donnerai de l'argent. Tu iras épouser Bastinguette.

— Bon !

— Et tu la ramèneras ici...

Pas-de-Chance se prit à sourire. Il n'ajoutait qu'une foi médiocre aux espérances du Charançon.

Tous deux continuèrent à se promener dans le jardin, auprès d'une grande haie.

Le Charançon se livra à tous les dévergondages de son imagination méridionale et construisit mille châteaux en Espagne.

Pas-de-Chance l'écoutait; mais tout en l'écoutant il songait à Bastinguette.

....

Or, derrière la haie, il y avait un homme pâle et frémissant qui, plus d'une fois, avait serré dans sa main convulsive la poignée de sa carabine.

Cet homme c'était Paddy.

Chaque parole du Charançon lui arrivait

claire et distincte et lui entrait au cœur comme la pointe d'un stylet.

Quelque chose qui rampait dans l'herbe comme une couleuvre se glissa alors auprès de lui.

Mais Paddy n'y prit garde.

Paddy, ivre de rage, murmurait :

— C'est vrai ce que dit ce Français maudit. C'est lui qui m'a pris le cœur de Katt.

Et il pressait toujours son fusil; mais il n'osait le mettre à l'épaule et disait encore :

— Si je tue cet étranger, le boër me chassera et Katt me méprisera.

Mais le Charançon se vantait toujours de l'amour de Katt, et Paddy, perdant la tête, murmura :

— Mais si je le tue, il n'épousera pas Katt.

Et cette fois il épaula et attendit que le Charançon se trouvât en pleine lumière de la lune, entre deux arbres, car le jardin était couvert de cette luxuriante végétation qu'on ne rencontre qu'en Afrique.

CHAPITRE XXXVIII

Le Charançon marchait toujours à petits pas, tenant par le bras Pas-de-Chance et continuant l'énumération de sa fortune future.

Enfin il vint un moment où il se trouva en pleine lumière, entre deux troncs d'arbre qui servaient pour ainsi dire de guidons.

Paddy eut un battement de cœur; mais i ajusta et s'apprêta à faire feu.

Soudain une main le saisit vigoureusement et releva le canon de la carabine.

Le coup ne partit pas.

Paddy se retourna stupéfait et se trouva face à face avec Tom l'Africander.

Tom posait un doigt sur ses lèvres en signe de silence.

— Pourquoi m'empêches-tu de tuer cet étranger? dit Paddy.

— Je vous le dirai tout à l'heure. Venez...

Il prit Paddy par la main et, le contraignant de se baisser, il l'entraîna loin de la haie, vers une des clôtures intérieures de la ferme où on laissait, par les nuits brûlantes d'été, coucher les troupeaux en plein air.

Puis, s'asseyant avec lui sur un banc fait avec des roseaux ajustés l'un à l'autre, il lui dit :

— Mon petit père, vous alliez faire là une grande sottise.

— Pourquoi? gronda le farouche Paddy.

— Parce que les lois punissent les meurtriers.

— Je me moque des lois.

— Ensuite parce que le maître vous aurait chassé de sa maison.

— Je m'y attendais.

— Enfin parce que vous n'auriez jamais épousé Katt.

— Tu n'as pas d'autre raison à me donner?

— Oh! si, mon petit père, j'en ai une dernière.... et une bonne..

— Laquelle?

— C'est qu'en tuant celui que vous ajustiez, vous n'auriez fait à Katt ni plaisir ni peine.

— Ah! dit Paddy qui respira et se méprit aux paroles de l'Africander, cet homme se vante donc!

— Je le crois.

— Katt ne l'aime pas?

— J'en suis sûr.

— Et c'est toujours moi qu'elle aime, n'est-ce pas?

— Hélas! non, mon petit père, dit l'Africander avec une compassion hypocrite.

Paddy se leva brusquement de son banc et s'écria :

— Qui donc aime-t-elle?

— J'ai de bons yeux et je vois tout, reprit sentencieusement l'Africander.

— Et qu'as-tu vu?

— Que celui que Katt commence d'aimer, pour qui elle devient rêveuse...

— C'est *l'autre*, n'est-ce pas?

— Oui, mon petit père.

— Alors, viens, dit Paddy, au comble de la fureur, tu vas voir...

— Où voulez-vous aller? demanda l'Africander.

— Tuer celui-là, répondit Paddy qui reprit sa carabine un moment déposée à terre.

— Vous êtes fou, mon petit père.

— Soit, mais je me vengerai!

— La meilleure vengeance c'est d'épouser Katt, mon petit père.

— Mais puisque Katt ne m'aime plus...

— Elle ne vous aime plus parce qu'elle aime l'autre... mais quand elle n'aimera plus l'autre... grâce à moi...

— Grâce à toi?

— Oui, dit l'Africander ; ne vous ai-je pas promis que vous épouseriez Katt si j'épousais Gipsy, la fille de Jupiter ?

C'est vrai, dit Paddy, mais on m'a promis cela il y a plus de huit jours.

— Je ne dis pas non, petit père.

— Et ces étrangers maudits sont toujours ici.

— Je verrai à vous débarrasser de celui qui est dangereux...

— Comment feras-tu?

— A vous en débarrasser et à faire que Katt le méprise après l'avoir aimé, acheva l'Africander.

Il parlait d'un ton si calme et si convaincu que Paddy eut confiance en lui.

— Ecoutez, reprit Tom, j'ai surpris les secrets du Français.

— Ah!

— Katt l'aime, mais il n'en sait rien...

Paddy interrompit brusquement l'Africain :

— Mais toi-même, dit-il, comment sais-tu que Katt aime ce Français maudit ?

— C'est facile à voir. Katt est triste tout le jour, parce que le Français est absent et surveille les chevaux dans les pâturages. Elle a le front chargé de nuages et ses lèvres sont brouillées avec le sourire.

— C'est vrai, soupira Paddy.

— Mais vienne le soir... quand le Français rentre, le visage de Katt s'illumine ; elle a du soleil dans les yeux et des fleurs sur les lèvres.

— Tu as raison, murmura le Hollandais frémissant de rage. C'est bien cela que j'ai remarqué.

Tom poursuivit :

— Mais le Français, lui, ne l'aime pas... il a laissé son cœur en Europe...

— Ah ! tu crois ?

— Il aime, comme vous avez pu l'entendre tout à l'heure, car il le disait à son ami, il aime une Française... et il donnerait tout son sang pour être auprès d'elle.

— Alors, dit Paddy, pourquoi ne retourne-t-il pas en Europe ?

— Il n'a pas d'argent.

— C'est juste. Mais s'il n'aime pas Katt, je n'ai rien à craindre...

— Vous vous trompez, mon petit père, vous avez tout à craindre, au contraire. S'il partait maintenant, Katt le regretterait éternellement.

— Et s'il reste...

— S'il reste, il finira par épouser Katt.

— Je ne te comprends pas, murmura le Hollandais qui avait l'intelligence peu développée.

— Ecoutez bien alors. Le petit Français finira avec le temps par oublier la femme d'Europe, et il s'apercevra que Katt l'aime... et il finira par l'aimer!... et le maître, qui le voit d'un très-bon œil déjà, en fera son gendre.

— Et tu peux empêcher tout cela?

— Oui.

— En le tuant, alors?

L'Africander montra ses dents blanches et son affreux sourire.

— Connaissez-vous, dit-il, l'herbe jaune à cinq feuilles qui croît au bord de la rivière, l'herbe *matoupa?* comme disent les nègres.

— Oui. Eh bien?

— Cette herbe pilée a la propriété de rendre fou au bout d'une heure ou deux qu'on l'a absorbée.

— Et tu veux en faire manger au Français?

Pas à lui, mais au cheval qu'il montera demain pour aller au pâturage.

— Je commence à comprendre, murmura Paddy.

— Le cheval s'emportera, continua Tom ; il ira toujours droit devant lui, sautant les fossés, galopant, franchissant les cours d'eau, laissant derrière lui plaines et collines, et emportant toujours son cavalier.

— Et le cavalier finira par se tuer ?

— Je l'espère ; mais, s'il ne se tue pas et qu'il veuille revenir à la ferme, le boër le chassera.

— Pourquoi donc ?

— Mais parce que, dit Tom, on ne saura pas que le cheval a mangé l'herbe *matoupa* et que l'on croira que le Français a voulu fuir.

— Bon ! mais...

— Ensuite, comme le Français aura volé le maître...

— Volé ! exclama Paddy avec un étonnement profond.

— Grâce à moi, dit toujours l'Africander. Il est à peu près certain qu'on le retrouvera mort dans quelque rivière où il aura roulé avec le cheval.

— Mais, pendant cette course insensée, on s'apercevra ici que le crime a été commis.

— Quel crime ? dit Paddy stupéfait.

— Venez avec moi, dit Tom, et vous verrez...

La lune venait de disparaître derrière les montagnes et la nuit était redevenue obscure.

Paddy, guidé par l'Africander, le suivit jusqu'au corps principal de la ferme habitée par maître Van Hopp.

Le boër était rentré et il s'était mis au lit.

Tom et Paddy pénétrèrent dans la maison et l'Africander ouvrit une porte à gauche, au rez-de-chaussée, qui donnait dans une vaste pièce où le boër serrait une foule de choses, depuis ses fusils et sa poudre jusqu'à son argent.

L'avant-veille, le boër avait vendu à un de ses parents qui possédait une ferme de l'autre côté des grands bois qui s'étendent au nord d'Ankastrem un lot de moutons considérable que l'autre boër avait payés en or anglais.

Le vol de l'argent est chose inconnue parmi les boërs et les gens qu'ils emploient.

Les Cafres, les Hottentots, qui leur font la guerre, volent leurs troupeaux, leurs chevaux et leurs récoltes, mais nul n'a songé à s'introduire dans les habitations pour s'emparer d'une somme d'or ou d'argent.

Aussi le boër serrait-il fort peu soigneusement son argent dans un vieux meuble après lequel il laissait souvent la clef.

— Le maître est couché, dit Tom, et son premier sommeil est si dur que le bruit d'un coup de fusil ne le réveillerait pas.

— Mais que veux-tu faire ?

L'Africander alla au secrétaire et l'ouvrit, puis il s'empara du sac de cuir plein d'or.

— Malheureux ! dit Paddy qui ne comprenait pas encore.

— Ce n'est pas nous qui volons...

— Et qui donc ?

— C'est l'étranger, venez...

Paddy ne comprenait pas bien encore, mais il suivit Tom.

Tous deux sortirent de la maison avec précaution.

— Mais où allons-nous ? demanda Paddy.

— A l'écurie, glisser ceci sous le faux pommeau de la selle du Français.

— Ah ! je commence à comprendre, dit Paddy.

— Et puis, ajouta Tom, j'irai cueillir l'herbe *matoupa* au bord de la rivière.

Cependant Paddy hésitait, en dépit de sa haine et de sa jalousie.

— Mais c'est infâme, cela ! dit-il enfin.

— C'est le seul moyen que Katt méprise le Français.

Paddy soupira en songeant à Katt, et il suivit Tom l'Africander à l'écurie.

CHAPITRE XXXIX

Une ligne blanche venait d'apparaître à l'horizon, au-dessous des étoiles qui brillaient encore au ciel.

C'était la première et indécise clarté de l'aube.

Mais déjà la petite colonie d'Ankastrem était éveillée.

Le boër qui, le soir, alourdi par la pipe et le gin, s'endormait facilement en entrant dans son lit, était sur pied, parcourant les écuries et les étables, et donnant ses ordres.

La belle Katt elle-même présidait, à la cuisine, au repas du matin.

Il n'y avait que le Charançon qui dormait

encore de tout son cœur, blotti dans ses couvertures comme un blaireau dans son recul.

Pas-de-Chance, lui, était déjà couvert de sa peau de buffle et chaussé de ses grandes bottes qui lui permettaient d'entrer dans les marécages qui entouraient les vastes prairies du boër.

Il s'était assis devant le feu, rêveur et mélancolique comme toujours, tandis qu'on préparait le repas ; et il ne prêtait aucune attention à la belle Katt.

La belle Katt, au contraire, tout en donnant ses ordres, allant et venant, grondant doucement Gipsy, la jolie mulâtresse convoitée par Tom, et, gourmandant les serviteurs en retard, la belle Katt, disons-nous, jetait de temps à autre, à la dérobée, un regard sur Pas-de-Chance, et sa poitrine se soulevait pour laisser passer un muet soupir.

Paddy entra à son tour.

Le Hollandais était pâle, et son front assombri témoignait d'une vive préoccupation.

Il s'approcha de Katt, et lui dit en lui prenant la main :

— Bonjour, chère maîtresse Katt.

Mais Katt retira sa main et lui répondit à peine.

Alors le Hollandais jeta sur Pas-de-Chance, qui lui tournait le dos, un regard que Katt surprit.

Ce regard était si chargé de haine que la jeune fille tressaillit et rougit tout à la fois.

Elle tressaillit, car elle eut peur pour Pas-de-Chance; elle rougit, car elle comprit que Paddy avait deviné le secret de son cœur.

Le boër vint à son tour, et le repas du matin fut servi.

— Qu'as-tu, ma petite Katt? dit le boër en embrassant sa fille. Tu es toute triste...

— Non, mon père, dit-elle, j'ai sommeil encore...

Et elle fit mine d'étirer ses beaux bras demi-nus.

— Tu te seras attardée à lire quelqu'un de ces livres qui nous viennent d'Europe, dit le boër.

— C'est vrai, dit Katt, qui rougit plus fort, car elle faisait un mensonge.

Katt n'avait pas lu, Katt avait soufflé sa lumière en se mettant au lit; mais Katt oppressée n'avait pu fermer l'œil de la nuit.

Le fermier, ses serviteurs, Katt, Paddy, Pas-de-Chance, tout le monde était à table, à l'exception du Charançon et de l'Africander Tom.

Le premier avait été dispensé du lever matinal... mais le second...

— Tom? où est Tom? fit le boër.

— Il dort encore peut-être, fit la mulâtresse Gipsy, qui entendait prononcer le nom de Tom avec un certain plaisir.

— Non, dit Paddy, il est allé au bord de la rivière chercher du poisson.

— Ce brave Tom! fit Gipsy.

— Petite, dit le boër, mêle-toi de tes affaires et ne songe pas à Tom.

Katt sourit à Gipsy et eut l'air de lui dire :

— Tout s'arrangera un jour ou l'autre.

Un vieux nègre, Jupiter, le père de Gipsy, grommela au bas bout de la table quelques paroles mal sonnantes.

Mais en ce moment Tom rentra.

Katt le surprit échangeant avec Paddy un regard rapide, et, pour la seconde fois, elle tressaillit.

Le repas matinal s'acheva sans autre incident, et moins d'une heure après, les portes des cours et des étables s'ouvraient.

Paddy prenait la conduite des troupeaux de moutons et de bœufs.

Pas-de-Chance celle des chevaux.

Tom s'approcha de Paddy et lui dit :

— C'est fait.

— Le cheval a mangé l'herbe?

— Oui.

Katt, sur le seuil de la ferme, voyait Pas-de-Chance sauter lestement en selle.

Il montait un bel étalon noir comme jais, avec une étoile blanche au front.

L'étalon était plein de feu, il se cabrait, voltait, s'encapuchonnait, et Pas-de-Chance lui rendait la main et le laissait faire.

Katt admirait sa bonne mine.

Les troupeaux de moutons partis, ce fut au tour des bœufs; puis vinrent les chevaux.

Katt quitta le seuil de la ferme pour monter à sa chambre dont les fenêtres dominaient la campagne.

Aux premiers rayons du matin, car le soleil était loin encore, elle vit se dérouler dans les verts pâturages d'Ankastrem les troupeaux de son père, son héritage, vraie fortune biblique qu'elle apporterait en dot à celui qui ferait battre son cœur.

Et tout en admirant ces richesses, Katt suivait au loin du regard Pas-de-Chance qui caracolait à la tête de la bande de chevaux à demi sauvages, suivi par une dizaine de Cafres qu'il avait sous ses ordres.

Le cheval que Pas-de-Chance montait parut à Katt avoir plus de vivacité encore qu'à l'ordinaire; il galopait avec une sorte de furie...

Et Katt se disait :

Heureusement qu'il est excellent cavalier!

Enfin la troupe disparut dans les hauts pâturages et Katt n'aperçut plus Pas-de-Chance.

Alors elle repoussa la fenêtre et redescendit à la cuisine où la mulâtresse Gipsy vaquait à divers travaux.

Gipsy chantait.

— Pourquoi donc es-tu si gaie? lui demanda Katt.

— Parce que Tom m'a dit de bonnes paroles, tout à l'heure, maîtresse.

— Tu aimes donc Tom?

— Oui, maîtresse.

— Tu sais pourtant que mon père ne veut pas que tu épouses Tom.

— C'est ce que nous verrons, dit Gipsy. Tom m'a bien dit que le maître consentirait.

— Ah!

— C'est Paddy qui le lui a promis.

A ce nom de Paddy, Katt tressaillit encore et se rappela le regard d'intelligence échangé entre lui et Tom.

Et Katt ne put se défendre d'une vague ter-

reur, et pensa que peut-être Tom et Paddy ourdissaient quelque trame ténébreuse contre Pas-de-Chance.

....

Cependant Katt ne s'était pas trompée.

Le cheval de Pas-de-Chance, si doux d'ordinaire, paraissait plus difficile et plus rétif à son cavalier.

Pas-de-Chance le flattait vainement, passant sur son encolure lustrée une main caressante.

Le cheval avait prit une allure rapide, et distançait le troupeau.

Pas-de-Chance essaya de le contenir, mais le cheval prit le triple galop.

Alors le cavalier serra les genoux pour le réduire, mais il faillit être désarçonné par une vigoureuse ruade.

Alors ce fut une lutte véritale qui commença entre l'homme et l'animal.

Le cheval se défendait et cherchait à se débarrasser de son cavalier.

Mais le cavalier paraissait vissé sur sa selle, et s'y maintenait vaillamment.

L'herbe *matoupa* agissait de plus en plus et se répandait comme du feu dans tous les membres de l'animal, brûlant ses veines et égarant sa raison.

Déjà il n'obéissait plus ni au genou, ni à la bride, et une course fantastique commença alors pour Pas-de-Chance, qui bientôt disparut aux yeux étonnés des Cafres qui l'avaient suivi jusque-là.

Le cheval sautait les obstacles de toute sorte, franchissait les fossés, les broussailles, et semblait fuir quelque mystérieux danger.

Mais Pas de-Chance était toujours dessus.

Après le pâturage, le désert, après le désert, une rivière.

Le cheval dévora le désert et passa la rivière à la nage.

Le froid de l'eau ne le calma point.

Une colline dominait la rive opposée. Le cheval furieux la gravit au trot, passant au travers des rochers avec la souplesse et la légèreté d'un cheval sauvage.

Tout à coup Pas-de-Chance jeta un cri.

Le cheval courait maintenant sur une pente rapide et Pas-de-Chance voyait devant lui un abîme, c'est-à-dire un ravin profond au fond duquel avaient roulé d'énormes blocs de granit détachés de la montagne.

Il fit un dernier effort pour retenir le cheval, mais le cheval fut victorieux et continua à entraîner son cavalier.

Alors Pas-de-Chance ferma les yeux, recommanda son âme à Dieu et songea à Bastinguette.

Dix secondes après, cheval et cavalier roulaient dans le précipice.

CHAPITRE XL

Cependant la journée s'est écoulée et le soir est venu.

Katt a été inquiète depuis le matin.

De vagues pressentiments l'ont assaillie.

Pourquoi?

Katt ne pourrait le dire; et cependant une tristesse mortelle s'est emparée d'elle.

Le boër Van Hopp est un chasseur passionné d'antilopes. Il a pris le matin, après le départ des troupeaux, le nègre Jupiter avec lui et il s'est fait suivre de deux chiens lévriers qui sont habiles à cette chasse.

Katt est donc restée seule à Ankastrem avec la mulâtresse Gipsy qui rêve toujours du bel Africander.

Au coucher du soleil, le fermier est revenu. Jupiter le suivait, portant une antilope sur ses robustes épaules.

Puis, après le fermier sont arrivés les troupeaux, d'abord les bœufs, puis les moutons, et ensuite les chevaux.

Mais si Paddy conduisait les bœufs et l'Africander les moutons, les chevaux sont rentrés à la ferme sans leur chef ordinaire.

Les deux Cafres et les deux Hottentots qui avaient quitté Ankastrem le matin, sous les ordres de Pas-de-Chance, ont vu ce dernier prendre un galop forcené, quand on est arrivé au pâturage, et bientôt disparaître de l'autre côté de la rivière.

Cependant les Hottentots sont revenus seuls avec les chevaux; les Cafres sont allés à la recherche de leur chef.

Les Hottentots prétendent que le cheval de Pas-de-Chance s'est emporté et qu'il n'était plus son maître.

Katt, pâle et frémissante, a écouté ce récit, que le boër entend le sourcil froncé.

Paddy a pris un air indifférent et Tom une attitude étonnée.

Mais Katt a surpris un nouveau regard échangé entre eux.

Le Charançon, qui assistait au récit des Hottentots et qui est un homme calme, dit qu'on s'affraye sans doute à tort; que si le cheval de Pas-de-Chance a été pris d'une folle terreur, il aura galopé, galopé toujours jusqu'au moment où, épuisé, il sera tombé pour ne plus se relever.

Alors, il est tout simple que Pas-de-Chance n'ait pas reparu encore. Il revient à pied vers la ferme, un homme court moins vite qu'un cheval.

Mais, en dépit de cette explication rassurante, Katt s'écrie en regardant son père :

— Il faut aller à sa recherche; il faut envoyer dans toutes les directions.

Paddy est devenu pâle de rage, mais son œil brille d'un feu sombre et toute sa physionomie exprime, malgré lui, la satisfaction de la vengeance.

Tom l'Africander prend la parole à son tour :

— Maître, dit-il, je crois qu'on se trompe grossièrement sur le sort du blanc.

— Que veux-tu dire? demanda le boër.

— Le blanc, reprend l'Africander de son ton insinuant et persuasif, soupirait beaucoup le matin et le soir.

— Pourquoi soupirait-il ?

— Il regrettait son pays, maître.

— Eh bien?

— Et il songeait à y retourner.

Le boër haussa les épaules.

— Son pays est loin, dit-il, et ce n'est pas à cheval qu'on peut y aller.

— Non, mais on peut aller à cheval jusqu'au Cap.

— Et puis?

— Et puis, là, s'embarquer pour l'Europe.

Le boër se mit à rire :

— Pour s'embarquer, dit-il, il faut payer son passage, et ce garçon-là n'a pas d'argent.

Mais l'Africander ne se tint pas pour battu.

— C'est que, dit-il, le blanc a un amour dans son pays.

— Un amour au cœur ne met pas d'argent en poche, répliqua le boër.

Le Charançon, qui ne soupçonnait pas le premier mot de la trahison ourdie par Paddy et l'Africander, trouvait que ce dernier pouvait bien avoir dit la vérité, et qu'il était possible que Pas-de-Chance eût songé à reconquérir sa liberté par amour pour Bastinguette.

Aussi, loin de protester contre les allégations de Tom, baissait-il la tête sans dire un mot.

Mais le boër l'interpella :

— Que penses-tu de cela? dit-il.

— Dame! répondit le Charançon, une seule chose m'étonne dans ce que dit Tom.

— Ah!

— C'est que Pas-de-Chance ne m'ait pas confié son projet de fuite.

— Mais enfin, dit le boër, est-ce vrai qu'il avait laissé un amour dans son pays?

— C'est vrai, dit le Charançon.

La belle Katt subjuguée se laissa tomber sur un siége, et, à partir de ce moment, elle ne parla plus.

L'Africander reprit la parole :

— Quand on aime bien, et il regarda tendrement la mulâtresse Gipsy, on fait tout ce qu'on peut pour se rapprocher de la femme aimée... Il aura pensé qu'il trouverait à s'embarquer comme matelot sur quelque navire.

Cette explication était quelque peu vraisemblable. Le boër n'était pas éloigné de l'adopter.

Paddy triomphait. Katt se sentait mourir.

Quant au Charançon, il réfléchissait à l'ingratitude humaine et murmurait :

— Croyez donc à l'amitié!

Le boër, qui était un homme calme et dans l'esprit duquel il n'entrait que difficilement qu'on pût faire tant de belles choses par

amour, le boër, disons-nous, répondit enfin :

— Les Cafres finiront toujours par revenir; jusque-là il est inutile de se livrer à des suppositions.

Katt avait les yeux pleins de larmes.

Que lui importait maintenant que Pas-de-Chance fût mort ou vivant, puisque Pas-de-Chance aimait ailleurs ?

Le boër ne s'était point encore aperçu du vol commis par l'Africander, par la raison toute simple qu'il avait passé la journée à la chasse et n'avait pas eu besoin d'ouvrir son secrétaire.

— Maître, dit Paddy, qui voulait à tout prix perdre Pas-de-Chance, en admettant qu'il ne fût pas mort et qu'il revînt à la ferme, ne m'avez-vous pas dit ce matin que vous m'enverriez demain chez le boër Menstroëm, de l'autre côté de la forêt ?

— Oui, dit le boër, pour lui porter une somme de cinq cents florins que je lui dois.

— Je pense, continua Paddy, que le boër Menstroëm, qui est grand chasseur et s'occupe bien plus de poursuivre les antilopes que de cultiver ses terres, pourrait bien être absent demain quand j'arriverai, et il me faudra l'attendre pour vous rapporter un reçu de la somme.

— Eh bien, dit le boër, tu l'attendras.

— J'aurais autant aimé monter à cheval ce soir, avec des pistolets dans les fontes et ma carabine à l'arçon, et aller chez le boër Menstroëm.

— Comme tu voudras, dit le boër Van Hopp qui songeait toujours à la disparition de Pas-de-Chance.

Il prit une lampe et dit à Paddy :

— Viens chercher l'argent.

Et il le conduisit dans son cabinet.

Katt, demeurée au coin du feu, avait peine à retenir ses larmes.

Le Charançon s'était naïvement approché d'elle pour lui faire un doigt de cour, persuadé qu'il était que le cœur de Katt battait violemment pour lui.

Mais Katt l'avait repoussé.

Tout à coup le boër rentra pâle, frémissant, hors de lui.

— Oh ! le misérable ! dit-il.

Katt et le Charançon regardèrent le boër avec étonnement.

— Il m'a volé ! reprit maître Van Hopp qui venait de constater la disparition du sac d'argent.

— Volé ! exclama le Charançon.

— Volé ! répéta Katt éperdue.

Mais le bruit de leurs voix fut couvert par un tumulte qui se fit dans la cour de la ferme.

— Tom l'Africander se précipita au dehors.

C'étaient les deux Cafres qui revenaient.

L'un, portait suspendue à sa selle la selle du cheval de Pas-de-Chance.

L'autre avait placé devant lui Pas-de-Chance sanglant, évanoui et prêt à rendre le dernier soupir.

A cette vue, Katt qui avait suivi l'Africander, jeta un cri d'angoisse suprême, et le boër oublia sa colère.

On apporta le malheureux enfant dans la ferme.

Il avait le front ouvert, une jambe brisée, et avait entièrement perdu connaissance.

Les deux Cafres racontaient qu'ils l'avaient trouvé au fond d'un précipice, à côté du cheval mort ;

Le cheval s'était tué sur le coup.

En même temps, Paddy entra avec la selle que le Cafre avait rapportée et il la jeta sur le sol assez rudement. Soudain, la selle rendit un son étrange, et une pluie de pièces d'or et d'argent se répandit sur les dalles de la cuisine.

Le boër qui, ainsi que sa fille, s'était penché sur Pas-de-Chance et lui donnait des soins, le boër, à ce bruit, se retourna et vit l'or qui ruisselait de la selle.

Paddy, ivre de joie, s'écria :

— Vous voyez bien, maître, que Tom disait la vérité et que le blanc était un voleur !

Le boër baissa la tête et ne répondit pas.

Le Charançon lui-même détourna les yeux, accablé par l'évidence.

Mais Katt bondit comme une lionne vers Paddy, lui saisit les deux mains, et le regardant avec indignation :

— Misérable ! dit-elle, tu en as menti !... le voleur, c'est toi.

Katt avait surpris le regard de triomphe échangé entre Tom l'Africander et Paddy.

CHAPITRE XLI

La colère subite de Katt, ordinairement douce et calme comme une fille née à la Haye ou à Amsterdam, cette colère, disons-nous, surprit tout le monde et produisit au milieu de l'émotion générale une nouvelle émotion.

Le boër lui-même s'écria :

Mais qu'as-tu donc, Katt, et que veux-tu dire?

— Je veux dire que cet homme est un misérable ! dit-elle avec force.

Et elle montrait Paddy.

Paddy était devenu livide.

Cependant il grimaça un sourire et murmura :

— La jeune maîtresse est certainement devenue folle.

— Non, je ne suis pas folle, répondit Katt, tu le sais bien, misérable !

L'animation de sa fille était une véritable énigme pour le boër.

Paddy lui avait toujours paru un bon serviteur, fidèle et dévoué.

Comment sa fille pouvait-elle accuser Paddy, et de quoi l'accusait-elle ?

Pas-de-Chance était toujours évanoui, et le Charançon consterné ramassait les pièces d'or qui couvraient le sol.

Quant à l'Africander, ému par la colère de Katt, il s'était réfugié dans le coin le plus obscur et s'y tenait coi.

— Ce qu'il y a de plus clair dans tout cela, murmurait Paddy, c'est que le blanc a volé l'argent du maître.

— Tu en as menti ! répéta Katt.

Et elle l'écrasa d'un tel regard qu'il baissa la tête.

Son attitude était presque un aveu.

Cependant le boër dit à Katt :

— Ce ne peut pas être Paddy qui m'a volé, puisque l'argent se retrouve dans la selle.

Katt était redevenue calme subitement :

— Ah ! vous croyez ? fit-elle.

— Et que ce malheureux enfant a pris la fuite, continua le boër.

Mais Katt regarda son père :

— Vous m'aimez bien, dit-elle, n'est-ce pas, mon bon père ?

— Si je t'aime! fit le boër surpris de la question.

— Et si je vous demande d'être la maîtresse ici, pendant une heure, me refuserez-vous?

— Non, dit le boër.

— Me laisserez-vous faire ce que je voudrai?

— Certainement, dit encore Van Hopp.

Katt eut un cri de triomphe.

Puis elle courut prendre Gipsy par la main et lui dit :

— Je te défends de songer désormais à Tom l'Africander.

Gipsy eut un cri de douleur.

— Car, poursuivit Katt, je chasse Tom de la ferme.

— Mais, notre maîtresse, dit Tom, qu'ai-je donc fait pour vous déplaire?

Katt darda sur lui son œil étincelant.

— Oses-tu le demander? fit-elle.

A son tour l'Africander baissa la tête.

— Je te chasse, répéta Katt, et tu n'épouseras jamais Gipsy que tu aimes.

— Mais, bonne maîtresse, supplia Gipsy.

Katt se tourna vers la mulâtresse.

— Ecoute-moi bien, toi, dit-elle.

Gipsy la regarda.

— Cet homme que tu aimes, répondit Katt, s'est fait le complice de Paddy qui voulait perdre ce malheureux...

Et elle montrait Pas-de-Chance dont le visage était inondé de sang.

L'Africander fit encore un geste de dénégation.

Katt continua :

— S'il veut dire la vérité, je te permettrai de l'épouser, puisque mon père consent à me laisser l'autorité. S'il refuse, il s'en ira !

Gipsy marcha droit à l'Africander et lui serra la main.

— As-tu entendu? fit-elle.

— Oui, dit Tom, mais...

Et Tom, indécis, regardait tour à tour Katt frémissante d'indignation et Paddy livide de rage.

L'Africander comprit que, quoi qu'il arrivât, Paddy n'épouserait jamais Katt.

Dès lors il n'avait plus aucune raison pour soutenir Paddy.

— Eh bien, dit-il, si on veut me promettre que Gipsy sera ma femme...

— Je te le promets, dit Katt.

— J'y consens, dit le boër que la pâleur et l'attitude contrainte de Paddy avaient frappé.

— Alors, dit l'Africander, je vais vous dire la vérité.

Il se fit alors un silence pendant lequel on n'entendit que la respiration haletante du blessé.

L'Africander reprit :

— La chose est simple, Paddy aime Katt.

Katt eut un geste de mépris à l'adresse du Hollandais.

— Paddy est jaloux, continua l'Africander, il est jaloux de l'Européen, et il a voulu que le maître le chassât.

— C'est faux ! hurla Paddy.

— Tu as volé l'argent du maître, reprit l'Africander, qui, voyant que Paddy était perdu, l'abandonnait tout à fait.

— Avec toi ! s'écria Paddy hors de lui.

— C'est vrai, dit l'Africander avec calme, parce que tu m'as promis ta protection pour que j'épouse Gipsy. Mais c'est toi qui as volé le sac d'argent et qui l'as introduit dans la selle.

Paddy eut un cri de rage.

— C'est faux! c'est faux! répéta-t-il.

— Si on veut que je prouve ce que j'avance, dit l'Africander tranquillement, je le prouverai...

— Et comment le prouveras-tu? demanda le boër.

— Le cheval a mangé l'herbe matoupa.

Tout le monde à la ferme connaissait l'étrange propriété de cette plante.

A peine l'Africander eut-il prononcé ce mot que Gipsy sortit et courut à la case où couchait Tom.

Tom comprit ce qu'elle allait faire, et dit encore :

— Tu vas voir si je mens, Paddy.

En effet, un moment après, Gipsy revint. Elle avait à la main un petit mortier qu'elle mit sous les yeux du boër.

Ce mortier avait servi à piler l'herbe matoupa, et il en restait encore au fond et tout à l'entour du pilon.

Le boër était convaincu.

Il fit un pas vers Paddy foudroyé et lui dit :

— Va-t'en et ne reparais jamais devan moi.

Puis se tournant vers l'Africander :

— Quant à toi, dit-il, tu épouseras Gipsy, puisque Katt te l'a promis, et je rends à Gipsy

sa liberté. Mais, quand vous serez mariés, vous vous en irez, car je ne veux pas de traîtres chez moi.

Katt n'entendit point ces dernières paroles.

Katt avait entendu un soupir et un gémissement du blessé.

Et elle s'était élancée vers le lit sur lequel on avait déposé Pas-de-Chance.

L'enfant revenait à lui.

. . . .

Deux mois après, par une soirée brûlante du mois de juin, nous eussions retrouvé dans le jardin d'Ankastrem nos deux amis, Pas-de-Chance et le Charançon. Pas-de-Chance était à peu près guéri.

La blessure de son front était cicatrisée, et sa jambe gauche avait été si habilement remise par un rebouteur nègre, qu'il marchait assez aisément.

Les deux jeunes gens causaient.

— Bagasse! murmurait le Marseillais, croyez donc aux femmes! Si on n'avait pas de la philosophie en ce monde, ce serait à se tuer...

— Pourquoi? demanda naïvement Pas-de-Chance.

— Mais, dame! répondit le Charançon, parce que le cœur des femmes change à tous les vents.

— Tu crois? fit Pas-de-Chance dont les yeux se tournèrent vers le nord et qui songea à Bastinguette.

— Dame!

— Pour qui dis-tu cela?

— Pour Katt.

Pas-de-Chance tressaillit.

— Katt ne m'aime plus, dit le Charançon.

— Ah!

— Elle n'aime point Paddy, puisque le maître l'a chassé.

— Alors elle n'aime personne.

— Oh! si, elle aime quelqu'un... et ce quelqu'un...

Pas-de-Chance regarda le Charançon avec inquiétude.

— Ce quelqu'un, c'est toi, acheva le Charançon avec un accent de regret.

Pas-de-Chance ne répondit pas. Le Charançon poursuivit :

— Elle t'aime, et le boër le sait, et tu n'as qu'un mot à dire pour épouser Katt.

Pas-de-Chance secoua la tête avec tristesse :

— Pauvre Katt! murmura-t-il.

— Vois-tu, continua le Charançon, à ta place, je n'hésiterais pas. Le boër est riche, son fils préfère l'existence de la ville du Cap

à celle de la ferme. Nous serions ici les maîtres... Hein? pour un pauvre saltimbanque comme toi ce ne serait pas un vilain rêve. Qu'en dis-tu?

Mais Pas-de-Chance secoua la tête et répondit :

— J'aime Bastinguette.

Comme il prononçait ce nom, des pas se firent entendre derrière les deux amis.

Il se détournèrent et s'arrêtèrent surpris.

C'était la belle Katt qui venait à eux.

CHAPITRE XLII

Katt était pâle comme une morte à qui Dieu aurait permis de sortir de sa tombe.

Elle s'avança vers les deux jeunes gens, lentement, à pas comptés, comme si elle eût voulu retarder le plus possible l'instant d'un entretien solennel.

Le Charançon et Pas-de-Chance s'étaient arrêtés et la regardaient avec un douloureux étonnement.

Katt n'était plus ce qu'elle était lorsque tous deux étaient arrivés à Ankastrem.

A la jeune fille rose et fraîche et rieuse, qu'on eût dit une fauvette surprise dans un buisson par le premier rayon de soleil, avait succédé

une sorte de fantôme au sourire triste, au teint d'une blancheur maladive, et dont les grands yeux cernés étaient emplis d'une fièvre sombre.

Katt aborda Pas-de-Chance avec cette héroïque simplicité des âmes trempées par la souffrance.

— Etranger, lui dit-elle, je sais ton histoire. On t'a violemment arraché de ton pays; on t'a séparé de la femme que tu aimais et que tu aimes encore... et depuis cette séparation, tu n'as eu qu'un désir ardent, qu'un but et qu'un rêve, — la revoir...

Pas-de-Chance baissa la tête et ne répondit pas.

Katt poursuivit :

— J'ai dit tout cela à mon père, et mon père a toujours cru ce que lui disait sa fille, et mon père fait ce que je lui demande.

Pas-de-Chance, muet et ému, regardait Katt avec inquiétude.

Katt reprit :

— J'ai demandé à mon père qu'il te facilitât les moyens de retourner en Europe.

Pas-de-Chance étouffa un cri, — un cri de joie dont il eut honte, car la jeune fille pâlit plus encore.

Mais elle fut héroïque jusqu'au bout.

Elle tira de son sein un petit portefeuille de maroquin bleu et le lui tendit :

— Il y a là-dedans, dit-elle, une somme de cinq mille florins que je te prie d'accepter pour l'amour de moi.

Demain, au point du jour, tu monteras à cheval avec mon père qui te conduira au Cap où se trouve justement un navire en partance pour l'Europe.

Elle tendait toujours le portefeuille, mais Pas-de-Chance n'osait le prendre.

— Tiens, répéta Katt avec une émotion subite.

Et elle le lui mit vivement dans la main.

Puis elle tourna le dos aux deux jeunes gens et s'enfuit.

Le Charançon la suivit des yeux.

— Comme elle t'aime! murmura-t-il.

Pas-de-Chance accompagna pareillement du regard la jeune fille; puis, quand elle eut disparu derrière un massif d'arbres, il contempla le portefeuille qui était tombé à ses pieds.

— Eh bien, lui dit le Charançon, vas-tu pas maintenant avoir des scrupules?

Pas-de-Chance hésitait encore.

Le Charançon se baissa, ramasssa le portefeuille et dit :

— Alors, c'est moi qui serai le caissier.

— Que veux-tu dire?

— Je payerai partout.

— Je ne comprends pas bien, murmura Pas-de-Chance, que la douleur de Katt avait profondément touché.

— C'est pourtant bien clair : c'est moi qui payerai pendant le voyage.

— Tu veux donc partir?

— Mais sans doute.

— Avec moi?

— Avec toi.

Pas-de-Chance le regarda avec étonnement :

— Je croyais, dit-il, que tu voulais rester ici.

— Que veux-tu que j'y fasse, puisque Katt ne m'aime pas et qu'elle t'aime ?

— Mais elle m'oubliera quand je serai parti.

— Bagasse! dit le Marseillais, quand on ne prend pas les mouches du premier coup de filet, on ne les a jamais!

— Ainsi donc tu retournerais en Europe?

— Et en France donc! D'ailleurs, ajouta le Charançon, quand on est amis comme nous, on ne se quitte plus. Si tu épouses Bastin-

guette, je serai ton témoin, et lorsque tu auras des enfants, je leur servirai de parrain.

Sur ces mots, le Marseillais sauta au cou de Pas-de-Chance et l'embrassa.

....

Le lendemain matin, en effet, bien avant le lever du soleil, le bon boër Van Hopp, Pas-de-Chance et le Charançon étaient à cheval et quittaient la ferme d'Ankastrem.

Pas-de-Chance avait les larmes aux yeux.

Katt, la courageuse fille, avait voulu descendre et présider comme de coutume au repas du matin.

Ses yeux rougis attestaient qu'elle avait pleuré toute la nuit; mais le matin venu, elle était calme et résolue.

Elle embrassa Pas-de-Chance sans faiblesse et lui souhaita un bon voyage et du bonheur pour toute sa vie.

Pas-de-Chance partit.

Comme il chevauchait depuis plus d'une heure silencieux et les yeux rougis, auprès du boër, celui-ci lui dit:

— Mon cher enfant, si ton cœur eût été libre, si tu avais pu le donner à Katt, je t'aurais avec bonheur appelé mon fils. Mais Dieu

ne le veut pas, résignons-nous. Tu vas retourner dans ton pays, tu épouseras celle que tu aimes et tu seras heureux.

— Qui sait? murmura le jeune homme.

— Tu seras heureux, dit le boër, parce que tu es un brave garçon.

— Je suis né sous une mauvaise étoile, murmura Pas-de-Chance, et ce n'est pas pour rien qu'on ma donné mon nom.

Le boër n'était pas superstitieux; cependant, ce fut avec une sorte de stupéfaction que, pendant la route, il écouta Pas-de-Chance lui narrant la légende de l'homme au chien noir. Vers le soir, les trois voyageurs atteignirent les derniers entablements des collines qui entourent la ville du Cap.

Le soleil allait disparaître, et la mer bleue, comme un lac des Alpes, miroitait au lointain. Tout à coup, Pas-de-Chance jeta un cri et arrêta brusquement son cheval.

— Que fais-tu? demanda le boër étonné.

— Voyez! voyez! dit Pas-de-Chance devenu pâle et dont les dents claquaient de terreur.

En même temps, il étendait la main vers un groupe de rochers sombres qui dominaient la route au sud.

— Je ne vois rien, dit le boër étonné.

— C'est lui... c'est lui... répéta Pas-de-Chance.

— Qui lui?

Mais Pas-de-Chance continua, donnant toutes les marques d'un violent effroi.

— Il est vêtu de noir... il me regarde... et son regard m'annonce un nouveau malheur... son chien est couché près de lui... je vois le chien... je le vois...

Le boër et le Charançon se crevaient les yeux vainement, ils ne voyaient rien.

Enfin, Pas-de-Chance dit encore :

— Le voilà qui s'éloigne... son chien le suit; ils disparaissent derrière les rochers et je ne vois plus rien.

Le boër regardait Pas-de-Chance avec tristesse.

— Mon enfant, dit-il, tu as l'esprit malade; reviens à Ankastrem, nous te guérirons, Katt et moi, et là, il ne t'arrivera pas de malheur.

— Non, non, répondit-il, le sort en est jeté, je partirai.

— Et moi aussi, dit le Charançon, car je ne suis pas superstitieux, moi, et je ne crois pas à l'influence de l'homme au chien noir.

Une heure après ils arrivaient dans la ville du Cap.

Le boër se rendit lui-même à bord du navire en partance et paya le passage des deux jeunes gens.

Il voulait que Pas-de-Chance emportât intact le portefeuille que lui avait donné Katt.

— C'était, lui dit-il en souriant, la dot de Bastinguette.

Le navire faisait voile pour Lisbonne; mais il touchait à Rio de Janeiro auparavant.

Les adieux du boër et des deux enfants furent émus, et le bon Hollandais, les voyant pleurer de reconnaissance, versa lui aussi des larmes.

Pas-de-Chance et Charançon couchèrent à bord, mais ni l'un ni l'autre ne dormit.

Au petit jour le navire leva l'ancre.

Les collines étaient noyées dans la brume et le soleil ne s'était point encore montré au sommet des montagnes qui fermaient l'horizon.

Le navire, qui se nommait le *Vasco de Gama*, se chargea de suite et galopa vers la haute mer.

Pas-de-Chance et son ami, debout à l'arrière, voyaient la terre fuir et s'effacer dans la brume.

— Cette pauvre Katt, murmurait le Charançon, elle aurait bien mieux fait de m'aimer, moi qui n'ai jamais aimé que la Canebière!

Mais Pas-de-Chance jeta un cri soudain.

— Qu'est-ce encore? demanda le Marseillais.

— Je le vois... Je le vois...

— Qui donc?

— L'homme au chien noir.

— Tu es fou, dit le Charançon.

Mais Pas-de-Chance, d'un doigt obstiné, montrait les nuages qui couraient dans le ciel et répétait avec l'accent du délire :

— Là haut... dans les nuages... je le vois!... je le vois!...

Le *Vasco de Gama* filait vent arrière ses dix nœuds à l'heure et il n'était plus temps de retourner à la ferme d'Ankastrem.

CHAPITRE XLIII

Le *Vasco de Gama* fit bonne route. Le vent était favorable, la mer tranquille, le ciel pur.

Au bout de huit jours, quelques nuages se montrèrent à l'horizon.

Le capitaine fronça le sourcil, mais il ne se prononça pas autrement.

Le neuvième jour, le vent fraîchit, la mer devint moutonneuse, les lames plus fortes se changèrent peu à peu en collines liquides, et le navire continua sa route, couché sur le flanc et ayant amené une partie de ses voiles.

Le Charançon, un peu triste au départ du Cap, avait bientôt retrouvé toute sa bonne humeur.

Mais Pas-de-Chance, bien qu'il fût en route pour l'Europe, et que chaque souffle de vent le rapprochât de Bastinguette, Pas-de-Chance demeurait triste et mélancolique.

— Mais qu'as-tu donc ? lui dit enfin le Marseillais.

— J'ai peur, répondit Pas-de-Chance.

— Peur de quoi ?

— De l'homme au chien noir.

Le Charançon se mit à rire.

— Tu as l'esprit troublé, dit-il.

— Non, dit Pas-de-Chance, je sais ce que je dis.

— Allons donc !

— Tu crois que nous sommes en route pour l'Europe ?

— Oui, parbleu !

Pas-de-Chance secoua la tête :

— Non, dit-il, ce n'est pas encore au bout de ce voyage que nous reverrons la France.

Le Charançon continua à rire ; mais son compagnon s'assit tristement sur un rond de cordages et fixa son œil mélancolique sur l'horizon, à l'extrémité duquel galopaient maintenant des nuées grises.

— Je vois toujours l'homme au chien noir, dit-il.

Mais le Charançon soupira en se disant :

— Mon pauvre ami est fou.

Cependant Pas-de-Chance examinait le ciel et écoutait ce que disaient les matelots du bord.

Le ciel se couvrait, le vent faisait craquer les mâts.

Les matelots ne dissimulaient plus leur inquiétude.

Le capitaine seul était calme.

C'était un beau jeune homme qui, en d'pit de son rude métier, avait dans sa tournure, ses manières et sa mise quelque chose d'efféminé.

Un vieux loup de mer s'approcha de lui et lui dit :

— Mon capitaine, la mer est mauvaise.

— Bah ! fit le capitaine.

— Nous filons par le sud-ouest, poursuivit le loup de mer qui n'était autre que le second.

— C'est notre route.

— Oui, mais si nous ne gouvernons pas un peu vers le nord, vous verrez...

— Que verrons-nous ? fit le capitaine d'un ton flegmatique.

— Nous tomberons sur un banc de sable.

Le capitaine prit ses compas, sa boussole, vérifia le quart et traita le second d'imbécile.

Le navire poursuivit sa route.

La journée s'écoula ; la nuit vint...

Une nuit sans lune, sans étoiles et épaissie par la brume. On avait peine à voir le fanal de beaupré et le pont était plongé dans l'obscurité.

— Mais à quoi penses-tu donc? répéta le Charançon en rejoignant Pas-de-Chance qui n'avait pas quitté son siége improvisé.

— Je pense que nous allons faire naufrage, répondit Pas-de-Chance.

— Tu n'as donc pas entendu le captaine!

— Qu'a-t-il dit?

— Que la route était bonne et que nous n'avions pas même à redouter un gros temps.

— Vois le ciel tourmenté...

— Bah! pour quelques nuages...

— Entends-tu craquer les mâts?

— On va larguer les voiles et tout sera dit.

Pas-de-Chance ne partageait point la confiance du Charançon.

— Tu verras!... tu verras... murmura-t-il.

Le jour s'éteignit, la nuit vint, mais le vent ne tomba pas.

Vers minuit, le second descendit précipitamment dans la cabine du capitaine et lui dit :

— Nous faisons fausse route. Nous gouvernons en droite ligne sur un banc de sable.

Le capitaine haussa les épaules et répondit que le navire suivait une bonne direction.

A trois heures du matin, le navire toucha.

Un craquement terrible se fit entendre, le navire s'entr'ouvrit et sombra.

La prédiction de Pas-de-Chance s'était réalisée !... et il avait bien réellement revu l'homme au chien noir.

....

— Maintenant, dit Godefroy après un moment de répit et regardant tour à tour Bastinguette, maman Coqueluche et le vieux saltimbanque, la moitié de mes aventures peut se résumer en quelques mots.

Dix heures après la perte du navire, ce qui avait survécu de l'équipage était entassé sur un radeau construit à la hâte et que les vents ballottèrent pendant plusieurs jours.

La famine arriva.

Depuis deux jours, on endurait les tortures de la faim, quand une voile parut à l'horizon.

Nous étions sauvés.

Un brick de commerce nous recueillit, moi onzième, sur le radeau chargé de cadavres.

Ce brick se rendait au Brésil.

Mais dans notre naufrage, nous avions perdu, le Charançon et moi, le portefeuille de Katt, et une fois sauvés nous étions réduits au plus affreux dénûment.

Le Charançon et moi, nous sommes restés trois ans au Brésil, faisant un peu tous les métiers pour vivre. Je n'avais qu'un but et qu'un rêve, travailler et amasser un petit pécule pour revenir en France.

Au bout de quatre ans, mon rêve était réalisé, et huit mois après, le Charançon et moi nous arrivions à Paris.

Mais, hélas! nous eûmes beau chercher à travers la grande ville.

Nul ne se souvenait du saltimbanque Coqueluche et de sa troupe.

J'entrai chez un mouleur comme apprenti, le Charançon trouva un modeste emploi.

Je suis devenu sculpteur, mais je lutte en vain contre l'obscurité et la misère.

J'ai cherché à découvrir M. de Neuville.

On m'a dit qu'il avait quitté Paris.

Quant à ma mère, vit-elle encore? Je ne sais.

— Et moi, dit Bastinguette, comment m'as-tu retrouvée?

— Oh! dit Godefroy avec émotion, c'est une histoire bien étonnante et bien simple tout à la fois.

— Voyons.

— Il y a huit jours, un camarade d'atelier est venu me voir et m'a dit :

— On m'a donné une loge de spectacle, veux-tu venir avec moi?

J'ai accepté.

Le soir vous êtes entrée en scène et je me suis trouvé mal.

Cependant je n'osais croire encore... Il me semblait que j'étais abusé par mes souvenirs et par une étrange ressemblance.

A la sortie du théâtre, je suis allé m'embusquer à la porte des artistes.

Je vous ai vue sortir, et alors je n'ai plus douté.

Vous devinez le reste, ajouta-il en levant son affectueux et triste regard sur la diva.

Bastinguette lui sauta au cou :

— Eh bien, dit-elle, maintenant que nous voilà réunis, nous ne nous séparerons plus.

— Oh! fit Pas-de-Chance en secouant la tête, vous êtes riche, adorée; moi je suis pauvre et obscur.

Elle le regarda en souriant :

— Je parie, dit-elle, que tu as une foule de vilaines choses dans la tête.

Il baissa les yeux et se tut.

— Ce luxe qui m'environne t'offusque, n'est-ce pas? poursuivit-elle d'un ton enjoué.

Pas-de-Chance ne répondit pas.

— Eh bien, dit-elle, sache donc que je gagne quarante-huit mille francs, c'est-à-dire quatre mille francs par mois; et que je n'ai cessé d'être digne de mon pauvre Pas-de-Chance.

Il jeta un cri et se mit à genoux devant elle et couvrit ses mains de baisers.

— Mais, reprit-elle, tu ne peux pas être encore mon mari. Je veux auparavant que tu deviennes un artiste célèbre, qu'ensuite tu retrouves ta famille, ton nom et ta fortune... et tu as eu beau t'appeler Pas-de-Chance, il faudra bien que, tôt ou tard, nous triomphions de la destinée.

Il l'écoutait et la contemplait avec une sorte d'extase. Coqueluche et sa femme avaient de grosses larmes dans les yeux.

En ce moment on frappa à la porte et un homme entra.

C'était un garçon d'assez piteuse mine, mais dont le visage amaigri respirait la philosophie et la bonne humeur.

— Excusez-moi, dit-il, mais voici quatre heures que je cours Paris pour retrouver mon ami Pas-de-Chance, et j'étais fort en peine de lui.

Puis saluant Bastinguette :

— Vous ne me connaissez peut-être pas, dit-il.

— Oh! si fait, répondit Bastinguette en lui tendant la main, vous devez être le Charançon.

— Justement, répondit le Marseillais, et vous devriez bien m'inviter à déjeuner, car je n'ai pas dîné hier soir et je meurs de faim!

Et le Charançon se mit à table sans plus de manières.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des August

